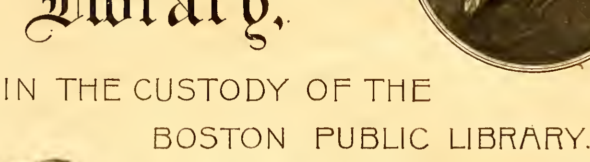








RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR M. DE P***.

Nouvelle édition, augmentée d'une *Dissertation critique* par Dom PERNETY, & de la *Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.*



Studio disposita fideli.

LUCRECE.

TOME PREMIER.



A BERLIN.

M. DCC. LXXVII.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

COMME les Américains forment le chapitre le plus curieux & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui-là; & c'eſt ſans doute un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié

de ce globe tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planete avoit deux Hémisperes si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre dès qu'il en seroit connu, après un laps de siecles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps?

Cette étonnante révolution, qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que, par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans: les Américains n'avoient que de la foiblesse; ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant. Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des mal-

heurs que l'humanité ait essuyés.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déjà accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource ; il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'Univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planete à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets ne cessent, par leurs séditieux écrits,

d'encourager les Princes à envahir les Terres Auſtrales. Il eſt triſte que quelques Philoſophes aient poſſédé le don de l'inconſéquence juſqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le ſuccès de cette coupable entrepriſe : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiſſeau qui, au ſortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paiſibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux beſoins & des richeſſes imaginaires, c'eſt agacer des Tigres, qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à ſe plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abuſé de ſa ſupériorité. Maintenant la prudence, au défaut de l'équité, lui dit de laiſſer les Terres Auſtrales en repos, & de mieux cultiver les ſiennes.

Si le génie de la déſolation & des torrents de ſang précedent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclairciſſement de quelques points de Géographie par la deſtruction d'une partie du globe ; ne maſſacrons pas

les Papous pour connoître au Thermometre de Réaumur le climat de la nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts des hordes barbares & d'en faire des Hommes; mais les Moralistes, qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix; plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres; & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains

de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs

Oviedo se plaignoit déjà de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturalistes avoient eu le loisir de les étudier : aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré, d'abord, de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténebres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes, & elles ont été sans comparaison plus pernicieuses. Leurs préjugés, qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espece d'autorité en passant la ligne Équinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il

faut encore du bonheur pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres édifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû, par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand, après des recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toutes parts : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre, parce que nos systêmes les plus raisonnables ne peu-

vent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait qui embrasse l'immensité des phénomenes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance, & d'accoutumer le Philosophe à douter, malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomenes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines, en parties cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des che-

mins si hérissés ; ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel a été plus négligée qu'on ne le pense : cet Essai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux Naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédi-

lection pour le style pompeux & maniéré : en semant tant de fleurs sur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'est apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni instruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation, si inutile quand on a raison, est plus que ridicule quand on se trompe.

Celui qui a épuisé son sujet & recueilli des observations neuves, vraies & intéressantes, peut, sans danger, mépriser ce style enflé, excessif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont assez estimé leurs contemporains pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siecle.

La connoissance de l'Homme physique ayant été le premier objet de ces recherches, ce seroit une bizarrerie extrême de ne pas pardonner de certains détails qu'on par-

donne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mysteres & tous les écarts de la nature animale ; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès-lors tous les mots sont ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique, nous nous sommes vus à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du Pole, en nous servant de Manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en consultant les dernieres Relations que les Danois ont publiées touchant le Groënland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir

des avis plus récents, plus authentiques, & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme de Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Negres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours divisé les Naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypotheses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien, tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer; s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité cette méthode des siecles ignorants, où l'on abondoit en argu-

ments, & où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de si-tôt d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs Voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos

erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des Sauvages de ſtature coloſſale au Sud de l'Amérique, il s'eſt écoulé deux cens quarante-ſept ans, qu'on a employés à ſe contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduiſit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi après avoir achevé ſa croiſſance : ceux qui ſe ſont refuſés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas diſputer davantage ; ils auroient dû tout au moins rapporter des oſſements & des ſquélettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aiſément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner eſt le ſeul qui ſe ſoit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuiſſe d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Bréſil, depuis que M. Hans Sloane a publié ſa Gigantologie, aucun charlatan n'a oſé reparoître avec des

dépouilles supposées de Géants, qu'on employoit déjà pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient en parlant des squélettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressants.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison, & pour démontrer que, malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit humain a été constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage: si je m'étois apperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, & qu'elles n'occupent que de la place,

je les aurois retranchées fans héfiter, & me ferois applaudi de ce facrifice; mais comme, dans une fi grande diverfité de matieres importantes, on a dû quelquefois fe contenter foi-même, il eft arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le texte; & fi on les en détachoit, elles formeroient feules un recueil qui ne feroit rien moins que vuide de chofes.



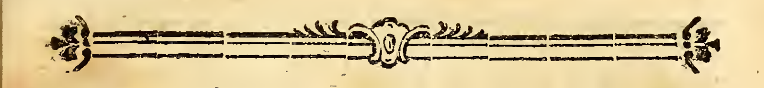


TABLE GÉNÉRALE

Du Tome premier.

PREMIERE PARTIE.

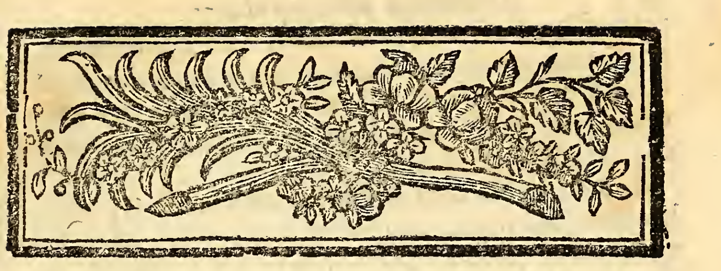
SECONDE PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

RECHERCHES



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découvertte du nouveau Monde, &c.



JE placerai à la tête de cet Ouvrage quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du climat du Nouveau Monde : je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matieres qu'on discutera, quoiqu'également

intéreſſantes, ſeront néanmoins fort diſparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut ſe figurer qu'on va traverſer ſucceſſivement des terreins incultes & dépeuplés, & des payſages riants & pittoreſques.

Cette variété n'eſt pas une confuſion qui puiſſe brouiller les objets, ou troubler la compoſition du tableau, c'eſt une conſéquence qui reſulte bien plus du ſujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupedes, qui s'y ſont trouvés plus petits d'un ſixieme que leurs analogues de l'ancien Continent.

Ce climat étoit ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une façon étonnante.

La terre, ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un déſert ſtérile & immenſe. Les premiers Aventuriers qui y firent des établiſſements, eurent tous à eſſuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la diſette.

Les Eſpagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors quelle ſeroit un jour la férocité de leur vainqueur, ſi acharné à ſa conquête que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne dans toute la Grande-Bretagne qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ſes abymes d'inépuiſa-

bles trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs Colonies sécondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions : elles se dissiperoient, si les Métropoles Européanes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, mal faisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espece de fermentation : il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de sel marin, auquel les Physiciens de l'ancien monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, sur les Mangliers & d'autres végétaux, un sel qui renaît sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se cristallise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les Sauvages armoient la pointe de leurs fleches, qui, en effleurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte pos- possible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoisonnée, qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'especes de *Jucas* & de *Manihots*, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues, & comme elles sortent du sein de la terre. (1) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui

(1) Le véritable contrepoison du suc de Manihot, est

tenoit lieu aux Indiens du ſeigle & du froment, qu'ils ne connoiſſoient point. Il faut avouer que l'hiſtoire de l'ancien Continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y ſoit la ſomme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier qui ait été contraint de tirer ſon premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis peut-être dans des temps d'une diſette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui eſt de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par ſa qualité cauſtique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes; ce qui provenoit du nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de Léſards, de Couleuvres, de Serpents, de reptilles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon, qu'il tiroient des ſucs abondants de ce ſol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la ſeve nourriciere s'aigriſſoit, comme le lait dans le ſein des animaux qui n'exercent pas la puiſſance de ſe propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plupart d'une taille

---

le ſel d'Abſynthe délayé dans de l'eau de Menthe. On ſe ſert auſſi, dans quelques iſles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre ſuccès.

gigantesque dans leur espece, & multipliés au-delà de l'imagination. En jettant les yeux sur les excellentes figures dessinées à Surinam par mademoiselle Merian (1), on est frappé de la grosseur prodigieuse des Papillons, qui égalent le volume de nos Oiseaux.

Les plus anciens établissements des Européans en Amérique ne sont pas encore de nos jours exactement nettoyés de bêtes immondes ou venimeuses dont l'humidité de l'athmosphere facilite la population. Panama est affligé par des Serpens, Carthagene par des nuées d'énormes Chauve-souris, Porto-Bello par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadaloupe & les autres Colonies des isles par des Ravets & des Scarabées rongeurs, Quitto par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaises. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilasso dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux qu'on exige des paysans du Palatinat.

M. Dumont dit dans ses Mémoires sur la Louisiane, qu'il y croît des Grenouilles qui pesent jusqu'à trente-sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux; il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les Fourmis ravageoient tellement les contrées de sud de l'Amérique, qu'on y surnommoit cet Insecte le Roi du Brésil: *il Rey di Bresil.* (2) Du

(1) Edition *in-folio* d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam. Voyez aussi les quatre Volumes *du Trésor de Séba.*

(2) Du temps que les Hollandois étoient en possession

temps que, par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espece de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espece qui habitent dans l'ancien Continent. Il paroît même, selon les observations de M. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupedes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (1) Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas; aussi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigenes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer, comme par instinct, sur la superficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au Continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux

---

du Brésil, on présenta à la Compagnie des Indes un projet pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

(1) Voyez *Pison, Introduction à l'Histoire Naturelle du Brésil.*

implantés & parasites, des Polipodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuscutes, des Mousses & des Lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux regnes souffroient sans relâche. Toutes les plaies & les blessures négligées pendant deux ou trois jours y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaisseaux en ont été transportés (1) par une Escadre Française en Europe, où l'on ne les connoissoit pas il y a soixante ans : leur multiplication a été si prodigieuse & si rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en criblant sous le pied du Matelot la carene des Navires. Ces insectes, qui ont fait trembler la Zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européans ont rendu les Rats & les Souris, qui n'y existoient pas avant la découverte, & qui ensuite ont tellement pullulé, qu'ils sont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Isles les souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Isles Baléares & en Espagne. (2)

(1) Voyez un *Mémoire de M. des Landes, Commissaire de la Marine* : il nomme les vaisseaux & les Officiers qui commandoient sur l'Escadre qui rapporta des Isles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

(2) En 1524, un vaisseau de l'Escadre envoyée à la découverte des terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de Los Réis : dans ce navire se trouverent les premiers Rat qu'on eût jamais vus au Pérou, &

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermometres, MM. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pérou, & l'infatigable M. Adanſon au Sénégal, on peut aiſément s'appercevoir que l'air eſt moins chaud au Nouveau monde que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement poſſible, la différence de température, je penſe qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'eſt-à-dire qu'il fait auſſi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés ſeulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermometres n'ont guere monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (1) Québec, qui eſt à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un climat ſans comparaiſon plus âpre & plus froid que Paris, la différence eſt également ſenſible entre la Tamiſe & la Baye de Huldſon, qui ont la même latitude.

Il n'exiſtoit au nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupede. Les Naturaliſtes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux Inſectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulſion des éléments avoit jadis détruit en Amérique tous

---

depuis ils ont furieuſement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en ſoit trouvé des petits dans les Caiſſes & Ballots de marchandiſes. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui ſignifie une choſe qui eſt venue de la Mer. *Zarate, Conq. du Pérou, pag.* 155.

(1) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermometre marquoit à Quito, ville ſituée à 13 minutes ſeulement de l'Equateur.... 1011, à midi.... 1014. Le premier Juin au matin.... 1011 & à midi 1013 1-3. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Hiſtoire naturelle de Sénégal, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en* 1749, 50, 51, 52 *&* 53. *par M. Adanſon, Correſpondant de l'Académie des Sciences.*

les grands animaux de la Zone Torride : les ossements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorsqu'on traitera de la nature de ces Os fossiles en particulier, dans la suite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigenes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caracteres sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere, ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Paresseux & le Cabiai.

Les Autruches, qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Europhéane ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris : leur taille s'est dégradée ; & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie ; les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la mâcher à Saint Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corpulence étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles : la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables : leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbabe ; & on sait que les Chiens

amenés de nos Pays, perdent la voix & ceſſent d'aboyer dans la plupart des contrées du nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupedes tranſmigrés qui ont le moins réuſſi, ce ſont certainement les Chameaux. Au commencement du ſeizieme ſiecle on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou, où le froid dérangea leurs organes deſtinés à la reproduction, & ils ne laiſſerent aucune poſtérité.

Les Portugais ont eu pluſieurs fois l'idée de tranſporter des Eléphants au Breſil; mais il y a toute apparence que ces animaux y eſſuieroient le même deſtin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination, le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus ſenſible aux Eléphants qu'aux autres quadrupedes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Ceriſiers, les Noyers y ont foiblement proſpéré & preſque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'iſle de Juan Fernandès: ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou ſucculentes qui exigent une terre humide & pâteuſe, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les raves, ont ſurpaſſé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre Froment n'ont pas pris, ſinon dans quelques quartiers du nord. Le Riz, qui aime à être ſubmergé, & les Féveroles, qui ſe plaiſent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuſes.

On peut juger plus ſûrement de la nature d'un climat par ſes productions végétales & animales, que par toutes ſes autres eſpeces d'obſervations, & c'eſt pourquoi nous nous ſommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins déciſives ou plus vagues.

Les Léſards Iguans ou les Coqs de joûte, dont tant d'Américains ſe nourriſſoient, y renforçoient,

sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan jusqu'à la Terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espece de Lésards Iguans est fort nombreuse dans l'Asie Méridionale, où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment ait produit le moindre symptôme du mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'Iguan est un vrai Lésard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence: tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aiguës commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement jusqu'à l'extrêmité de la queue: les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colere, les Hollandois & les Français lui ont donné le nom de Coq de joûte. (1)

Cet étrange animal a sous la mâchoire inférieure, une poche ou un sac pointu comme un capuchon, que les naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde: sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites: l'autre côté, qui regarde la poitrine est entiérement édenté. Des écailles très-menues, d'un bleu mourant, d'un jaune brun & d'un rouge obscur, tapissent cette espece de sac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes divisées en cinq doigts,

---

(1) *Seba Thesaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. I. Tab. 95 & 96, *&c.*

garnis d'ongles crochus & effilés : son regard est horrible ; il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est fourchue, applatie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & qu'on l'inquiete : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrément ce qu'il saisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant imprégnée d'aucune qualité vénimeuse.

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont plus charnues que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfere les femelles, parce que leur chair est plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet. (1) Ces femelles pondent, sur les rivages de la mer, depuis treize jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq especes de ces Lésards en Amérique, qui ne different que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Brésil, à la Guiane, au Mexique, à la Nouvelle Espagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non-seulement cet aliment irrite incroyablement cette in-

---

(1) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté ; cependant Pison le Naturaliste assure qu'elle est fade, & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable : elle a le même goût que les cuisses de Grenouilles en Europe.

diſpoſition, mais la ranime & la réveille lorſqu'elle paroît aſſoupie. Les Negres, qui ont en général un penchant marqué à ſe nourrir de Serpents & de Léſards par préférence à toute autre viande, ſont auſſi extrêmement friands de la chair de l'Iguan; mais pour peu qu'ils ſoient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les ſouſtraire à la mort, il faut leur adminiſtrer des remedes très-efficaces & ſur-tout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent auſſi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété mal-faiſante: on ne la ſoupçonnoit pas.

Quelques Auteurs veulent que les Negres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion, cent fois réfutée, eſt d'autant plus riſible, que ces prétendus Auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Negres au Nouveau Monde: quoiqu'il ſoit difficile de la fixer (1), on ſait cependant avec cer-

---

(1) Il eſt conſtant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Eſpagnols n'y ont tranſporté aucun Negre. Ce ne fut qu'en 1517 que ſe fit le premier tranſport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenès, & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Caſas, qui, par la derniere biſarrerie dont l'eſprit humain ſoit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injuſtice atroce, & imagina en même-temps de réduire les Africains en ſervitude, pour les faire labourer ce pays ſi injuſtement conquis, dans lequel il conſentit lui-même à poſſéder le riche évêché de Chiappa.

Le Miniſtere Eſpagnol accorda en 1516 un privilege excluſif pour l'achat & la vente des Negres, au ſieur de Chievres, qui ne ſe voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23000 ducats, à des Marchands Génois, qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles*: elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Negres des deux Sexes; mais

titude, qu'elle est postérieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un Moine nommé Buellio, ramenerent le mal vénérien de S. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de S. Benoit; dès qu'il fut débarqué à S. Domingue, il y excommunia Cristophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européan excommunié en Amérique: Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes & intrigua tant

---

elle comptit trop bien ses intérêts pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille pieces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'isle de S. Domingue; on en envoya sur le champ la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exhorbitant: en effet, on ne voit pas trop pourquoi on permit à Chievres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Negres pour les Indes Espagnoles, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une Bulle du Pape, de l'an 1440. L'Infant Henriquès de Portugal fut le premier Prince Chrétien qui se servit d'esclaves Negres: Ferdinand le Catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Negres & de Basanés; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Brésiliens: on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit vers ce temps 10 à 12000 Negres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 ducats la piece: dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe, & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la Traite des Negres, que je composai il y a quelques années.*

à la Cour qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitans des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du Continent de l'Amérique : ceux du Continent assuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie : mais ils tomboient tous d'accord qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite-vérole, qu'ils porterent à leur tour au Nouveau Monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite-vérole transplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique : le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I ; mais jusqu'à cet événement, arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre Continent. La rapidité de sa propagation fut étonnante : les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France septentrionale. En 1596, le Parlement de Paris, toutes les Chambres assemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus ; ordonnant, sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (1) Deux ans après, on voit

(1) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

» Pour pourvoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades, qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse, nommée la *Grosse Vérole*, ont esté advisez, concluds & délibérez par Révérend Pere en Dieu, monsieur l'Evêque de Paris »

déjà cette même contagion se manifester en Saxe ; au moins les scholastiques de Léipsik soutinrent-ils des Theses sur la nature du mal vénérien, qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 : ils se dirent à cette occasion des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en lisant son Poëme, on s'apperçoit que les principaux symptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement disparu de nos jours : on ose presque croire qu'après s'être mitigée d'un siecle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux se décomposerent & se détruisirent pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le sang de notre dixieme génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature

les Officiers du Roi, Prévôt des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grands & notables personnages de tous estats, les points & articles qui s'ensuivent.

» Sera fait cry public, de par le Roi, que tout malade de cette maladie de *Grosse Vérole*, étrangiers, tant hommes que femmes, qui n'étoient demourans & résidans en cette ville de Paris, alorsque ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après ledit cry fait, s'envoisent & partent hors de ceste ville de Paris, ez pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ez portes de S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens députés, lesquels leur délivreront à chacun 4 sols parisis, en prenant leur nom par escript, & leur faisant défenses, sur la peine que dessus, de non rentrer en cette ville, jusqu'à ce qu'ils soient entiérement garis de cette maladie, &c. «

ture & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpoſition ſi différente du mal d'Amérique, que le Mercure eſt abſolument contraire aux Negres affligés des *Yaws*: d'ailleurs les caracteres & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve, ſans replique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes: ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Américains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui, au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi aux Indes le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette. Il entreprit le voyage & ne ſe trompa point: les Sauvages de S. Domingue, en le voyant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces & l'aubier du Gaïac, avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiecle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites

d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long ; il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants ; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothese de M. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité ; il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espece seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la Terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entieres de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordilieres fourniroient-ils des coquillages, puisqu'on n'en trouve déjà plus sur les plus hautes pointes des Alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cens pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Pérou (1) ?

(1) Il est prouvé par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des Isles de différente hauteur & largeur, baignées par la

Comme le ſoleil enleve, par ſon action continuelle, les ſels les plus ſubtils dans toute la profondeur de l'*humus* qu'il deſſeche, il eſt croyable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus ſain & plus ſalubre. Il ſe peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puiſent moins de ſucs cauſtiques & corroſifs : la multiplication des Inſectes & des Serpents y diminue ſenſiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Chriſtophe Colomb il ſuffiſoit d'y ſéjourner quelque-temps pour gagner la goutte ſereine & le mal vénérien ſans contact, les germes en étant comme répandus dans l'athmoſphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette derniere maladie que par le con-

ſurface des eaux, comme toutes les iſles connues de nos jours.

.... *Quod obſervationibus conſtet, in apicibus celſiſſimorum montium numquam reperiri petrificata, & vel rariſſime in faſtigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis inſulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in ſummis aquis extenſæ; quemadmodùm hodieque quotquot habentur inſulæ aquis circumdatæ, non eſſe videntur niſi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina, plus minus lata, de maris ſuperficie ſeſe efferunt, ut ſolum habitabile exibeant.* Seba Theſor. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit. d'Amſterd. 1765.

Par des obſervations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux ſe ſont élevées ſur notre planete, pendant les plus fortes inondations qu'elle a eſſuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune eſpece de coquillage ſur les plus hautes pointes des Alpes; d'où l'on peut déjà calculer, à peu-près, l'élévation des eaux dans notre hémiſphere; ce qui n'eſt guere favorable au ſyſtême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puiſqu'en ce ſens on devroit découvrir des coquillages ſur les montagnes les plus élevées. Woodward, qui preſſentoit cette difficulté, aſſure hardiment qu'on en trouve ſur toutes les pointes montagneuſes; mais cela eſt très-faux, par la ſeule inſpection.

tact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Les chiens Alains, que les Espagnols jetterent dans différentes isles & plusieurs cantons du nouveau Continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité. (1)

On prétend que toutes les autres especes d'animaux Européans dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidenrales, que dans le premier siecle de la découverte ; ce qui semble prouver au moins que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs, qui ont éclairci les forêts, purgé la terre des bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, saigné les marais & défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là es terreins adjacents humides & bourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes & viciées, par la décomposition & la reproduction des végétaux & des insectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent & dévasterent ces grandes régions, n'aient presque rien eu à souffrir des maladies. Il se trompe faute de s'être instruit

(1) Les chiens du Pérou, qui sont de la premiere race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'athmosphere en Amérique est la véritable cause de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau Monde.

dans les Historiens de ce temps-là. Les troupes commandées par les freres Pizarre, furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielles (1) : de tous les pelotons qui étoient sous les ordres de Gonsalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien, dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples, les Médecins Espagnols ayant déjà inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art. Fernand Soto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y seroit entiérement fondue par une épidémie, si les Sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remede à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête ; la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Espagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient par pour y enterrer la moitié des morts. A l'isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite-vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'isle de S. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité les colons de cette isle,

(1) » Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de » cette espece de maladie dont nous avons parlé au cha» pitre quatrieme du premier Livre, c'est-à dire d'une » maniere de verrues, ou de clous fort dangereux, & » il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en » fut exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les fit » résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de » l'air dans ce lieu là leur causoit ces incommodités. « *Zurate, Hist. de la Conquête du Pérou, Liv. II. ch. I. pag. 80.*

& ceux de la Barbade, comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies ; cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler ; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été, par une exploitation mal entendue, presqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces particuliers, & plusieurs autres de cette nature, ne décident rien. Quand M. Franklin dit que les abattis immenses qu'on a faits dans les forêts de la Nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute-futaie qui servoit, de ce côté là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du Royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les marais Pontiens se renoyer après le desséchement fait sous Auguste.

A la premiere fondation des Colonies aux Isles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants : la malignité de l'athmosphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les Colons y conservent à peu près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espece humaine : les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calim, qui avoit observé ce phéno-

mene, même dans l'Amérique ſeptentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un inſtant à l'autre : je doute que ce ſoit la véritable cauſe de cette ſtérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, eſt ſur-tout apparent dans les Negres, qui y procréent ſi peu, qu'on eſt obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique ; ſans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit, quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'époque de 1517. Il y a eu des années où les recrues ſe ſont montées à ſoixante mille pieces de Negres, de Négreſſes, de Négrites & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & ſur-tout vers le commencement du ſeizieme ſiecle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute ſa ſtabilité ; de ſorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains tranſplantés en Amérique, en un laps de deux cens cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la ſervitude, au centre d'une terre étrangere, qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres. (1)

---

(1) Si l'on compte les Negres dont on a beſoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de ſoixante mille pieces ne peut y ſuffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été auſſi régulieres & auſſi conſidérables qu'elles le ſont à préſent.

Avant que la terre ne fût épuiſée à la Barbade, il y falloit cent mille Negres de recrue en trente ans. La Martinique & S. Domingue en emploient à peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a beſoin de ſept mille recrues par an.

Je crois qu'on me ſaura gré de ne toucher ici à aucune hypotheſe ſur l'origine de la population du nouveau Continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraiſemblance dans le ſentiment d'un Auteur moderne qui accorde à peine ſix cens ans au genre-humain en Amérique. Les raiſons qu'il hazarde pour juſtifier cette date, ſe détruiſent les unes par les autres, & ne forment toutes enſemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie ſauvage, ſi le défaut d'agriculture & d'alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Negres ſeroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Profeſſeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui ſoutiennent qu'ils la connoiſſent, en impoſent. Elle paſſe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont propoſé des ſyſtêmes, ou quelque choſe de ſemblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en pas qui aient plus mal réuſſi que les Savants qui ont prétendu que les Groenlandais étoient des Colonies Iſlandaiſes & Norvégiennes, qui en paſſant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales juſqu'à la terre del Fuego, puiſqu'on ſait à préſent que les Groenlandais, loin d'être

Par le traité de l'Aſſiento, on a vu que les Eſpagnols devoient avoir, pour leurs poſſeſſions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont beſoin, pour le Bréſil ſeul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps paſſé, à-peu-près un pareil nombre à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce ſoit maintenant dans cette même activité. Il ſeroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadaloupe, Surinam, la Virginie, la Louiſiane conſument de Negres ; tous ces établiſſemens étant exploités par les mains des Africains, dont un ſeul, mis en bonne terre, rapporte à ſon maître 300 liv. tournois par an.

issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur Continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise des deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil : les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre Continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque, dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Groenlandaise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

M. de Guignes soutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin ; mais il nous apprend en revanche, dans ce même Mémoire (1), que des Bonzes de Samarcand allerent porter le culte du Dieu *La* ou *Lam*, ou du *rand-Lama*, en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquerent, ajoute M. de Guignes, sur un navire chinois qui alloit tous les ans par le

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tome 28, page 503, édit. *in*-4° de l'Imprimerie Royale, 1761.

Kamſchatka au Mexique, quoique les Chinois avouent ſincérement qu'ils n'ont eu aucune connoiſſance ni du Kamſchatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur eſt jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoiſſent ces deux pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut aſſez s'étonner qu'il ſoit venu dans l'eſprit d'un Savant de Paris de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaiſes barques, de leurs ports à la terre de Jeſo-Gaſima, de-là au Kamſchatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oſeroient tenter avec les vaiſſeaux de la plus ſolide conſtruction & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand on été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'eſt comme ſi l'on aſſuroit que Confucius eſt venu par la nouvelle Guinée ou les terres Auſtrales, en Weſtphalie, pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer les femmes déifiées. (1)

---

(1) On ſait que les anciens Germains étoient perſuadés que la Divinité s'incarnoit de temps en temps dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tanquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda*, qui joua, ſous Veſpaſien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obéiſſoit à ſon Gouvernement Théocratique : quand le camp preſqu'inexpugnable de Xanten, au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en préſent le Général Romain à *Velleda*, qui réſidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Speclen ; mais cela n'eſt pas probable, puiſque cet endroit n'eſt

Nous connoissons aujourd'hui le culte du Grand-Lama & les dogmes de ses Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre vestige de cette religion originaire de la Tartarie : on y observoit même des pratiques diamétralement opposées : on y égorgeoit des victimes humaines, on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé sur la transmigration des ames & l'unité de Dieu, avoit les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on seroit infailliblement exilé du Royaume de Lassa & de tout le Thibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (1)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a si long-temps & si patiemment nommés des

---

pas situé sur la Lippe. *Velleda* fut à son tour prise sous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

[1] Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à M. d'Anville, que leur religion tire son origine du culte Bramique des Indiens, & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra*, ne sont qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela est exactement ainsi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le sang des animaux & des hommes au pied des Autels ; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux Législateurs des Lamas, qu'aux Législateurs des Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au Grand-Lama qu'une tasse de thé, & une once de farine paîtrie avec du vinaigre, par jour, pour toute sa subsistance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela est exactement ainsi ; ou si l'on a soumis ce Pontife à un tel régime, c'est que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ses excréments. Ce vinaigre, dont M. d'Anville fait mention, n'est autre chose que le *Kunn* des Tartares : c'est une boisson qu'on fait avec du lait, & cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au thé qu'on sert au Dalaï-Lama, c'est le *Karatza* ; c'est un arbuste qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Théier de la Chine, & qu'on connoît sous le nom *Thé noir.*

raisonnements. On se tromperoit très-fort si l'on croyoit que les autres systêmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légere esquisse du climat du nouveau Continent au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitants, également maltraités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européans les terrassoit sans peine à la lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens Sauvages des Gaules & de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables.

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit fonciérement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux ; & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cens mille d'entr'eux laisserent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens Auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxial : cette observation a été mal faite ; les habitans de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore

exiſtants des anciens Péruviens fourniſſent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui paſſeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands ſinges, qu'on pouvoit détruire ſans remords & ſans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des évêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaiſoit à lui & au Saint-Eſprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de ſorte que, ſans cette déciſion d'un Italien, les habitants du nouveau Monde ſeroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille déciſion depuis que ce globe eſt habité par des ſinges & par des hommes.

Qui auroit cru que, malgré cette Sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, ſi les Américains avoient aſſez d'eſprit pour être admis aux Sacrements de l'Egliſe? Pluſieurs Evêques (1) perſiſterent à les leur refuſer; pendant que les Jéſuites faiſoient communier, tous les jours, leurs Indiens eſclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, diſoient-ils, à la diſcipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de ſe nourrir de chair humaine. Si ces Miſſionnaires ne s'étoient ſervis de

---

(1) Ce Concile de Lima, dont il eſt ici queſtion, ſe tint, je crois, en 1583, & c'eſt le même où l'on condamna un viſionnaire, qui, trompé par une femme prétendue poſſédée, ſoutenoit que Dieu avoit voulu l'aſſocier à ſon eſſence, mais qu'il l'avoit refuſé comme de raiſon, c'eſt-à-dire par modeſtie : il ſoutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le ſiege du Saint-Eſprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier héréſiarque de l'Amérique, à ſe taire; on ne le brûla pas, parce qu'heureuſement pour lui il étoit Docteur en Théologie.

la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en ſervitude ces Sauvages, qu'ils avoient baptiſés, ils ſont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguſte & de plus ſacré parmi les hommes pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puiſſe accabler notre exiſtence, l'eſclavage.

Les Américains étoient ſur-tout remarquables en ce que les ſourcis manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce ſeul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organiſme de la génération, puiſque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere: il s'en faut néanmoins de beaucoup que ces peuples ne ſoient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais auſſi n'eſt-il pas vrai que les Chinois & les Tartares ſoient abſolument imberbes: il leur croît à la levre ſupérieure, vers les trente ans, une mouſtache en pinceau & quelques épis au bas du menton. (1)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil ſur la ſurface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient diſtingués de toutes les autres nations de la terre: & c'eſt delà qu'on peut tirer quelques conſéquences ſur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes, auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, ſinon la petiteſſe de l'organe & la longueur du ſcrotum, qui étoit exceſſive dans quelques-uns; auſſi en faiſoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un uſage ſingulier, tant aux Antilles qu'au Mexique.

---

(1) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient, comme les Américains, dépourvus de poil ſur le reſte du corps: les femmes Chinoiſes l'abattent à la mode des femmes Turques & Perſanes; mais les hommes le conſervent au contraire des Orientaux.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature; mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des Naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomene : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois (1), qui se nourrissoient aussi simplement

(1) Strabon & Tacite nous apprennent à la vérité, que, de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déjà usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines; mais il y a toute apparence que ceux qui habitoient fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de Sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cauſe doit avoir les mêmes effets, & c'eſt ſe faire illuſion que d'expliquer, par des raiſons oppoſées, des faits ſemblables, ou des faits différents par les mêmes raiſons.

Il eſt croyable que les indigenes de l'un & de l'autre ſexe ſeroient devenus au nouveau Continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient uſé de ſel commun, pour aſſaiſonner leurs mets; mais la privation de ce ſtimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leur barbe; puiſque les Iſlandais & les Lappons, qui ne ſalent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil aſſez épais, & ſi long qu'il leur deſcend juſqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains, qui ſe ſervoient de ſel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut obſerver que les enfants ſauvages, & principalement ceux de l'Amérique ſeptentrionale, ont en venant au monde tous les membres chargés d'un duvet ras, qui ſe déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, ſans jamais plus repouſſer. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau eſt raſe & nette : ce n'eſt qu'au temps de la puberté que le duvet croît & ne tombe plus dans aucun inſtant de la vie, pas même lorſque les cheveux de la tête ſe déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il ſuffit qu'elles ſoient conſtantes & uniformes dans tous les individus bien conſtitués.

Cette obſervation doit donc prouver le ridicule des Ecrivains qui ont aſſuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de ſe dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs deſcendants, cette défectuoſité artificielle dans ſon origine. Je dis que cette eſpece d'opinion eſt ridicule, parce que les mutilations violentes qu'eſſuient les parents, ne ſe tranſmettent nulle part à la poſtérité, comme on en apportera des preuves bien con-

vaincantes, en traitant de la circonciſion : quelque répétées que puiſſent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reſte immuable & ne condeſcend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'aſſervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre ſupérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le ſang de la plupart des Indiens occidentaux eſt aujourd'hui très-mêlangé avec celui des Européans, des Negres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute eſpèce, il leur naît un léger duvet à la région des aînes ; mais ils ont grand ſoin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur eſt reſté que ces parties, pour être bien, doivent être raſes ; car ils n'uſent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race ſans la croiſer, ſont à préſent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, abſolument ſans poil ſur tout le corps. (1) Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eſt au contraire l'empreinte de la foibleſſe, & cette foibleſſe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exiſter & de ſe nourrir de chacune d'elles en particulier, puiſque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiſſoient quelques commodités de

---

(1) L'Abbé Lambert, ſi connu par le cahos de ſes Compilations, qu'il a intitulées l'*Hiſtoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue Hiſtoire, que les Samagos ou les chefs des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ſont les ſeuls qui laiſſent croître leur barbe ; c'eſt comme s'il eût dit que, chez les Juifs, les Rabins ne ſont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de ſi grandes ſottiſes, & pour ne pas ſavoir que tous les Américains ſont naturellement imberbes.

la ſociété naiſſante & ébauchée, & qui imprégnoient leurs viandes de ſel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui ſupportant tout le poids de la vie agreſte dans l'obſcurité des forêts, reſſembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reſte, on ne peut ſtrictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'uſage du ſel-gemme ou marin, ſe ſubſtentoient de mets ſi inſipides, que leur conſtitution en ait pu ſouffrir. Car en faiſant rôtir ou boucanner la chair des animaux ſur des charbons, ou dans la fumée, les particules ſalines du bois recelées dans la cendre, ou dans la ſuie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faiſoient perdre une partie de ſa fadeur & de ſon inſipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le ſexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes deſtinés à la régénération : l'Amour exerçoit à peine ſur eux la moitié de ſa puiſſance : ils ne connoiſſoient ni les tourments, ni les douceurs de cette paſſion, parce que la plus ardente & la plus précieuſe étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La maſſe de leur ſang étoit certainement mal élaborée, puiſque dans pluſieurs endroits les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mamelles. (1) Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'aſſurer que dans les provinces

---

(1) » Qui novum perluſtrarunt orbem, narrant viros » benè omnes maximâ lactis abundare copiâ. «

Ceux qui ont voyagé en Amérique, aſſurent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonſton Thaumatographiæ*, *Art. de Sanguine menſtruûm*, *pag.* 464. On voit par ce paſſage, que le fameux Naturaliſte Jonſton étoit perſuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice ; cependant ſi cela a été ainſi de ſon temps, il faut qu'il ſoit ſurvenu quelque changement à la conſtitution actuelle des Américains.

de Sud de l'Amérique ces hommes alaitoient seuls les enfants ; exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui mériteroit d'être discuté dans un Traité particulier, où le Dissertateur, mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant ; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitants du nouveau Monde, ce vice, qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques & morales. Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténebres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfants mâles naissent par-tout avec du lait dans leurs mamelles : il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles. Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroissent être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étoit sans dessein, sans but & comme par

---

» Dans toute une Province du Brésil, dit l'Auteur des » *Recherches Historiques*, *page* 372, les hommes seuls » alaitent les enfants, les femmes n'y ayant presque pas » de sein ni de lait. «

Quoique ce fait soit tiré des relations du Brésil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

mépriſe que le ſexe maſculin avoit été pourvu de ces faux organes; mais penſe-t-on que les parties de la ſtructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, ſoient réellement inutiles dans le plan univerſel? Il faut obſerver que tous les animaux mâles, dont les femelles alaitent, ont des mamelles: ſi j'oſois hazarder mon ſentiment ſur leur deſtination, je dirois que le fœtus, & l'enfant nouvellement né ſe déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuſe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il eſt néceſſaire d'en exprimer le lait, ſi l'on veut qu'ils ſe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes ſervent dans notre ſexe; ils ſont une fois dans la vie d'une utilité décidée, ainſi que le cordon ombilical, & cela a ſuffi à la nature pour en pourvoir tous les Etres bien conſtitués, & conformes au modele primitif de leur eſpece.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flaſque & plus humide que celui des hommes, elles ſe trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc auſſi dans les hommes de l'Amérique par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour: ils devoient donc être d'un génie borné, ſans élévation, ſans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foibleſſe devoit les rendre vindicatifs comme le ſont les femmes, qui ayant moins de forces pour repouſſer une injure, manquent par-là même de force pour la pardonner; & l'inſtinct des Etres puſillanimes eſt de ne ſe croire jamais légérement offenſés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui réſultoient néceſſairement de leur tempérament: ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur conſtitution, qui fait auſſi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raiſon de celui des

hommes : toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, se durcissent plus tard, & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de Vers ascarides & cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge (1), provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquieme ou le sixieme jour, & dès l'instant qu'ils ont éprouvé leur jaunisse de santé, dont aucun enfant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier épanchement du fiel dans la masse des humeurs ; mais les vers cylindriques leur restent jusqu'à la dix-septieme ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal intestinal, en tuant, par son amertume, les insectes logés dans ses replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la transpiration insensible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : aussi avoient-ils généralement la pratique de se racler la peau, quelquefois jusqu'au sang, de se frotter avec des graisses pénétrantes & de se manier fortement les membres, pour les tenir souples & en prévenir l'engourdissement.

Les Sauvages septentrionaux, d'ailleurs si peu industrieux, avoient néanmoins imaginé, par besoin, des sortes d'étuves où ils se faisoient suer presque tous les jours. Le grand & l'unique secret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers, consistoit à augmenter la perspiration, & à chasser le mal par les pores, en versant dans

(1) Voyez Pison *de Morbis indicie.*

les malades d'effroyables doses de sudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous ces peuples couloit plus paisiblement que celui des Européans, à cause de la viscosité froide qui en diminuoit le ton & l'action ; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses & échauffantes, a été si violent & si excessif, qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines ; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (1) Les Européans sont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrege point tant leurs jours qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singuliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiase, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement

---

(1) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit, dans son climat natal, beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau Monde, où elle étoit aussi tolérable que l'est le Scorbut dans quelques endroits de la Frise. La Peste naît tous les ans en Egypte, & se répand de-là sur les pays circonjacents ; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par-tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le sort du mal vénérien dans notre Continent, & celui de la petite-vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

extrême par des palliatifs : chaque malade nourriſſoit ſa maladie, & la nourriſſoit long-temps.

Les Américains, poſſeſſeurs de la Salſepareille, du Gaïac & de la Lobelia (1), pouvoient aiſément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès : ils mâchoient auſſi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faiſant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils ſe fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers inteſtinaux.

Les ſeptentrionaux pouvoient avoir d'autres vé-

---

(1) Il n'y a que 18 à 19 ans qu'on eſt parvenu à apprendre des Américains différents ſecrets, qu'ils avoient long-temps tenus cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniſte Suédois, & éleve du célebre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en ſavant dans l'Amérique ſeptentrionale, s'y eſt aſſuré que les indigenes ſe ſervent, avec grand ſuccès, de la *Lobelia*, qui eſt le *Rapuntium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau ſyſtême Botanique, appartient à la claſſe des Monopétales irrégulieres, Pentantheres Monoſtyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue.* On fait, avec les racines de ce ſimple, une décoction dont les effets ſont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres Sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la deſcription du jardin de Clifford, nomme *Celaſtrus inermis, foliis ovatis, ſerratis, trinerviis*, & qui eſt fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celaſtus* : elle eſt plus rare à trouver que la *Lobelia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amſterdam & dans celui de Leide. M. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en uſant de ce ſpécifique. *Mém. de l'Acad. de Stockholm, an.* 1750. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remedes plus communs, & qu'on ne ſe bornât pas à en écrire des traités preſqu'auſſi-tôt oubliés qu'ils paroiſſent.

gétaux vermifuges & antivarioliques, d'un uſage indiſpenſable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit Tabac du Nord & les écorces du Saule, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéramens froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni ſi actif, ni ſi exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant leurs filles les plus ſaines en apparence ne laiſſoient pas de communiquer aux Européans une eſpece de virus qui à la longue pervertiſſoit la qualité du ſang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européane, elle fit chez eux des ravages ſi rapides, ſi deſtructeurs, que pluſieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme ſi la peſte y eût voyagé. Le Paraguai ſemble être le foyer que cette maladie a choiſi au nouveau Continent, qui en a autant ſouffert que l'ancien Monde a ſouffert du mal vénérien ; & jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain.

Il eſt ſans doute fort remarquable que la petite-vérole a été ſi meurtriere pour toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713 un vaiſſeau Hollandais l'apporta chez les Hottentots, qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus exiſtantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, ſont anéantis aujourd'hui, & ce qui reſte ne ſera plus dans ſoixante ans. (1)

En

(1) En 1755, un autre vaiſſeau apporta une ſeconde fois

En 1733, les Missionnaires Danois porterent la petite-vérole au Groenland, & la mortalité y devint si excessive qu'on commença à craindre l'extinction de l'espece entiere dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Groenlandoises à la côte occidentale. (1)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très-grands terreins, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux Ours. On sait que la nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit lors du dénombrement fait à la fin du seizieme siecle.

Les Russes ont infecté de ce même venin les Tunguses-Koni & les Tunguses-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que de temps immémorial aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégâts comparables à ceux de cette petite-vérole transplantée autour du globe en moins de dix siecles, sans que les remedes, ou la suite successive des générations, aient pu adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légere ; car tel est enfin le résultat des raisonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait

---

fois la petite-vérole au Cap de Bonne-Espérance, ce qui mit la colonie Hollandaise à deux doigts de sa ruine.

(1) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groenland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer contiennent à peu près neuf cens soixante personnes sur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz Groenlandischen Historie, tome I, page* 17, *imprimé en* 1765 *à Barby.* Ce calcul est conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

été faite par le nez à la façon des Chinois (1), soit en soulevant ou en piquant l'épiderme, à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite-vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complete, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats ? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale ?

Je me souviens même d'avoir lu un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite-vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroient aussi la derniere attention. On ignore presqu'entiérement leur procédé : on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux ; mais il est constant qu'ils possedent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la

---

(1) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner ; elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite-vérole soit plus violent à Londres qu'à Pékin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitements différents.

cauſe réſide dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'eſt jamais étendu vers les régions boréales, & n'a fait qu'une ſeule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en paſſant, que rien n'eſt moins fondé que l'opinion de ceux qui ſoutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient preſqu'aucune connoiſſance de leurs Plantes indigenes : il y a aſſez de faits inconteſtables qui prouvent le contraire, & j'oſe dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique uſuelle que dans toutes les autres Sciences enſemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de Bonne-Eſpérance, qui excelloient dans la connoiſſance des ſimples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoiſonner & la néceſſité de guérir ſes bleſſures le forcent, malgré lui, à eſſayer les herbes qui naiſſent autour de ſa cabane, ſans quoi il ſeroit au-deſſous des animaux, qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à diſtinguer les plantes nuiſibles d'avec les alimentaires.

Ayant poſé que le défaut de chaleur, & l'humidité ſurabondante & viſqueuſe ſont les principaux caracteres de la conſtitution des peuples Américains, il s'enſuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenſes chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde dont les cheveux ne fuſſent longs, liſſes, & très-épais, comme ceux des femmes ; on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un ſeul individu à cheveux bouclés, crêpus ou lanugineux ; ce qui indique que les hommes, même ſous l'Equateur, avoient un tempérament auſſi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne griſonnoient preſque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge, parce que les ſucs capillaires étoient ſans ceſſe rafraîchis en eux

par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Negres, qui y deviennent d'abord étiques; & quoiqu'on leur fournisse le *Coca* & l'*Herbe Paraguaise*, ils y meurent bientôt: les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque-temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petit tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil sur les parties naturelles & tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cause de leur grand embonpoint, qui faisoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (1)

Les Sauvagesses du Nord étoient aussi fort corpulentes, grosses, pesantes, & d'une taille mal prise; caractere commun à tout le sexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le sang de Circassie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient sans secours, avec une facilité & une prestesse qui surprit étrangement les Européans, il s'ensuit qu'outre l'expansion du conduit vaginal, tous les muscles de la matrice étoient en elles peu susceptibles d'irritation, à cause des fluides qui les relâchoient.

---

(1) Il y a sans doute de l'hyperbole dans les descriptions que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier; on en parlera plus au long dans le second volume de cet Ouvrage, à l'article de la *Circoncision* & de l'*Infibulation*.

Il ſemble que la dégénération, dans toutes les eſpeces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de pluſieurs autres défauts eſſentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reſte de l'univers; & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient alaités juſqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & juſqu'à ſept ordinairement dans les Provinces ſeptentrionales. (1) Pluſieurs Relations diſent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans à qui la mere donnoit le ſein; & ce qui eſt plus frappant encore, on y a vu des femmes preſque ſexagénaires ſervir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du ſiecle paſſé, en faiſant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient ſujets alors, rapportent que les femmes ſauvages y étoient fort ſouvent incommodées d'une ſi grande réplétion de lait, qu'elles ſe voyoient contraintes, lorſqu'il ne leur naiſſoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de ſe faire tetter par de petits chiens dreſſés à cet uſage.

Cette ſurabondance de la liqueur laiteuſe, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraiſemblablement en elle le flux ſexuel, qui étoit rare, & non périodique, dans pluſieurs

(1) Chez la plupart des Sauvages *Chaſſeurs* & *Pêcheurs* les femmes doivent alaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'eſt une incommodité de plus, qui réſulte de leur façon d'exiſter. Les meres ne ſauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reſte de reſſource que dans le ſein maternel. Car la chair boucannée, le poiſſon ſéché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis, ne ſauroient ſubſtanter des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & groſſiers tueroient : auſſi ſe révoltent-ils quand on leur en préſente, & leur eſtomac les rebute comme par inſtinct.

individus. Quelques Naturalistes, sur les témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomene aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'espece humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang: & ce vice est presque sans exemple; car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoyedes, on sait aujourd'hui, à n'en pas douter, par les derniers avis que les Physiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lappones, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite; mais alors le marasme & les eaux intercutanées les attaquent, & le Professeur Linneus a reconnu, par ses recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espece d'hydropisie dans les pieds (1), ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays ou excessivement froids, ou excessivement chauds: cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose de l'émanation des femmes indigenes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (2)

Quoique ni la suppression absolue des regles, ni leur retard passager, n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins com-

(1) Voyez la FLORA LAPPONICA de M. Linneus.

(2) On avoit déjà fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses Mémoires.

pter ce dérangement entre les cauſes phyſiques qui rendoient les Indiennes ſi peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoibliſſement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animoſité des peuplades acharnées à leur deſtruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la ſtérilité de la terre, la multitude de ſerpens & d'animaux armés d'une ſalive empoiſonnée, enfin la nature même de la vie ſauvage, y conſpiroit contre la propagation : & cela n'a pas beſoin d'être expliqué ; car ſi l'on excepte le ſeul exemple des Negres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreſte, il n'y a pas de peuple ſauvage qui ſoit nombreux ou qui puiſſe le devenir.

On a ſupputé que dans la Virgine, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'exiſtoit que cinq cens perſonnes ſur un terrein de ſoixante lieues en quarré, tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. Vauban, nourrir commodément huit cens hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue eſt de cent lieues gauloiſes, ſur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cens lieues en tout ſens, ſans rencontrer une famille, une cabane, ſans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été viſiblement exagérée par les Ecrivains Eſpagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des iſles Lucaïes, & enſuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique : ſi cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déſerte en 1521 ? Ne ſeroit-il pas abſurde de ſuppoſer que Fernand Cortez, accom-

pagné seulement de quatre cens assassins, eût en un laps de trois ans égorgé & défait un Peuple de trente milions? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'espece entiere, le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelqu'attention les Relations de l'Amérique connues de son temps, se soit persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable que ce seroit trop faire que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit. au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau Continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissants en amour, les femelles par conséquent inféecondes, & qu'il y naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet répandoit par-tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cens millions en Amérique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu, sur son calcul, deux cens millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un Savant d'Allemagne, nommé Susmilch, & qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y comprises les Isles de sa dépendance : cependant dans sa table il en met cinquante milions de plus qu'il n'y en supposoit réellement.

ment. (1) Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il ſuffit de dire que, ſi cet Ecrivain eût puiſé dans des ſources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui ſont les ſeuls mémoires ſur leſquels il ſe fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'indigenes, c'eſt-à-dire de véritables Américains, qui ne ſont ni métifs, ni iſſus de métifs: car il n'eſt pas ici queſtion de ce ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre hémiſpere, pour débarraſſer le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples ſauvages du nouveau Monde de ne pas approcher les femmes affectées de leurs indiſpoſitions naturelles, ſoit que le contact du flux y fût dangereux, ſoit que l'inſtinct ſeul y eût enſeigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets connoiſſoient, entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du temps où chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la pre-

---

(1) Selon la *Table des vivants de Suſmich*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il eſt peut-être impoſſible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Aſie en contient 650 millions, ce qui eſt bien moins un calcul qu'une eſtime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette ſupputation eſt, à coup ſûr, fautive, puiſque l'on ne connoît que les côtes de cette vaſte portion de l'ancien Continent, & la population de ces côtes eſt très-conſidérable, à en juger ſeulement par la traite des Negres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puiſqu'il s'enſuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze perſonnes ſur un mille anglais en quarré, ce qui n'eſt pas, au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reſte, il eſt étonnant que l'Aſie contienne elle ſeule plus d'habitants que le reſte de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, ſelon Tempelman, que 10257487 milles anglois quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

miere fois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finissoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui, en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale ; car que peut-on soupçonner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée en apparence ?

Il est avéré que tous les Indiens étoient Poligames, si l'on en excepte quelques hordes particulieres qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette poligamie dépose contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament ; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus : dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés ; & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoises craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit souvent de se faire avorter, soit par la pression, soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manifestoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la constitution de la vie sauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroissoient guere plus ardents, & quoique ce soit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur existence insupportable : ils s'arrogeoient sur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille selon leur caprice ; tout commerce cessoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le sexe étoit esclave ; non soumis à la clôture, on le soumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article ; car ce que les Jésuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les

jeunes Américains faisoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser, est non-seulement exagéré, mais inventé à plaisir, pour jetter tant soit peu d'intérêt dans l'histoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Eglise Iroquoise & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Brésil, les jeunes gens ne se passionnoient guere, & épousoient souvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaison, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (1)

Améric Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher, du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit: ces vieillards s'étoient donc apperçu, par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, & même dans une société de barbares; mais ces sermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération

(1) La plupart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté: les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'Empire, épouser sa sœur, & à son défaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables Sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'Inceste.*

preſqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreſte peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines ſaiſons : auſſi, entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient auſſi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractériſe l'homme naturel, qui n'eſt corrompu ni par les maux, ni par les biens de la ſociété : mais en Amérique, les Peuples civiliſés eux-mêmes ne connoiſſoient jamais de femmes dont ils ſoupçonnoient la groſſeſſe, & c'eſt là vraiſemblablement une des raiſons pourquoi il y naiſſoit ſi peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le penſe, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cauſe que leur aliénation pour le ſexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédéraſtie étoit fort en vogue dans les Iſles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Negres, qu'on a fauſſement accuſés d'avoir tranſporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouiſſance aiſée ne tentoit point. Cela eſt d'autant plus croyable, que dans pluſieurs endroits ces femmes tâchoient de rémédier au défaut phyſique de leur organiſme, en faiſant enfler ſinguliérement le membre génital des hommes : elles y appliquoient entr'autes drogues, des inſectes venimeux & cauſtiques, qui étant irrités juſqu'à la fureur, occaſionnoient, par leur piquure, une extumeſcence conſidérable, & preſque monſtrueuſe, ainſi que l'a

observé Améric-Vespuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note. (1)

Quelqu'étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par industrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient ; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un Traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent venimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement du membre viril est le premier symptome qui suit toutes ces especes de blessures empoisonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade est d'abord surpris, dit-il, d'un priapisme violent, & il ne respire que le coït. (2)

---

(1) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenosorum ; & hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaccescunt, & multi eorum restant eunuchi. Relation d'Améric-Vespuce, imprimée en caracteres gothiques à Strasbourg en 1505, chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé, sans goût & sans exactitude, on trouve une autre relation de Vespuce, où il est dit que les femmes Américaines faisoient enfler le membre viril en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente ; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'Auteur, & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(2) Il est bien certain que les hommes qui ont été piqués du scorpion en Italie ou en Espagne, éprouvent

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme absolument point l'opinion de ce Physicien Anglois, sur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la piquure de certains insectes venimeux, une passion ardente, & une espece de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de Cantharides prise à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure des remedes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagême moins périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance : ils se mettoient au bout de la verge des anneaux pêtris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité. (1)

---

une violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis : il est certain encore que le coït les soulage beaucoup : cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme, en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empêche cependant point que le systême de Lister, sur l'origine du mal d'Amérique, ne soit faux, puisque la chair du Lézard Iguam n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts : elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

(1) La résine élastique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc & Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones, & à Cayenne, où on l'a découverte depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, exten-

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuiſſance : tel étoit l'état des choſes en Amérique, lorſque, pour comble d'infortune, les Eſpagnols y débarquerent : ils ſe ſervirent avidement du déſordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomiſte, & le fit à l'inſtant dévorer par ſes chiens, avec cinquante perſonnes de ſa famille ou de ſa ſuite : quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou aſſouvie, on fit paſſer au fil de l'épée plus de ſix cens ſujets de ce Cacique, & toujours ſous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vaſco Nunnez le ſurnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puiſſe faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions ſemblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont oſé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains juſques dans la centieme génération, à cauſe de leur penchant contre nature ; mais qui ne voit que c'eſt-là un menſonge imbécille, imaginé avec hardieſſe, pour pallier la plus grande injuſtice qui ſe fit jamais ſur la ſurface de ce globe ? Je veux dire la conquête du nouveau Monde

ſible, & par conſéquent élaſtique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin, qui eſt le diſſolvant commun des autres matieres réſineuſes. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, ſous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne ſont pas faites de *Caoutchouc*, ne ſont pas véritables.

par les Espagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les Juges compétents, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. » Les Généraux, dit-il, rendirent compte » au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit » passé, & de tout ce qu'ils avoient remarqué des » usages & de la religion de ces Indiens: ils lui » manderent qu'ils avoient trouvé quelques-uns de » ces peuples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils n'a- » voient point d'autres Dieux que les Poissons » qu'ils prenoient, & du reste qu'il ne restoit plus » de terre à conquérir de ce côté-là. L'Inca très- » content de ce qu'on n'avoit point versé de sang, » fit dire à ses Généraux de revenir à Cusco, d'a- » bord qu'ils auroient pourvu aux gouvernements » de ces peuples, & il leur recommanda, sur toute » chose, de faire une exacte recherche des Sodo- » mistes, & de les condamner au feu sur les indices » les plus légers; & il ordonna qu'on les exécutât » publiquement, que l'on démolît leurs maisons, » & qu'on renversât leurs terres, afin qu'il ne de- » meurât aucun souvenir d'un pareil vice. Il fit » même une loi où il vouloit que dans la suite on » brûlât une ville dont un seul habitant seroit con- » vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent » exécutés au grand étonnement des habitants de » ces vallées; car les Incas ont toujours eu ce crime » en horreur. Si dans une querelle particuliere un » bourgeois de Cusco en appelloit un autre Sodo-

» miſte, on le regardoit comme un infame pour
» avoir prononcé ce mot. (1) «

Ce récit du fabuleux Garcilaſſo ne prouve rien, ſinon qu'en effet pluſieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertir l'inſtinct animal; car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réſervoit aux coupables, eſt ſans doute une fiction très-groſſiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une ſeule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un ſeul citoyen? C'eſt d'après les loix Romaines que Garcilaſſo a imaginé le ſupplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas on avoit brûlé des hommes ſur les plus légeres indices, cet Empire n'auroit pas ſubſiſté dix ans. Pluſieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on voit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pu, malgré leur ſévérité, arrêter le torrent du déſordre.

Quoi qu'il en ſoit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des Satyres en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette eſpece de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu ſe livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarre & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de tigres, & dont les mains avares dégouttoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cens épouſes de l'Inca Atabaliba, qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq

(1) *Hiſt. des Incas, tome premier, page 98. Traduction d'un Anonyme. Paris 1744.*

mille femmes (1) Américaines vinrent ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols, lorſque les malheureux reſtes de leur nation vaincue fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des ſolitudes.

Veſpuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à ſe livrer aux Européans (2) : auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols trouverent en elles un zele & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre : elles ſervirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands ſervices à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les iſles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Chriſtophe Colomb, lorſqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'iſle de Hayti, devenue amoureuſe de l'Eſpagnol Dias, indiqua le terrein & favoriſa l'établiſſement de la ville de Saint Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre ſans elle. La fameuſe Marina, qui fut la maîtreſſe & l'interprete de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable inſtrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les cauſes qui amenerent ſucceſſivement la ſervitude du nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles ſauverent Vaſco Nunnez & toute ſon armée, au Darien, d'une conſpiration formée pour la détruire. La fille

(1) *Zarate, Hiſtoire de la conquête du Pérou, Liv. II. Ch. VI, pag. 98.* Voyez auſſi *Levinus Apollonius Deſc. Regni Peruvani.*

(2) *Quando ſe Europæis jungere poterant nimiâ libidine pulſæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Veſpuce.* Quand elles pouvoient ſe joindre aux Européans, tous les ſentimens de pudeur ceſſoient dans leur ame, & agitées par une paſſion aveugle, elles s'abandonnoient ſans retenue & ſans bornes.

du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables pour dompter cet immenſe pays. Quand les peuplades de la Louiſiane eurent conçu le projet d'égorger les colons Français plongés dans la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent auſſi-tôt avertir les établiſſements les plus avancés d'être ſur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en liſant l'hiſtoire; mais ceux que nous avons rapportés ſont plus que ſuffiſants.

Après avoir conſidéré les habitants du nouveau Monde du côté de leur impuiſſance, car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur tempérament, on n'eſt pas moins ſurpris, quand on conſidere leur inſenſibilité phyſique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourments horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroiſſent avoir perdu le ſentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé long-temps l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en pieces, ont cru que ces peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur: ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomene dont ils avoient été témoins. Je ſais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il doit exiſter dans l'organiſation des Américains une cauſe quelconque qui hébête leur ſenſibilité & leur eſprit. La qualité du climat, la groſſiéreté des humeurs, le vice radical du ſang, la conſtitution de leur tempérament exceſſivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le

trémouſſement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne ſe débattent preſque point en mourant des ſuites d'une maladie ou des ſuites d'une bleſſure, & envisagent ſans effroi, ſans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuſes, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'eſt point ſeulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on obſerve, au déclin de la vie, cette tranquillité ſinguliere, qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'eſt en eux que l'effet machinal de leur organiſation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa (1), *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force ſur les Indiens que ſur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui ſont le plus d'impreſſion ſur les eſprits ne ſauroit aller plus loin, puiſque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de ſe voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de pluſieurs Curés; & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce ſont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les conſciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à ſe diſpoſer à bien mourir, ils répondent avec une ſérénité & une tranquillité qui ne laiſſent aucun lieu de douter que les diſpoſitions intérieures ne ſoient les mêmes que celles du dehors, dont elles ſont le principe & la cauſe. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs*

---

(1) *Voyage hiſtorique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Eſpagne, par Georges Iuan & Antoine d'Ulloa, tome premier, pag.* 345, *in*-40, *Amſterdam* 1722.

crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduits qu'à un déſeſpoir honteux & inutile: je ne veux point jetter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des Perles, étouffés dans les mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable: ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres (1), ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide ou la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer encore, on ne ſe détruiroit pas: on ne ceſſe d'eſpérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entiere de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon qui entraîne un découragement ſi complet: les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduiſe, parce qu'ils

(1) Les premiers Américains que Chriſtophe Colomb ramena en Europe voulurent tous ſe détruire pendant le trajet; & comme on les garotta pour les conſerver, ils entrerent dans une eſpece de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvanterent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſc. van America, page* 41, *in-fol.*

uſent plus de leur inſtinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette eſpece d'aſſaſſinat de ſoi-même où tombent ceux qu'agitent des convulſions de l'eſprit, ou une mélancolie invincible, & qui ſe ſauvent plutôt de la vie en furieux ou en inſenſés, qu'ils ne la quittent en philoſophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains diviſés & factieux n'étoient point en état de leur réſiſter avec leurs armes de bois, & leurs armées indiſciplinées; mais il n'en eſt pas moins vrai que ces armées étoient compoſées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut aſſigner d'autre cauſe plauſible que l'abâtardiſſement de l'eſpece humaine dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents ſur la population du Pérou & du Mexique; on ſait ſeulement qu'elle y étoit plus forte que par-tout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre cens cinquante bandits à pied & quinze Cavaliers aſſez mal armés: toute ſa pitoyable artillerie conſiſtoit en ſix amuſettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides: il tint la ville capitale en reſpect, pendant ſon abſence, avec la moitié de ſon monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarre n'avoient que cent ſoixante & dix fantaſſins, & trente Cavaliers, avec leſquels ils égorgerent les troupes innombrales de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour ſe ſauver qu'ils renverſerent à plat une immenſe muraille qui s'oppoſoit à leur déroute: il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, ſaiſir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une ſeule bleſſure: il n'y eut point dix Eſpagnols tués dans

cette journée mémorale, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb deſcendit à l'iſle de Saint-Domingue, il y avoit au moins un million d'habitants, dont le plus grand nombre aima mieux ſe déſeſpérer que de ſe défendre : ceux qui oſerent vivre furent égorgés, en un laps de vingt ans, juſqu'au dernier de leur nation; de ſorte qu'il ne reſtoit plus, en 1530, un ſeul indigene dans toute l'étendue de cette iſle, dont le malheur ſeroit ſans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Inſulaires ne firent qu'une ſeule tentative, en 1510, pour ſecouer le joug du vainqueur; mais cette tentative, qui conſiſtoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoiſonner l'athmoſphere ſous le vent, étoit plutôt une ruſe d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'eſpece d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Eſpagnols, que les fleches horriblement envenimées dont ils ſe ſervoient avec plus d'adreſſe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoiſon : on ſe ſervit inutilement des feuilles de Tabac, de Cauteres, & de mille moyens inſuffiſants : il étoit reſervé au temps préſent de ſavoir que le ſucre & le ſel ſont ſeuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés réſiſterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenſes, où ils étoient diſperſés par peuplades, qui fuyoient ou ſe cachoient quand l'ennemi ſe montroit, & qui reparoiſſoient dès que le défaut de ſubſiſtance les forçoit à ſe retirer. C'eſt par la même raiſon que

les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de ſe battre vingt ans pour envahir l'Eſpagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foibleſſe de la population faiſoit la force de l'Etat. (1)

Les Chiliens ont lutté aſſez long-temps contre les Eſpagnols, qui ont composé, ſur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme ſi une victoire injuſte pouvoit jamais être glorieuſe. Les montagnes preſqu'inacceſſibles où ces Chiliens ſe retiroient par des ſentiers cachés, quand ils avoient dévaſté les campagnes, leur ſervirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien obſervé.

Les Jucatains ont eu auſſi quelque réputation de bravoure; mais la ſtérilité de leur pays, & la méſintelligence qui ſe gliſſa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Eſpagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de ſervices de leur artillerie, qu'on ne pouvoit tranſporter dans les bois ou les marais, ni de leur cavalerie, ſouvent démontée, que de la rage ſinguliere de leurs chiens dogues & lévriers, qui,

---

(1) Il y a des Auteurs, & ce qui pis eſt, des Hiſtoriens, qui ſoutiennent que l'Eſpagne contenoit, du temps de Jules-Céſar, cinquante millions d'hommes, nonobſtant que Strabon nous repréſente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la ſeule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Eſpagne contenoit, du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment aſſurer que jamais ſa population n'a été plus forte; & il s'enſuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulſés, il eſt paſſé, en un laps de deux cens ſoixante ans, huit millions d'Eſpagnols en Amérique.

qui, toujours alertes, ſuivoient les Indiens à la piſte & les harceloient jour & nuit (1) : ceux qui accompagnoient Vaſco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, ſans compter les Sodomiſtes de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarre étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuoſité & de valeur ſur les Péruviens, que la Cour d'Eſpagne, enchantée de leurs exploits, ſe détermina à leur payer une ſolde réguliere comme aux autres troupes, & cette ſolde revenoit au ſoldat qui avoit ſoin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des ſervices par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un lévrier de la grande eſpece, auquel on avoit donné le nom de *Brutus* : ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de fleches par les *Infideles*, & cette mort, dit Garcilaſſo, affligea extrêmement les *Chrétiens* ; comme ſi l'on étoit *Chrétiens*, lorſqu'armé de l'injuſtice & de la force, on

(1) Cette ancienne animoſité des chiens, nourris par les Eſpagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui ; ſur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une choſe extraordinaire, que les chiens élevés par les Eſpagnols, ou par des Métifs, ont une haine ſi furieuſe contre les Indiens, que ſi quelqu'un de cette nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particuliérement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre coté les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Eſpagnols & les Métifs, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les Indiens eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Eſpagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI, ch. VI, tome I. page 341.*

envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers, qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau ? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants avant que d'être Pape : parvenu au pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la Cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zele à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique, sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel hémisphere.

C'est de notre propre mouvement (1), dit-il à

(1) *Motu proprio, non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas versùs*

Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mûs par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir, vers le Midi & l'Occident..... Nous vous donnons, concédons & assignons ces Isles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places, leurs bourgs, leurs droits, leurs Jurisdictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon...... Si quelqu'un osoit trouver à contredire à cette présente donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le

---

Occidentem & Meridiem.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concessâ, ac Vicariatûs Jesu-Christi, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, heredibusque & successoribus vestris, Castellæ & Legionis Regibus, in perpetuùm, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque, heredes ac successores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ & omnimodâ potestate, auctoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus...... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ commendationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ... infringere, vel ei, ausu temerario, contradicere. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas Maii, Pontificatûs nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine, est intitulé : DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *super expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

ſens, ou en enfeindre l'exécution, qu'il ſache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Pierre & Paul.

Si la lecture & l'étude de l'Hiſtoire ne nous avoient accoutumés, pour ainſi dire, à croire tout poſſible, ſi nous n'étions pas familiariſés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Eccléſiaſtique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cens nations différentes, à un petit Prince d'Europe; chancelant ſur ſon trône, ſappé par les brigrands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de ſon pouvoir, l'Italie & l'Eſpagne à un chef des Calmoulks, il eſt bien certain que ce Tartare auroit ſur l'Eſpagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Caſtillans ſur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation ſervit de titre dans toutes les priſes de poſſeſſion du nouveau Monde; il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux ſur un inſtrument dreſſé en 1579, par le Secrétaire Eſquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, eſt-il dit dans cet acte, en ſigne & » témoignage de priſe de poſſeſſion, Sarmiento tira » ſon épée & en coupa des branches d'arbres & » des herbes, prit des pierres & les tranſporta d'un » lieu à un autre, fit quelques tours en ſe pro» menant dans la campagne & ſur la plage: inconti» nent ayant pris une grande croix, & ayant fait » mettre ſes gens en bataille avec leurs arquebuſes, » on porta la croix en proceſſion. — — Enſuite » on prit & appréhenda poſſeſſion de cette partie » de l'Amérique, en vertu de la donation & de » la Bulle de Notre très-ſaint Pere Alexandre » ſixieme, ſouverain Pontife Romain, expédiée » de ſon propre mouvement, par laquelle il donne

» à Dom Ferdinand cinquieme & à Dame Iſabelle
» ſa femme, la moitié du monde, c'eſt-à-dire
» cent quatre-vingt degrés de longitude. «

Le Moine de la Vallé Viridi allégua auſſi cette Bulle impertinente pour prouver à l'Empereur Atabaliba que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Eſpagnols : il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les ſucceſſeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, ſi légitime & ſi raiſonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majeſté Impériale le Roi Dom Carlos cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajouta ce ſaint homme, que vous ayez à vous faire baptiſer le plus promptement poſſible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Eſpagne, ſans quoi nous mettrons tout à feu & à ſang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un diſcours ſi convainquant, parce que ſon armée étoit trop foible pour réſiſter à ſes raviſſeurs qui l'aſſiégeoient, repliqua modeſtement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ſes deſcendants, avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu ; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puiſſant & juſte, qui éclaire cet univers ; qu'enfin le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (1)

Cela n'empêcha pas les Eſpagnols d'en faire la conquête, ſous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Eſpagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui paſſoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne

---

(1) On trouvera dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'article de la Religion des Américains, la ſuite du diſcours de l'Inca & du Moine Eſpagnol ; diſcours qu'on n'auroit jamais dû tenir par reſpect pour l'humanité & la Religion.

savoit ni lire ni écrire (1) ; comme si la fortune eût voulu se signaler en employant à la ruine de l'Empire des Incas deux aventuriers également obscurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé S. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans tarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une seule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par los Angeles, produisit des trésors ; & ces trésors ruinerent une seconde fois l'Espagne, & lui firent plus de mal que n'avoient fait les Juifs & les Maures ensemble.

Il est difficile de connoître au juste la quanti-

---

(1) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé, comme enfant, à la porte d'une Eglise à Malagon en Espagne ; & que son pere étoit un Prêtre, nommé Hernand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs, avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Histoire du Pérou, liv. 1, ch. 1, page 2, édition de Séville.*

té d'or & d'argent qu'on a tiré, jufqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau Monde ; mais le total doit en être encore plus confidérable qu'on ne fe l'eft imaginé, puifque les feules mines du Bréfil avoient produit, depuis Pierre II jufqu'en 1756, deux milliards, quatre cens millions de livres tournois. (1) Les manifeftes des flottes qui ont porté cet or en Europe, font entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de forte qu'on ne peut former le moindre doute fur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bréfiliennes jufqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de foixante ans.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la Terre-ferme, de la Caftille d'or, du Mexique & du Pérou, fur le produit du Bréfil, il en réfultera une fomme prefqu'innominable, que l'Efpagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un fiecle. L'ouverture des Mines du Potofi étoit déjà faite en 1548, & en 1638 on en avoit tiré trois cens quatre-vingt-quinze millions fix cens dix-neuf-mille piaftres. (2)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Efpagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conféquence. Atabaliba,

---

(1) L'Amiral Afon dit que l'or qu'on tire des mines & des fables du Bréfil, fe monte annuellement à deux millions de livres fterling. Ce calcul revient à peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a paffé & paffe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne font que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglois, ou du moins leur a appartenu.

(2) L'Auteur des *Mémoires & des Confidérations fur le Commerce & les Finances d'Efpagne*, affure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or pefant ; ce qui n'eft pas croyable : auffi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien inftruit.

qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon sept millions en or & en argent façonné. (1) Et quand après sa mort on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché & jetté à la mer la plupart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient assez estimé l'or pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figuré.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Portugal & en Espagne, ces deux Royaumes, qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger, pour ainsi dire, dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille & en monnoies d'argent fort altéré (2), & il étoit redevable à l'Angleterre, qui le

(1) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cens millions de maravédis, c'est-à-dire à plus de quatre millions cinq cens mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d eau-forte : ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de maravédis, qui font sept cens cinquante mille livres : il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majesté se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cens mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour sa rançon sept millions, qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou, & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

(2) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un

le nourriſſoit, de cinquante millions. Ainſi il devoit à un ſeul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne poſſédoit : il étoit inſolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déjà déclaré ſa faillite. Le Roi Joſeph, actuellement régnant, ſe trouva, dès l'an 1754, c'eſt-à-dire avant le tremblement de terre, dans une ſituation ſi embarraſſante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter ſur ſon crédit particulier, pour ſubvenir à ſes beſoins, quatre cens mille écus d'une Confrairie.

Tout l'or apporté à Liſbonne en étoit donc reſſorti preſque le jour même de ſon arrivée du Bréſil : il falloit bien que les Portugais payaſſent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur ſubſiſtance, & les draps qu'on leur amenoit pour ſe couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-inſtruit, le ſeul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les ſentences de ſon Inquiſition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui conſommoit beaucoup par ſon luxe & ſes mœurs Aſiatiques. (1)

Philippe II, ſi long-temps poſſeſſeur des tréſors du nouveau Monde, vécut encore aſſez pour voir la décadence où les mines avoient entraîné ſes Etats. Encouragé d'abord par ſes richeſſes à tout oſer pour réduire l'Europe en eſclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ſes ſucceſſeurs

---

un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(1) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit ſi peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cens mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entaſſé des richeſſes exceſſives, dans leurs Egliſes de Liſbonne. Le peuple des campagnes étoit plongé dans une miſere ſemblable à celle où gémiſſent les ſujets du Pape. L'anarchie s'étoit gliſſée dans toutes les parties de l'adminiſtration.

dans la déplorable nécessité d'adultérer les monnoies. Ses sujets, comme frappés de vertige, cesserent de travailler leurs soies & leurs laines, laisserent leurs campagnes se hérisser de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur ; les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes. (1) Cette léthargie éveilla les nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutele. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le plus puissant Empire de l'Univers. Tout peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achete de l'Etranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même : ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugés par le luxe, laisserent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains

---

(1) L'Auteur des *Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le suppose communément ; mais il est tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture : en ce sens l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus ; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitants il s'y trouvoit 190046 Ecclésiastiques, & 200000 qui prétendoient à le devenir ; ainsi, en tout, 390046 Célibataires par devoir.

les fondements de l'Empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme siecle, montré la route du nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la reproduction dans l'espece humaine ; mal qui n'a pu être compensé par tous les trésors du Potosi & du Brésil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément que malgré la masse du métal importé, les Européans n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possede aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme siecle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte où le commerce des épiceries, entre les mains des Venitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant sans retour de son or & de son argent ; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle ; mais aussi

les peuples ont vu par-là leurs intérêts se multiplier ; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe ; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique. On a agrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel, depuis Buenos-Aires jusqu'à Québec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques Marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes ; si dans la balance des pertes & des gains elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutele ; & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le tableau que nous avons tracé dans cette premiere Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit

deux hémispheres habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi, sur les ailes de l'industrie, l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette planete, un autre Pape en fit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI, qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des nations avoit sans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Venitiens demanderent la permission au Pape de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la canelle. Venise obtint ce privilege dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres Etats de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440 les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible : ils solliciterent la permission de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Negres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Messe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V. de Portugal, dit au Pape en plein Consistoire » que Sa » Sainteté étoit priée de vouloir animer & recon» noitre le zele du Roi son maître, en attribuant à » la Couronne de Portugal toutes les terres qu'on » découvriroit le long de l'Afrique, jusqu'aux » Indes inclusivement, puisqu'on devoit regarder » *comme des possesseurs injustes toutes les nations in-*

» *fidelles qui y étoient établies.* Que Sa Sainteté dé-
» fendît en même temps à tous les Princes chrétiens,
» sous les peines Canoniques les plus grieves, de
» traverser les Portugais dans leurs entreprises. (1) «

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embarrassé; mais le sacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia sa Bulle dans la teneur que les Portugais la désiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité. Ils furent les premiers qui firent le commerce des Negres; les Espagnols les imiterent, & toutes les Puissances de l'Europe imiterent l'Espagne: les droits les plus sacrés de l'homme ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté l'étonnement ne cesse point, quand on considere la pusillanimité des Américains subjugués & détruits presqu'en un instant par une poignée d'Européans.

Las Casas dit que les Castillans en massacrerent douze millions: il y a problablement de l'exagération dans ce calcul; mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les Français, les Anglois, les Portugais & les Hollandois ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels: on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Caraïbes & les Lucaïes. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Brésil, on a exterminé les deux tiers

(1) *Histoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tome I, pag. 15, in-4°.*

des indigenes; car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui, luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre hémisphere existoient des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des Villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'hémisphere opposé la nature entiere étoit sauvage, l'air grossier & mal-sain, les forêts épaisses, d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents; les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux seules especes en servitude: les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuisement: ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (1) lieues quarrées; & sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espece de société politique : tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végétoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un hémisphere à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'imaginer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amerique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siecles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre ? Pourquoi le vaste Continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre Ere, qui n'a elle-même aucune antiquité ? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le compléter, que par intervalles ? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hémisphere ? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese, & si l'on admettoit une formation successive d'êtres organisés, pendant qu'on est convaincu qu'il ne paroît pas même sur la scene du monde un nouvel

(1) M. Tempelman donne à tout le Continent de l'Amérique neuf millions de milles Anglois en quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, d'autant que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

insecte: les germes sont aussi anciens que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monuments historiques confondus ensemble ne fournissent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas à l'égard des Américains seuls que l'histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande contrée, une isle considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes ; je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée déserte jusqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y sont introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanesque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ses annales : si l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout seroit expliqué ; si l'on s'arrête aux documents incontestables de l'Histoire, rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentielles, des catastrophes physiques, des guerres longues & meurtrieres anéantissent la race humaine dans un pays, & c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monumens se sont effa-

cés & ſa tradition perdue, on ſe tromperoit ſans doute, autant qu'on peut ſe tromper, lorſqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il eſt poſſible encore que dans de certains climats déſavorables la population ſoit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne ſemble pas avoir compté les individus: elle s'eſt contentée de l'exiſtence du genre, l'a ſoumis aux influences de ſon climat, & l'a abandonné à ſa propre induſtrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'hiſtoire nous préſente, on voit la plupart des peuples s'élever ſucceſſivement de l'abrutiſſement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie ſauvage juſqu'aux rudiments primitifs des arts & de la ſociété, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choſes & des ſiecles, jettés ſur ce globe ſans autres notions, ſans autres connoiſſances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires: portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection: créés bruts & groſſiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs ſciences: ils n'ont pas eu de modele commun, ni de regle de conduite fixe; auſſi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les inſtitutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raiſon, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont viſiblement inſpiré aux Légiſlateurs des idées ſouvent contradictoires: lorſqu'on compare les Codes légiſlatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de ſon voiſinage, tout contraſte & rien ne ſe reſſemble.

Il eſt des peuples qui ne ſont peut-être jamais ſortis de l'enfance & de l'état originel: le ciel & la terre ſe ſont oppoſés à leurs efforts, & la difficulté de ſe policer a été chez eux invincible, & l'eſt encore. Les Eskimaux & les Groenlandais n'au-

ront jamais des villes, ou, ce qui eſt la même choſe, ils n'auront jamais des champs labourés, ſi la poſition du globe reſte la même à leur égard. Les Negres ne ſe civiliſeront point, s'ils demeurent continuellement ſous la Ligne, expoſés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'eſt l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la conſtitution agreſte à la conſtitution politique: plus un terrein eſt-il propre à être enſemencé, plus les graines comeſtibles y abondent-elles, & plus les poſſeſſeurs de ces champs fertiles & de ces ſemences précieuſes s'humaniſeront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre ſédentaires; & dès-lors ils ſont à demi policés.

La propriété & tous les arts ſont donc nés du ſein de l'agriculture. De-là on peut déterminer les rangs où les différentes eſpeces de Sauvages doivent être placées, ſuivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs ſont les premiers dans l'ordre; parce que leur ſubſiſtance eſt la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet: ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs inſtruments: ils ont du loiſir pour penſer & réfléchir.

Les Nomades ſuivent immédiatement, mais different des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne ſont jamais établis: on ne rencontre pas, pendant l'hiver, leurs tentes & leurs maiſons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été: ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons ſont ceux d'entre les Nomades que nous connoiſſons le mieux: leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modele de la vie des peuples bergers ou paſteurs: intermédiaires entre la condition ſau-

vage & l'état civil, une diſtance preſqu'égale les ſépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommées Rhizophages : nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus ſans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmiſtes, ſont plus à leur aiſe & moins ſauvages que ceux qui ne voient s'élever au-deſſus de leurs cabanes que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il eſt impoſſible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce ſens par les Anciens, doive ſignifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines & les piſtaches; mais il eſt certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent ſe ſuſtenter : il eſt aſſez connu qu'en 1759 on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la ſtérile Weſtphalie, ſaccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme claſſe ; leur façon d'exiſter ne differe pas ſenſiblement de celle des Paſteurs ou des Nomades, ſinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoiſés une reſſource aſſurée, & que les Pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adreſſe, le néceſſaire phyſique. Du reſte, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, ſuivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hiver, ſe cabaner & vivre de poiſſon ſéché. Ceux d'entr'eux que nous connoiſſons le mieux ſont les Groenlandais & les Eskimaux.

Enfin les Chaſſeurs conſtituent le dernier ordre ; & ſont les plus ſauvages de tous : errants & incertains de leur ſort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs ſemblables, comme le plus grand des malheurs ;

parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un Sauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale : s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares; plus ſon génie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins réfléchit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre-humain ce que ſont les bêtes carnaſſieres entre les quadrupedes, inſociable.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre hémiſphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouvantables tremblements de terre & des inondations conſidérables, beaucoup plus tard que notre horizon. Acoſta, dans ſon excellent ouvrage *de ſitu Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturaliſtes de ſon temps rencontroient au nouveau Monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclyſme, dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe refugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée de neuf lieues que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiſſent être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, imprimée à toute la machine du

globe terraqué : les nombreux volcans des Cordilieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne ceſſent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y eſt pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus peſants, expoſées dans de certains endroits à fleur de ſol, ſemblent indiquer que le ſol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la ſuperficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas (1), la deſtruction de tous les grand quadrupedes, qui ſont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique juſqu'au fleuve de S. Laurent, ſur leur ſéjour dans les montagnes,

---

(1) Sur les coquillages foſſiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut conſulter le *Voyage de Juan d'Ulloa*, & ſur ceux de l'Amérique ſeptentrionale, le *Voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le ſont tous les Savants de la Suede, très-perſuadé que la mer du Nord ſe retire d'une année à l'autre. On prétend s'être aſſuré par des expériences, que, ſur la côte de la Suede, cette diminution eſt de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un ſiecle. En ſuppoſant que la progreſſion a toujours été la même, ce Royaume étoit encore ſubmergé il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ſes montagnes n'étoient alors que des iſles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, ſelon Maanſoon, que trente cordes de profondeur dans ſes gouffres, ſera à ſec dans quatre mille ans. Meſſieurs Hierne, Swedenbourg, Celſius, Rudman, Dalin, Linneus & ſon diſciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypotheſe de la retraite des eaux de la mer du nord ; de ſorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus que les expériences faites en Danemarck ont donné les mêmes réſultats.

Il eſt vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un Mémoire dans lequel il contredit tous ces faits atteſtés par des Philoſophes, comme les Evêques ſont ordinairement, quand ils ne ſont pas Philoſophes eux-mêmes.

pendant que les vallées étoient ſubmergées ; toutes ces preuves combinées ſemblent juſtifier le ſentiment d'Acoſta ſur l'inondation de l'hémiſphere de l'Amérique.

On demandera peut-être ſi l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus ſinguliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon, puiſqu'on y a exhumé de grands os foſſiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'exiſtoient plus dans aucune partie de cet immenſe Continent. Quant aux antiquités particulieres, on ſait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puiſſe ſuppoſer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vaiſemblablement des hommes réunis en ſociété, & auſſi policés peut-être que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux ſouterreins & les eaux, en changeant la ſurface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui ſont ſi propres à ſe conſerver dans les différentes ſubſtances terreſtres, n'ont preſqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon paſſe pour être la plus ancienne, & en la conſidérant en original, elle nous a paru abſolument fauſſe, d'une fabrique bien poſtérieure aux plus belles médailles de la Grece, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, ſont trop peu connues pour qu'on en puiſſe parler avec préciſion : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge que M. Freret ne leur en accorde. (1)

---

(1) Suivant M. Freret (*Mémoires de l'Accadémie des Inſcriptions, tome* 18, *p.* 45,) aucune tradition, diſcutée de bonne foi, ne remonte à l'an 360 avant l'Ere vulgaire : il prétend que la période des Indous, nommée *Cal Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainſi les plus anciennes médailles indiennes ne paſſeroient pas, ſelon lui, la date de cette époque.

Mela, Pline & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge ont-ils voulu parler? Le Cataclysme dont les livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défiguré & transposé tous les sites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques antiquités, prétenduement anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le Continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'hémisphere opposé, les hommes venoient seulement de descendre des rochers & des élévations où ils s'étoient refugiés comme des Deucalion : répandus dans des campagnes encore remplies de vase & de bourbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés

---

Mais les Bramines disent, malheusement pour M. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profectò furor.*

dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuyé une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées : les vapeurs fétides & grossieres qui s'en élevent sont par-tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une Province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan, & revenue à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques ?

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées ; le sol, pour redevenir habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener : les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les nations de l'ancien Monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine, & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer ; les vallées & les campagnes devoient se dessécher davantage, leur constitution devoit s'affermir, & leur sang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreste, comme l'Auteur de l'*Esprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec

mon sujet pour que je puisse le passer sous silence.

» Ce qui fait qu'il y a tant de nations sauvages
» en Amérique, dit-il, c'est que la terre y pro-
» duit d'elle-même beaucoup de fruits dont on
» peut se nourrir. Si les femmes y cultivent autour
» de la cabane un morceau de terre, le mays y
» vient d'abord : la chasse & la pêche achevent
» de mettre les hommes dans l'abondance ; d'ail-
» leurs les animaux qui paissent, comme les bœufs,
» les buffles, &c. y réussissent mieux que les bêtes
» carnassieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'em-
» pire de l'Afrique.

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avanta-
» ges en Europe, si l'on y laissoit la terre incul-
» te : il n'y viendroit guere que des forêts, des
» chênes, & d'autres arbres stériles. (1) «

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux, en ce qu'il suppose comme vrai ce qui est faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'est pas possible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Russes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois & les Espagnols étoient encore sauvages, il y a quelques siecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations sauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir ? Puisque M. de Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage, & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu, il y avoit donc une autre cause qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreste, & cette cause étoit la stérilité.

Une nation qui possede un terrein abondant en fruits s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel âpre, & sur une terre frappée de stérilité : aussi voit-on que telle a été

(1) *Livre XVIII, Chap. IX.*

la marche de l'eſprit humain, & la naiſſance ſucceſſive des ſociétés : elle a ſuivi la gradation des climats & la fécondité du ſol. Sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmiſtes & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civiliſés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Weſtphalie, qui broutoient des glands il n'y a que quelques années.

Ce n'eſt donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie ſauvage ; c'eſt au contraire le défaut de ſubſiſtance qui l'empêche d'en ſortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique ſeptentrionale pour ſaiſir toute l'inconſéquence de la propoſition de M. de Monteſquieu : jamais on n'a dit que cette vaſte région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée ; les indigenes y ont continuellement à combattre contre la diſette ; d'ailleurs ils étoient tous chaſſeurs ou pêcheurs, ſi les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils ſeroient devenus frugivores, & auroient, au pied d'un arbre, paſſé tranquillement leurs jours, ſans errer, comme ils font, à deux ou trois cens lieues de leurs cabanes, pour pourſuivre, au travers des glaces, un Orignal qui ſouvent leur échappe. Ces grands voyages, qu'ils ſont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condenſées & réduites en un petit volume, peuvent aiſément ſe tranſporter pour ſubſtanter les chaſſeurs quand ils ſont malheureux ou ſéparés de toute habitation par des diſtances immenſes. (1) Quand ces proviſions

(1) Les Sauvages de Suſquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte* : elle eſt compoſée de bled d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de ſel com-

viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche ;* & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturellement quelques especes.

Les besoins toujours renaissants de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral : il n'a pas le temps de songer à se civiliser ; il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre de chasseurs : l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le maïs en Amérique, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix ;* mais on sait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le maïs, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ces fruits abondants que le sein de la terre y versoit, à ce qu'on prétend, sans peine & sans culture, sur la table des Sauvages ? La vérité est que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les Sauvages qui y ont connu le maïs, ne se soient pas civilisés davantage ; car il est certain que le

---

mun : une cuillerée suffit à une personne pour sa subsistance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & plusieurs nations errantes, ont aussi leurs pâtes alimentaires : le *Kacha* des Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive, inventée prétenduement en 1753 par M. Bouebe, Chirurgien du régiment de Salis, Grisons, n'étoit aussi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de sel & d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette recette a été copiée sur le procédé des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

Nord de notre Europe n'est sorti entiérement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les grains comestibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de presque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils sont exotiques, & qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & surtout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé : il meurt sous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les buffles réussissoient bien en Amérique, dit M. de Montesquieu ; mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada sont de la même espece que les Rhennes de la Lapponie : cependant les natrels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître en troupeaux sédentaires ; ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les services imaginables ; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Orignaux. Les Bisons, que les Tartares ont amenés à la domesticité, étoient également restés sauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnassieres, le Canada seul en nourrissoit un nombre presqu'incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte en est une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups

noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus ; & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espece qui habitent dans l'ancien Continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'*Esprit des Loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les siecles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amene à la société: l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code législatif : les loix ne sont qu'utiles, la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles: on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grece, de la Grece dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou semi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & ſur-tout celles des ſeptentrionaux, ſe ſont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainſi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes: & de cette ſimilitude apparente on a déduit des lignes de filiation & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs ſcythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la vie ſauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle reſſemblance entre la façon d'exiſter de tous les Sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils ſont carnaſſiers, cruels, impitoyables à proportion de la ſtérilité du terrein qui leur eſt échu en partage, ou des défauts phyſiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & ſe faiſoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiſſant lien de la ſociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'aſſemblent en de certaines ſaiſons & ſe ſéparent enſuite pour chaſſer chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le ſol étoit ſinguliérement avare, la néceſſité forçoit chaque individu humain à chercher ſa nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens: il devoit donc y régner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui ſe rapprochoient aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte animoſité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres: ceux qui étoient demi-policés croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philoſophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pu ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amene néceſſairement l'établiſſement des Tribus, & ces Tribus

ſont par-tout ennemies les unes des autres ; comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Negres, chez les Caffres, enfin parmi toutes les nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes ; & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par-tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par-tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que le dernier effort de la vertu eſt d'être parvenu à les aimer ; & on ne peut les aimer ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur ſeroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils ſeroient infiniment moins méchants qu'ils ne le ſont, ou qu'on ne les ſuppoſe. D'ailleurs leur commun malheur eſt que l'injuſtice d'un ſeul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuiſſance ſinguliere, contenir cinq ou ſix tyrans avides & orgueilleux ; & c'eſt plus qu'il n'en faut pour enſanglanter la terre dans toute ſa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réfléxions extraordinaires ſur les Américains du Nord : ils ne peuvent trop s'étonner, diſent-ils, que ces peuples ſoient reſtés de tout temps chaſſeurs & libres. Je ne crois pas que l'Amour de la liberté naturelle ſoit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins, que dans celle des autres hommes : ſi on les a vus ſouvent en guerre avec les Français & les Anglois, c'eſt qu'on a voulu leur ôter la jouiſſance de l'air & de la terre : ce n'eſt pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur

exiſtence ;

existence, encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front & ouvertement les troupes Coloniaires; ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, & font la guerre en se cachant. Quoique le sieur du Pratz exagere jusqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singuliérement lâches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ: ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes, & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique: quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi: on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaines dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Brême, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme: la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister: ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Co-

lonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

» Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne sont guere plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils aient des armes à feu. Ils exposent rarement leurs personnes au danger, & se fient entiérement sur leur adresse à se cacher pendant l'action : ils ne paroissent jamais à découvert, à moins qu'ils n'aient, par leurs hurlements effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand il est absolument hors d'état de se défendre, & qu'il met bas ses armes. «

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces barbares pusillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglois, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre hémisphere, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne sans doute d'un peuple fier & vaillant, auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de

la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre ; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immense terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi se nourrir, auroit l'orgueil insensé de subjuguer une autre nation, aussi pauvre qu'elle, par la seule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des Sauvages ; car dès-lors ils cesseroient de l'être ; pour conserver leurs conquêtes, ils seroient contraints de se policer, & leurs esclaves, pour apprendre à obéir, seroient aussi contraints de se policer. Le grand intérêt qui divisoit donc tous ces peuples chasseurs, étoit la chasse même : c'étoit la source de l'éternelle discorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient assez rapprochées pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit sur ce sujet : selon lui, » tous les Sauvages Chasseurs sont en » paix : la guerre n'existe que chez les peuples cul- » tivateurs : l'agriculture engendre les guerres na- » tionales : la chasse adoucit le cœur de l'homme, » & l'amene insensiblement dans le sein de la vie » sociale : l'esclavage est un bien, on a eu tort de » l'abolir. « Voilà une suite de paradoxes que M. Linguet a osé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la supériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiser, comme les Hollandois on fait avec les Hottentots au Cap de Bonne-Espérance, d'abord très-farouches, & devenus ensuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainsi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux : » vous autres étrangers, venus de loin, vous » n'êtes après tout que des hommes comme nous ; » si vous en savez plus que nous, faites un mira- » cle en notre présence, & nous reconnoîtrons

» votre supériorité. Si avec cela vous êtes justes & » équitables, nous serons vos amis & vous pro» mettons nos services. « M. Adrien Vadersteel (1), Commandant du fort, fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu; ce qu'ils refuserent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle, en voilà un dans toute les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps les Hollandois & les Hottentots ont été bons amis : il est vrai qu'on leur a payé le terrein sur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie, & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage, comme on y réduit les Negres & les Indiens. Cet exemple, peut-être unique dans l'histoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandois, auroit dû être imité par toutes les Puissances qui ont formé des établissements dans les Isles & le Continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister & s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols & tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

(1) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres étant ivre.

Las Casas, Evêque de Chiappa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, & de leur donner simplement des Gouverneurs. (1) Mais cet Ecclésiastique, d'ailleurs intrigant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier, en Espagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaque avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux Mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs, tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau Continent, je dirai

---

(1) Las Casas demandoit mille lieues de côtes depuis Rio Dolcé, jusqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre semi-Militaire, semi-Ecclésiastique : il vouloit être Grand-Maître de cet ordre, & se flattoit d'apprivoiser & de civiliser 10000 Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans un tribut de 15000 ducats, & de 60000 ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Casas étoit de se faire Souverain dans les Indes : il est certain que les Jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit projeté, & se sont servis de ses Mémoires.

un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parce que cet article eſt très-obſcur, aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des obſervations particulieres qui contraſtent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui ſe contrediſent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reſte, pour trouver la vérité, qu'à faire uſage du diſcernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand M. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poéſie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démoſthene, & ſurpaſſent celles d'Iſocrate, gardons-nous d'ajouter foi à M. Timberlake (1) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puiſque la ſtupidité eſt malheureuſement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues n'étoient pas ſi ſtupides, puiſqu'ils ont exactement rendu des diſcours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & auſſi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Perſan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Perſans & des Scythes.

Quand M. Timberlake nous aſſure que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur proſodie, n'ont aucune idée de la diverſité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix; qu'ils ne ſavent ni manier la ſcie, ni la hache; que rien n'eſt plus mal-adroitement conſtruit que leurs cabanes & leurs canots: quand il aſſure qu'ils ſont exceſſivement ivrognes, & à chaque inſtant les

(1) *The Mémoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaise foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela est possible, sans outrager la raison ou le bon sens.

La plupart des Relateurs Anglois, sous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la satyre de leur propre nation : ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux Bills du Parlement, ni aux Conseils de S. James, ni à toute la révolution du Ministere Britannique. Des Ecrivains fort estimables, pour s'être trop fié à ces relations illusoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïsme qui leur est inconnu, & une portion de bonheur dont ils seroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a sans doute un milieu dans ces excès ; & nous nous flattons de l'avoir saisi, en réduisant l'Américain sauvage à son instinct animal.

Il n'est proprement ni vertueux, ni méchant ; quel motif auroit-il de l'être ? La timidité de son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité de se procurer sa subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin ; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur est de ne pas penser, de rester dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien, quand sa faim est appaisée, & de ne se soucier que des moyens de trouver sa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne construiroit pas de cabane, si le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne sortiroit pas de sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin : sa raison ne vieillit pas ; il reste enfant jusqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laisse la nature dégénérer à ses yeux, sous ses mains, sans jamais l'encourager & sans la tirer de son assoupissement. Fonciérement paresseux par naturel, il est vindicatif par foiblesse, & atroce dans sa vengeance, parce qu'il est lui-même insen-

sible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il seroit aussi dangereux aux Européans, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui ; le temps n'a ni adouci leur haine ni épuisé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (1) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomenes seroit que des Sauvages, extrêmement ignorants, ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entiere, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la Divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être mal-faisant, qu'ils tâcheront d'appaiser & de calmer par des sacrifices & des offrandes : ils auront des sorciers plutôt que des Prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards, qui peuvent tout parmi les Sauvages aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards sont épuisés &

---

(1) *Kort fortaeling af de vilde volkes fornemmeste indretninger, Skikke oc meninger by Jens Kraft* 1760.

décrépits, perſonne ne les aide ou les ſecourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périſſent le plus miſérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnaſſiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chaſſer, & qu'ils ne manquent pas abſolument de forces pour reſpirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement ſecourus, ne montrent pas le moindre retour de tendreſſe pour les ſoins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude, qui nous ſaiſit d'horreur, ſoit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéreſſe qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé ſa croiſſance. L'homme ſauvage, en qui toute lumiere eſt éteinte & tout ſentiment oblitéré, ne s'écarte guere du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur inſtinct. (1) Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne ſont pas barbares, mais que les peuples civiliſés le ſont. Ce jugement outré eſt celui d'un miſanthrope, ou d'un inſenſé, qui s'étudie triſtement à chercher des motifs pour haïr le genre-humain. Si les crimes ſont fréquents ches les nations les plus policées, il ne faut en accuſer ni les ſciences, ni les arts : ſi, chez ces nations, il s'éleve des deſpotes

(1) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaiſſent auſſi les vieillards qui ſurvivent à leur induſtrie & à leurs forces. Auſſi long-temps qu'un homme ou une femme ſont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent abſolument, leurs amis & leurs propres enfants les laiſſent périr d'inanition. Ce traitement eſt donc un caractériſtique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui ſont errants détruiſent les vieilles gens pour ne pas les laiſſer à la diſcrétion des ennemis ou des animaux carnaſſiers. Les Maſſagetes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des Dogues. *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum !*

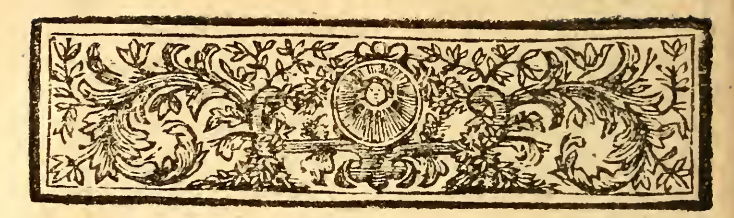
qui écraſent tout ſous leurs mains ſanglantes, ſous leurs aveugles volontés, il ne faut pas en accuſer les loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'oppoſent pas au deſpotiſme, ou qui l'endurent, quoique, dans nul endroit de la terre, un ſeul homme ſoit plus fort que pluſieurs qui prétendent être libres & ſecouer leurs chaînes. Je crois que tous les deſpotes reſſemblent à Tibere, qui étoit lui-même ſurpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui déſobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ſes pieds, s'écria d'indignation : *ô homines ad ſervitutem paratos !* Cet exemple, pris de l'hiſtoire d'une République expirante ſous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les eſclaves ſont quelquefois auſſi coupables que les tyrans, & qu'il eſt difficile de ſavoir ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui l'envahiſſent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaiſon de malheureux Aſiatiques, ſoumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination phyſique, il y a toute apparence que l'avantage ſeroit du côté des derniers : mais ce n'eſt pas des abus qu'il faut tirer des inductions ; c'eſt comme ſi l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, ſe porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropiſie, ni la peſte, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie ſauvage que dans la conſtitution ſociale : ces deux états ſont ſi éloignés, ſi oppoſés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaiſon ; ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître juſqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils ſont ſuſceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui eſt impoſſible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris

par des maîtres groſſiers & ſtupides, retourner enſuite, à la premiere occaſion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs ſemblables. De grands Philoſophes ont raiſonné ſur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conſéquences fauſſes. Cependant il eſt certain que les impreſſions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'eſclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la ſociété, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſſant, ils ne s'étoient pas cru compenſés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ce ſujet ſe réduit à ceci : il y a des ſituations, des événements qui flattent l'homme ſocial, & qui feroient le tourment du Sauvage, ſi tout à coup la main d'un Dieu le tranſportoit de ſa cabane dans la ſphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer aſſez ſûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui ſont ſauvages, au milieu de la ſociété, juſqu'au terme où leur raiſon ſe developpe, & que l'inſtruction l'éclaire.

Fin de la premiere Partie.



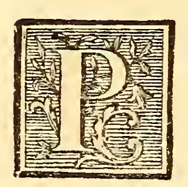
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.



SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la variété de l'eſpece humaine en Amérique.



LUSIEURS Auteurs ont ſoutenu que l'eſpece humaine n'étoit point diverſifiée en Amérique comme dans notre Continent, que toutes les figures & les viſages s'y reſſembloient, & que le maſque de l'homme y étoit le même. Il eſt vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à groſſes jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys & le Naturaliſte Bontius diſent qu'on en trouve en Aſie, ni enfin des femmes avec une excroiſſance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les ſeules Provinces ſeptentrionales on a compté trois

à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous ſommes propoſés de dépeindre dans un article particulier : on donnera enſuite l'hiſtoire complette des Patagons, devenus ſi célebres, ſans qu'ils ſachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité ſera ſuivi par la deſcription des Blafards de Panama, des Negres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel eſt l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans une ſi grande diverſité de matieres.

C'a toujours été le privilege, & peut-être auſſi la récompenſe de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas ſurvivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'inſtinct du vulgaire de ſe paſſionner long-temps pour des abſurdités venues de loin, & atteſtées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Aventuriers qui firent au quinzieme & au ſeizieme ſiecles la reconnoiſſance des côtes de l'Amérique, furent preſque tous agités de la fureur d'en écrire des relations menſongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, uſa de tous ſes droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, ſans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du ſuccès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipſer, en plaçant à leur tour dans l'Eſtoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaiſante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils ſautoient très-leſtement : il paroît que le Philoſophe Maillet n'a point été fort diſpoſé à douter de leur exiſtence, au moins en parle-t-il aſſez ſérieuſement dans ſon *Telliamed*. Il ſe peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui aſſurent que la Tartarie nourrit

auſſi des monſtres ſemblables ; mais le Philoſophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le ſens commun.

Les Emiſſaires que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches ſi ridicules au grand Kan, en 1246 (1), publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en ſe joignant deux à deux, couroient d'une vîteſſe extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Auguſtin, qui dit qu'il eſt très-perſuadé qu'il y avoit de ſon temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'eſprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre conſidérable, ſi l'on donnoit ſimplement la liſte des fauſſetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires ſur l'Amérique : jamais la ſource des prodiges ne fut plus intariſſable ; chaque nation de

---

(1) Cette ambaſſade étoit toute compoſée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux ſe nommoient le *Frere Aſcelin* & le *Frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de ſe faire baptiſer, & lui enjoindre de la part du Pape de ſe déſiſter de ſes conquêtes en Aſie. Quand cette troupe d'enthouſiaſtes fut arrivée en Tartarie, elle refuſa de faire la révérence, ſelon la coutume du pays : enſuite elle propoſa de baptiſer. La réponſe qu'on leur fit eſt ſans doute digne d'être placée ici ; c'eſt de *Frere Aſcelin* lui-même qu'on la tient.

» Les Tartares ayant oui cette réſolution, en furent grandement indignés & troublés, & dirent aux Religieux, » en grande colere & rage, qu'ils n'avoient que faire de » les exhorter à ſe rendre chrétiens & chiens, comme ils » étoient ; que le Pape étoit un chien, & eux tous auſſi » de vrais chiens. *Frere Aſcelin* vouloit répondre à cela ; » mais il ne put, à cauſe du grand bruit, des menaces, » cris & rugiſſements qu'ils faiſoient entendre. « *Bergeron, voyages en Aſie, dans les XII, XIII, XIV & XV ſiecles, in-4°, pag. 68, à la Haye 1735.*

l'Europe eut ſon Hérodote & ſon Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du nouveau Monde, les Eſpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faiſoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Bréſil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandois trouvoient des Negres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviſſe, au-delà de Parimaribo. (1) Le temps & la vérité ont fait diſparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a conſervé juſqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de ſe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui different par le port, la forme, les traits & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanſans, que les Français nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deſſinés, ſans le moindre veſtige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde; tandis que les peuples qui les environnent ſont d'une ſtature médiocre, ont la phyſionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

---

(1) Cette fable des Negres à pieds décreviſſe a été renouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois, au-delà de Parimaribo, un village entier compoſé d'eſclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écraſés par les cylindres des ſucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun ſcrupule de mutiler leurs Negres, & même de les empoiſonner, dès qu'ils en ſont mécontents. C'eſt ſur de ſemblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot diſtillé, qui tue en une minute.

Cette belle race des Akansans, jadis assez florissante & nombreuse, a eu ses principaux établissements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude ; mais les maladies & le poison de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce siecle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne possedent plus qu'un seul hameau, insulté par ses voisins, & hors d'état de se défendre.

Quelques voyageurs assurent que toutes les nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparées de la Tartarie par une mer vaste & orageuse, ressemblent si parfaitement aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout à coup à se confondre ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très-sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espece avec laquelle le rapport est le plus marqué : car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks pour la laideur : ils en sont différenciés par la forme du nez, qui manque presqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares : ils en different encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus serrées, moins longues & moins plates. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie, avec lesquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau Continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de M. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine, à aussi visité les Tunguses : *& par tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses :*

gufes : ils ne font pas même fi éloignés les uns des autres qu'on le penfe. (1)

Cette diftance que M. Antermony veut trouver fi peu importante, eft à peu près de huit cens lieues Gauloifes, au travers d'un océan périlleux, & impoffible à franchir avec des canots auffi chétifs & auffi fragiles que le font, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tungufes. D'ailleurs la langue des Canadiens eft effentiellement différente du langage des Sibériaques ; ce qui ne feroit pas s'ils defcendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglois paroît l'infinuer. Il n'eft pas le premier qui ait penfé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit fur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans. (2) En lifant cet ouvrage fans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'Auteur lorfqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de fon temps, lorfqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs, qu'Hérodote nomme Yrcas, comme fi l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circaffes*, & *Souriquois*, nom que les Français ont donné aux habitants de l'Acadie, fans favoir pourquoi. De Horn a pu fe tromper : c'étoit un Savant qui du fond de fa folitude répandoit fes rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de *l'Hiftoire univerfelle* ont-ils pu renou-

---

(1) *Voyage de M. Antermony, Gentilhomme à la fuite de l'Ambaffadeur de Ruffie à la Chine.* Cet Ambaffadeur étoit, ainfi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre fes Etats & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le fuccès dont on s'étoit flatté, puifque ce commerce, loin d'avoir profpéré, eft entiérement tombé, & il y a déjà quelques années que la caravane a ceffé d'aller de la Ruffie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Ruffes pour long-temps.

(2) *Georgii Hornii de Originibus Américan. Lib. IV. Hag. Comit.* 1652.

veller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'appui d'une système oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être ? Ces compilateurs disent qu'au cinquieme siecle les Huns, sous la conduite de leur Tanjon, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misere. Les ours & les neiges du Kamschatka, les côtes toujours glacées du Nord de la Californie, les marais impraticables des Assenipoils, le lac Huron, la mousse, les fougeres & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrêmités de l'univers ? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes, tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues meres

reſpectivement incompréhenſibles. (1) On a obſervé la même ſingularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes eſt également multiplié, & rien n'eſt plus commun que d'y voir deux hordes voiſines qui ne ſe comprennent point; mais, malgré cette variété, on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement ſemblables. Si l'on ſuppoſoit donc pour un inſtant que les Hurons du Canada deſcendent des Tunguſes de la Sibérie, il s'enſuivroit que les Iroquois n'en deſcendent point; puiſque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, auſſi oppoſées entr'elles que le ſont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait uſage, & je dis qu'il eſt non-ſeulement naturel, mais néceſſaire, qu'il y ait, entre des Sauvages ſitués dans des climats ſi analogues, autant de reſſemblance que les Tunguſes peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chaſſe & de la pêche dans des pays froids, ſtériles, couverts de bois, quelle diſproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on reſſent les mêmes beſoins, là où les moyens d'y ſatisfaire ſont les mêmes, là où les influences de l'air ſont ſi ſemblables, les mœurs peuvent-elles ſe contredire, les idées peuvent-elles varier? Non: les ſeules facultés de l'eſprit peuvent être plus ou moins bornées.

(1) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique: il y a beaucoup d'apparence que la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes iſolées dans des forêts, occaſionne naturellement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la ſociété, en raſſemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation: alors l'idiome le plus riche, le plus ſonore, devient prédominant & abſorbe les autres.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout ſera expliqué, tout ſera applani. Les Tunguſes logent dans des cabanes, les Américains y logent auſſi; cela n'eſt pas étonnant, ils ſont ſauvages. Ils vivent les uns & les autres diſperſés par petites familles, comme il convient à des chaſſeurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette ſeule étoffe pour ſe couvrir en hiver, il eſt naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils ſont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer: le ſilence & la ſombre horreur des ſolitudes qu'ils habitent leur inſpirent de la triſteſſe; ils préferent les liqueurs ſpiritueuſes & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet aſſoupiſſement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguſes ſuſpendent leurs morts aux arbres; les Illinois de l'Amérique les ſuſpendent de même, parce qu'ils ſont trop pareſſeux pour les brûler, & que la terre, ſouvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne ſe laiſſe point ouvrir; & il eſt en tout temps difficile d'y creuſer avec d'auſſi mauvais inſtruments que le ſont ceux des Sauvages. On ne ſoupçonneroit pas que les cauſes phyſiques & la nature du climat influent juſques ſur la ſépulture des nations: on en a néanmoins une preuve aſſez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cens ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers ſont déjà menacés d'une prochaine diſette de bois de chauffage. Dès le ſecond ſiecle, les Romains preſſentirent la néceſſité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux inſectes & à la putréfaction, dont la ſeule idée leur faiſoit horreur: accoutumés à conſerver les cen-

dres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richeſſes, ils ne pouvoient ſe réſoudre à les répandre au ſein de la terre.

La Religion chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit groſſiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguſes ont des ſorciers qu'ils nomment *Schames* : les Américains ont auſſi des ſorciers que nous avons nommé *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares euſſent des ſorciers, puiſque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? car quand on leur faiſoit l'injuſte honneur de les brûler, on les reſpectoit encore, ſans quoi on les auroit laiſſé vivre.

Lorſque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne ſavent point, ils ſe mettent ſur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, treſſé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (1) Quand les anciens Jongleurs Américains prédiſoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un ſeul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie aſtrologique, & les Septentrionaux à la ſorcellerie par inſpiration : il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie : ſuivant cette ordonnance, celui qui s'excuſe d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, eſt réputé prophête lui-même : on le renferme juſqu'à ce que le temps mar-

(1) Voyez *Drie-Jarige Reiſe naar China te lande gedaan, door den Moskoviſchen Afgeſant. E. Ysbrants-Ides*, in-4°, page 35, Amſterdam 1704, édition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu viſite à un de ces *Schames*, qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit ſi peſant, qu'il eut de la peine à le ſoulever d'une main.

qué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la prédiction, le Juge doit examiner sur quels fondements le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas. (1) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophêtes que pour mieux encourager les grands, qui n'annonceroient que des choses qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme, par exemple, la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet par-tout où bon leur semble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & disent : *voilà notre Dieu ! prosternons-nous, rendons-lui hommage* ; & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Castor, la fichent sur un bâton, & disent : *voilà notre Manitou, notre Genie suprême ! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre : mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dues simplement au hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les Idoles,

---

(1) *Voyage en Sibérie, contenant la Description des mœurs & des usages des peuples de ce pays, par M. Gmélin, Professeur de Chymie & de Botanique, &c.*

l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à peu près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger; ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes; d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant M. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq werstes: ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques; l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue: ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou, qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main, s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses. S'ils (1) avoient eu cette industrie, ils ne se seroient pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrein. Ces différences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées & plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des indigenes du nouveau Monde.

---

(1) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé & à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte; mais les Sauvages n'en tiroient presqu'aucun service, & ne l'employoient à aucune espece de travail.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique conſtituent une quatrieme variété qui ne reſſemble en rien aux races ſeptentrionales, ſi l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil ſur toute la ſurface du corps. Elle ne reſſemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Negres; enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils ſont aſſez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui ſont monſtrueux à force d'être petits; d'autres qui ſont ſourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naiſſant. (1) Ce ſont apparemment les travaux exceſſifs auxquels la barbarie des Eſpagnols les aſſujettit, qui y produiſent tant d'hommes défectueux: la tyrannie y a influé juſques ſur le tempérament phyſique des Eſclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, liſſes, le teint roux, olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naiſſent par ci par là dans la vieilleſſe; les hommes & les femmes n'y ont point ce poil folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté: ce qui les diſtingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois, c'eſt le caractere de leur dégénération, comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut ſervir à repréſenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama juſqu'au Chili, où le ſang ſemble avoir été le plus épuré, & l'eſpece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales.

(1) Voyez *Ulloa, page* 233, t. 2.

dentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'Orient, depuis la côte déserte dés Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne different des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable : les commissures des paupieres, peu fendues, ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire & se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large & le derriere écrasé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement sphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages, qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *Têtes de boule*, n'en paroissent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter,

ſans qu'il en résulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée, c'eſt-à-dire applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes les os du crâne, ſans endommager notablement le ſiege des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie, ou la ſtupidité; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des tempes, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai, comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles: il faudroit en ce cas qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques: un homme de jugement régira pluſieurs imbécilles, & pluſieurs imbécilles attroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes: ce ſont des automates briſés ou affoiblis, dont une force étrangere doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde: il y en avoit ſans doute dans preſque toutes les grandes peuplades, où l'on leur portoit le même reſpect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient, parce qu'on les regarde comme des êtres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refuſé le dangereux préſent de la raiſon.

Les habitants du Vallais ſont dans la même perſuaſion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à

longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite.

Si l'on pouvoit ſe dépouiller de ces préjugés barbares qui excuſent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : ſi, du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les payſans Suiſſes & les Turcs, qui tâchent d'adoucir le ſort de ces créatures infortunées, ſont moins cruels que nous qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'eſpece, qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature on ajoute les maux de la captivité, ſans eſſayer ſi la maladie eſt incurable ou non : elle ne l'eſt ſûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louiſiane ont été dans cette carriere auſſi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & ſans ſaignée : la principale recette dont ils uſent eſt, au rapport de M. Dumont, une compoſition faite avec de la graine de laitue & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'une & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la ſauvage, juſqu'à ce qu'il s'en forme une eſpece d'opiat, dont ils font prendre matin & ſoir le poids de deux à trois dragmes (1), & le Relateur ajoute que tous les patients guériſſent radicalement, ſoit qu'ils aient perdu le ſens à l'occaſion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand M. Dumont auroit ſur lui-même éprouvé ce remede, il ſeroit encore permis de douter ſi l'effet en eſt auſſi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la ſemence de lai-

(1) *Mémoires ſur la Louiſiane*, *page* 299, *tome II*, *Paris* 1753.

tue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'hellébore & l'anacarde, dont le sort a été fort singulier : plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la folie : une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célebre Hoffman (1), a soutenu, au contraire, que l'anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait devoit être nommé à juste titre la confection des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations : s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable ; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée ; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille, & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état ; chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la plus haute sagesse seroit la derniere des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles ; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

---

(1) Quoique M. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant, après avoir pris de *l'électuaire d'anacarde*, qu'il obtint *une chaire en Droit* ; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens, & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécille, ou que l'anacarde produit de meilleurs effets que M. Hoffman ne le suppose, puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'anacarde.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on sait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré : pour l'applatir, elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argille, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à sa fin & le monstre paroit. (1) Les fibres & les nerfs, encore souples & pliants, s'adaptent à cette forme ; le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus y rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison ; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impuberes.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'aient toujours des suites plus ou moins mauvaises : je doute même que le maniement des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-dresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il

(1) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs enfants, afin qu'elles puissent un jour ressembler à la pleine Lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés, & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

encore de la barbarie des peuples groſſiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens Naturaliſtes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laiſſés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monſtres compoſés des traits du chien & des traits de l'homme : il eſt vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire ; mais que penſer de S. Auguſtin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui, en parlant ſérieuſement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la baſſe Éthiopie (1) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, à qui il eut le bonheur de prê-

---

(1) *Auguſt. Serm. 37, ad fratres in Eremo. tome VI. édit. Paris, page 345.* » Vidimus & in inferioribus » partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantùm » in frontes habentes, quorum ſacerdotes à converſa- » tionibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis » ſe abſtinebant..... «

Ce ſaint Pere ne ſe contente pas d'aſſurer, dans ce merveilleux Diſcours, qu'il a vu des Cyclopes ; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de femmes ſans tête : *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de ſaint Auguſtin n'eſt pas de ſaint Auguſtin ; comme ſi l'on ne trouvoit pas, dans les écrits de ce Docteur de l'Egliſe, une infinité de paſſages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Diſcours en queſtion.

Dans l'Hiſtoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Profeſſeur Baumgartem, on tâche de démontrer ſérieuſement qu'il y a des peuples Acéphales, & par conſéquent, dit-on, ſaint Auguſtin en a vu. Nous avons cru que ce ſeroit abuſer du reſpect dû au Lecteur, que de rapporter les puériles abſurdités qu'on lit, à cette occaſion, dans cette prétendue Hiſtoire de l'Amérique.

cher l'Evangile ? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des êtres qui n'ont jamais exiſté, ni dans la baſſe Ethiopie, ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zele, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Egliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces Barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine, & feroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthouſiaſtes la fable des Acéphales ou des hommes ſans tête.

Je ne penſe pas que l'envie d'inſpirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à ſe contrefaire auſſi cruellement que le font les Omaguas & pluſieurs autres. C'eſt à une fauſſe idée qu'ils ſe ſont formée de la beauté & du mérite corporel qu'on doit rapporter ces uſages déraiſonnables, qui ne ſont pas incompatibles avec les inſtitutions des ſociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écraſés des Chinoiſes feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, ſi ce n'étoit le propre de l'eſprit humain de confondre dans tous ſes ouvrages le bien & le mal, l'extravagance & la ſageſſe.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit auſſi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens ſe les faiſoient deſcendre juſques ſur les épaules ; & comme les premiers Caſtillans ne ſurent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons ; nom qui

a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice; & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordilieres: (1) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés qu'ils leur descendent au-delà de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez eux gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain,

---

(1) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thevenot, tome II, le voyage du sieur Acarette au Pérou, page* 11.

puiſque tous les remedes imaginables ne ſauroient dompter ce mal endémique, qui a régné il y a dix-huit ſiecles comme il regne de nos jours.

Les Eſpagnols, très-ſujets aux écrouelles, qui ſont auſſi des eſpeces de goîtres, ont long-temps réuſſi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraiſes froncées, qui leur couvroient non-ſeulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton: & comme l'Eſpagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reſte de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne ſe doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on aït obſervé juſqu'à préſent parmi les hommes goîtreux, c'eſt qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre méchaniſme. M. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suiſſe un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mythe, & ruminant: Peyere fait auſſi mention de deux Suiſſes goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la preſſion de cet appendice ſur l'éſophage y arrête quelques aliments qui rentrent une ſeconde fois dans la bouche, d'où réſulte une eſpece de rumination, comme dans ces animaux que les Phyſiciens ont nommés *Ruminantia ſpuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les Hiſtoriens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélaſines ou inciſives, une en haut & une en bas. Cette défectuoſité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilaſſo dit que les ſujets de ce canton ayant maſſacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cuſco & le fils de l'Empereur, on envoya contr'eux une forte armée qui les ſoumit, & l'Inca alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le ſouvenir de ſa déſobéiſſance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâ-

choires. (1) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres & des meres à ôter ces mêmes dents à leurs enfants; ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Negres, employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Negres, une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger; & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, longtemps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Negres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales, tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique où l'on n'a jamais pénétré,

---

(1) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

& où l'hiſtoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquiſitions, ſi des Philoſophes formoient le projet d'y voyager : nous ſavons qu'il y a d'autres contrées dont on a ſouſtrait à deſſein la connoiſſance au public. Ceux qui, en abuſant à la fois de la ſainteté de leur miniſtere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, ſe ſont érigés en petits tyrans ſous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire ni de leur intérêt de donner des relations trop ſinceres de leurs conquêtes : les Hiſtoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, ſont écrites avec tant de partialité & ſi peu de diſcernement, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter foi : ce ſont des eſpeces de légendes ; & je crois que le lecteur n'eſt pas médiocrement édifié, lorſque Charlevoix lui aſſure que dans ce pays qu'il décrit on voit d'énormes ſerpents qui ne ſont rien que violer les filles, malgré les efforts des Miſſionnaires qui ſe jettent quelquefois à corps perdu ſur ces animaux entreprenants, pour ſauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il eſt ſurprenant qu'on ait toujours objecté aux Jéſuites leurs établiſſements du Paraguai comme des uſurpations de la derniere importance, & qu'on ait gardé le ſilence ſur leurs poſſeſſions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur ſituation, leur richeſſe, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il eſt vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé ſont des tréſors ineſtimables pour le Paraguai ; mais c'eſt une Province méditerrannée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan ſans toucher à Buénos-Air.s ; tandis que la Californie forme une Péninſule immenſe, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jéſuites ont ſenti de quelle conſéquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les

notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déjà dangereusement puissante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits la Relation du Commodor Anglais, les Jésuites de Madrid se déterminerent à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie.* (1) Cet Ouvrage, à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien: on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, sans en rien dire, tant les Auteurs ont su par des transitions bien ménagées voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matiere: on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un Protestant, le zele saint & respectable qui a toujours caractérisé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémisphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côte occidentale du Continent. (2) Cette étendue doit être tout au moins

---

(1) Cet Ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglois; ensuite en Hollandois, sous le titre de *Natuurlyke Historie van California*, *Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction Française, dont on auroit pu se passer.

(2) M. de Buache prétend qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique n'est pas toujours de la com-

de quatre à cinq cens lieues, sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30 & de 10 mille, selon qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au Cap de S. Lucar, gisant au 23[e] degré de latitude septentrionale; de sorte que ce pays a, dans notre zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la zone tempérée australe. La qualité du sol est, aux environs de Loretto, excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration: la vigne réussit dans les montagnes: les rivages de la mer vermeille sont, à la vérité, fort marécageux, & paroissent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleines d'eaux saumâches, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon de rochers qui bordent les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du sud, où il ne croît guere que des buissons & des arbustes rampants: les quartiers du Nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier qu'on y connoisse, est le Tigre-poltron, semblable à celui du Canada: les Loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années; avant cette époque on n'y en avoit jamais vu. On y rencontre aussi des Ours & des troupeaux entiers de Bisons.

En 1697 les Jésuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, sous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva-Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien

---

pétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap Blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

de sa Compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients, & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des missions de la Californie, que soixante-dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, ou, si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux indigenes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites ; mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles, qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail, qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huîtres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris terre à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers, toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire qui se montoit à 12000 écus : on envoya en Cour plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se jus-

tifier, en dreſſant un *Factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jeſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des ſcélérats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des perles, prouve que, loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces inſtrumens du luxe apportent un obſtacle manifeſte au progrès du ſalut: c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas, dont nous ſommes incapables par état: d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit ſi bien mérité dont jouiſſoient alors les Jéſuites à la Cour de Madrid, produiſit tous les effets que la Société en attendoit: Sa Majeſté aima mieux croire que la propagation des perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de ſoupçonner les Jéſuites capables de les dérober, contre le droit des gens: les Miniſtres firent ſemblant de penſer la même choſe.

Salva-Terra, après avoir repouſſé ſi victorieuſement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majeſté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Eſpagnoles ſtationnées en différents endroits de la Californie pour la défenſe des côtes: il allégua des raiſons aſſez mauvaiſes pour démontrer que la choſe, quoique ſans exemple, étoit juſte & utile: auſſi ſa demande fut-elle accordée. Les Officiers & les ſoldats reçurent ordre d'obéir aux Miſſionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La poſtérité ne croira point qu'on ait pu tellement méſuſer de la piété d'un Monarque, faſciner ſon eſprit juſqu'au point de le plonger dans un total oubli de ſes intérêts, & lui inſpirer de la ſécurité, lorſqu'on creuſoit un abyme ſous ſes pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Eſpagne dans ce temps d'aveuglement, on

est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les Sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement de Moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (1) avouent eux-mêmes qu'on vit à cette occasion arriver en Cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents; ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un Capitaine, un Sergent, & licentia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginés long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le nord-est de cette Péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence: il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette

(1) Voyez *Natuurlyke Historie van California*. E. D. page 433 & suivantes.

cette perſuaſion, à laquelle il eſt fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie, dans un temps où ſa préſence étoit ſi néceſſaire au Mexique, dont la conquête ne put aſſouvir ſa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes ſauvages pour y chercher des richeſſes qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume ſi l'on raſſembloit tout ce que les relations ont dit de cette contrée merveilleuſe qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jéſuites ſe ſont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près ſemblables, au commencement de ce ſiecle, ſes nombreux établiſſements ſur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado*, qui lui paroiſſoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus abſurdes paſſent par la tête des avares : leurs richeſſes imaginaires ſont infinies.

En liſant tout ce que le Jéſuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la poſſeſſion de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il dans le tranſport de ſon zele ! ſi nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y ſauver ! » Ce que l'on débite des richeſſes & des tréſors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous étonner ; car en laiſſant à part ſes montagnes d'or, » il ſuffit qu'on y en trouve autant qu'à *Choco*, à » *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* & dans plu» ſieurs autres Provinces du nouveau Royaume ; » ce qui joint à ce que les Indiens en emporterent » dans leur retraite, forme un tréſor équivalent à » celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens » de dire pourra avoir ſon utilité, s'il arrive jamais » qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile » s'y introduiſe ; il en ſera peut-être alors du *Do*» *rado* comme de la Province de la *Nueva-Sonora*, » près du nouveau Mexique, qui unit le Conti-

» nent avec la Californie. Ses peuples viennent de » recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité, » & l'on a trouvé chez eux une infinité de mi» nes d'argent, dont on n'a eu connoiſſance qu'en » 1739 (1) «

Ce paſſage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Miſſionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme ſi c'étoient deux choſes moralement inſéparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occaſion de parler.

3. Le troiſieme motif de la venue des Jéſuites à la Californie a été la commodité du galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anſon s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de ſa cargaiſon appartenoient à la Compagnie de Jeſus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Eſpagne ; il choque toutes les loix de la ſaine politique, & ne ſert qu'à enrichir quelques Religieux: auſſi le Miniſtre Eſpagnol, Dom Joſeph Patinho, voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du galion de Manille ; mais le crédit de la Société para ce coup. (2) Aujourd'hui que cette Société ne ſubſiſte plus, & que ſon eſprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet ſalutaire conçu par Patinho : une ordonnance de Sa Majeſté Catholique vient de ſupprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Aſie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du galion *le bon Conſeil*, de ne plus faire la traverſée comme à l'ordinaire : l'induſtrie des Jéſuites ſoutenoit donc la

---

(1) *Hiſtoire de l'Orenoque*, pages 147 & 148, t. II.

(2) *Voyage d'Anſon, liv. II, page 190, in-4°. Amſt.* 1749.

fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce galion & des Commiſſionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire paſſer les perles de la Californie en Aſie, où le prix de cette eſpece de bijouterie s'eſt beaucoup mieux ſoutenu qu'en Europe.

En 1696, un colon Eſpagnol avoit planté à la Californie, aux environs de S. Lucar, une petite vigne, dont le ſuccès ſurpaſſa ſon attente. Cet eſſai inſpira aux Miſſionnaires l'envie de poſſéder des vignobles à leur tour: un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la botanique & l'agriculture que pour les diſputes ſur la grace verſatile & efficace, ſe chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés, que quarante-ſept ans après la premiere exploitation, les Jéſuites vendoient déjà aſſez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore pluſieurs barriques ſur le galion pour les Philippines, où l'on s'en ſert à dire la meſſe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le ſervice des Autels.

Quoique les colonies Européanes, ſi multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'eſt point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation: le meilleur n'égale pas les ſortes médiocres de notre Continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmoſphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le ſol le plus propre à ſon inſtinct; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, eſt bien éloigné d'être excellent; M. Anſon dit que ſon goût approche de celui du médiocre vin de Madere; & ſi l'on en fait quelque cas au Mexique, c'eſt que les

bons vins de notre Continent y sont d'une grande rareté & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques : il est triste qu'elle ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres de Moines, si occupés de s'agrandir : jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de S. Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de S. Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables (1), ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de baies, de fruits sauvages & de gibier : d'autres étoient entiérement nuds ; les premiers à qui l'on mit des justaucorps furent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'in-

---

(1) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues matrices.

sensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la sphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découragement & le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable les rendent inutiles à eux-mêmes & à la société. Enfin, les Californiens végetent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur refuser une ame. (1) Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique ; leur corps est dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitans du nouveau Mexique, parce que leur pays, plus aride, plus nud, plus dépourvu de bois, & semé de grands bancs de sable, augmente davantage la réverbération des rayons solaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Negres, comme le dit le Capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des Negres Africains à la Californie, les indigenes ne témoignerent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la noirceur & la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages sont tous incurieux par caractere, & n'admirent rien par stupidité.

D'ailleurs il est très-possible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déjà vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de Saint Lucar. Quant à eux, ils se percent la cloison du nez, & le lobe des oreilles, pour y suspendre des colifichets, & se barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre pour se mettre à l'abri des *Nignas*, espece de vermine insuppor-

(1) Voyez *Natuurlyke Historie van California. E. D.* pag. 58 & 59.

table, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils usent, à l'instar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimaron*, ou du Tabac sauvage, végétal que la nature a refusé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique plusieurs Botanistes se soient imaginé qu'il ne croissoit que dans un seul canton, d'où on l'avoit transplanté aux Isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie, les Jésuites s'étoient flattés qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments historiques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau Continent; mais ils conviennent sincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuses. (1)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune espece d'écriture ou de caractere, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie & d'idées, qu'on ne sauroit supposer qu'ils aient jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin, jusqu'à l'arrivée des Missionnaires.

Plus on remonte vers le Nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoi qu'ils aient pu croire de l'opulent Royaume de Quivira, sont maintenant très-désabusés à ce sujet: ils savent qu'on perdroit ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que M. de Guignes a fait venir par la route du Kamschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre

(1) *Hist. van. California*, page 53 jusqu'à 57, tom. I.

de la Californie, où malheureuſement pour ce ſyſtême on n'a vu que des troupeaux de Barbares ſi ſtupides, ſi dégénérés de l'homme, qu'on a même déſeſpéré d'en pouvoir faire des eſclaves.

En liſant l'hiſtoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tſchirikow, qui coururent, en 1741, pendant trois cens lieues le long des côtes du Nord de la Californie, on peut ſe convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées déſolées & des nations inſociables. Les Ruſſes n'y virent que des rivages preſqu'inacceſſibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit deſcendre avec beaucoup de difficulté un pilote, un bosman, & quatre matelots, qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraiſemblablement maſſacrés à l'inſtant même de l'abordage par les habitants du pays, aſſez féroces pour uſer de ce droit affreux & inſenſé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, ſi l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la ſociabilité & les notions du ſens commun.

Il faut remarquer que le Capitaine Tſchirikow, en faiſant voile du Kamſchatka, avoit embarqué ſur ſon navire deux Kamſchatkadales, dans l'eſpérance que ces Aſiatiques pourroient lui ſervir d'interpretes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui eſt la plus voiſine de l'Aſie; mais cette précaution fut inutile : on ne put ſe faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tſchuktſchi qu'on parle au Kamſchatka; ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrêmités des deux Continents, ne ſont pas des filiations les unes des autres. (1)

---

(1) On ne ſait pas au juſte à quel endroit de la côte

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le pilote Morera, délaissé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déjà erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux, & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrerette : il conste par son rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des buissons, des ours, & des hordes peu nombreuses d'Américains Agriophages. Telle est cette région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soies, leurs porcelaines & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'Isle de Chiloë ; car M. de Guignes soutient que la politesse étoit très-répandue sur toute cette plage ; & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs

---

de l'Amérique le Capitaine Tschirikow fit son débarquement ; soit que la Cour de Pétersbourg ait, par des raisons d'Etat, supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché M. de Lisle de la Croiere de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Russes toucherent à la côte située au 59e degré de latitude Nord, entre le 235 & le 140e degré de longitude. Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septentrion que Tschirikow.

Nicolas de Lisle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa carte Cylindrique, ne parle que des terres basses & noyées au 74e degré de latitude Nord, où il dit que les Russes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

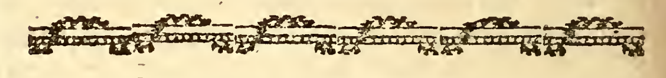
leurs que de la Chine. Voilà jufqu'où l'efprit de fyftême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'eft un torrent qui fe perd dans un précipice, d'où la raifon ne fe retire que rarement.

Je fuppofe pour un inftant qu'il foit permis à un Littérateur défœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaifes traductions comme fi c'étoient des vérités hiftoriques tirées des archives de Pékin : je fuppofe qu'il foit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient perfonne, & où perfonne ne fe foucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en eft pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer fur de fauffes cartes géographiques, pour donner du poids à de femblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné fon Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, eft fauffe, en ce qu'elle place dans l'Amérique une immenfe mer méditerranée qui n'eft pas en Amérique : c'eft bouleverfer le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap Blanc on trouve, felon M. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet efpace de terre qu'il appelle la mer de l'Oueft : il n'y a qu'à confulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement eft imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninfule, ont pu fe tromper dans les pofitions relatives; mais depuis qu'on fait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court fans interruption, depuis la bafe de la Californie, vers le Nord, jufqu'à la proximité du cercle boréal, c'eft une falfification manifefte de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui on fait frapper de fauffes médailles, fuppofé de faux manufcrits, de fauffes infcriptions lapidaires

pour justifier des conjectures chronologiques; pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre, sous peine de mort, aux Savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures! Hélas, non!



SECTION II.

De la couleur des Américains.

RIen ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au nouveau Continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs: il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes paralleles de la Zone Torride il y eût en Afrique des hommes Negres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés, avec une chevelure longue & traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désespéroit les Physiciens du quinzieme siecle.

On n'insérera point ici une dissertation complete sur la couleur des Negres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres: les détails préliminaires dont cette explication a besoin seront courts, &, s'il est possible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce siecle, assez injustes ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps passé, disent que les Ne-

gres deſcendent en ligne directe de Caïn (1), à qui Dieu écraſa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à ſa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un aſſaſſin. Les Docteurs du temps paſſé enſeignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens ſont la poſtérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Iſmaël: l'Abbé Pluche a défendu ce dernier ſentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa enſuite à dire des injures contre Deſcartes & contre Newton: il devoit, pour n'être pas inconſéquent, attaquer les défenſeurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne ſais par quelle fatalité les Théologiens, comme faſcinés ſur leurs propres intérêts, ſe ſont ſi ſouvent approprié des queſtions du reſſort de la Phyſique: en ſortant de leur ſphere, en prononçant ſur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver, ſinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? Après avoir ſi mal décidé, peuvent-ils raiſonnablement ſe plaindre qu'on mépriſe leurs déciſions? Peuvent-ils dire que le ſiecle décline, parce qu'on n'eſt occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'eſprit de tout le monde qu'après s'être trompés en géographie, en condamnant l'Evêque Vigile; en Aſtronomie, en condamnant Galilée; en Métaphyſique, en condamnant Jordan le Brun & l'immortel Locke; en Phyſique, en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne ſe trompent auſſi en Hiſtoire naturelle, lorſqu'ils attribuent l'origine

---

(1) l'Auteur d'un prétendu *Eſſai ſur la population du nouveau Continent* ſe glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Negres, en les faiſant deſcendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déjà parlé avant lui de cette pieuſe extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que les Moines Français & Eſpagnols avoient penſé du teint des Africains.

des Negres à des Héros de l'Hiſtoire Juive ? Pourquoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltans ? ou pourquoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque ?

Un Auteur qui abuſa ſinguliérement du privilege de déraiſonner, dit que la premiere femelle du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où nâquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Negres de l'autre. Cette hypotheſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiecle ténébreux, avant la renaiſſance des Lettres, par un rêveur malade : ſi vous en jugez par la date de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel Ecrivain vivoit dans le dix-huitieme ſiecle. Or il faut choiſir, ou entre Iſmaël ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Negres ; ſi vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone Torride & des hommes blancs dans les Zones tempérées : ſi l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Negres, ſinon dans les pays les plus exceſſivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la Zone Torride. Ils ne ſont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'eſpece humaine, leur nombre, relativement à celui des hommes blancs & bruns, n'étant que comme 1 à 23. A meſure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux ſe détortiller, s'allonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le ſont moins que les Negres, parce

qu'une plus grande distance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples sont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & M. le Cat, ont placé, je ne sais pourquoi, des Negres dans le voisinage du Pole Boréal & au centre du Groenland, se sont extrêmement trompés : nous connoissons aujourd'hui ce dernier pays presqu'aussi bien qu'on connoît la Suede, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale, sont des phénomenes qu'on a découverts en faisant l'anatomie des Negres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moëlleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presqu'entiérement noire (1), l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes aient ignoré depuis si long-temps que la noirceur des Negres-Simes est visiblement inhérente dans leur matiere séminale ; on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur

(1) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques sur la nature de l'épiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Negres, de monsieur Meckel.* Voyez *aussi un Mémoire offert à la Société Royale sur la couleur du sang des Negres, par le Docteur Towns.*

temps ; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux ?

Cette matiere colorante est si ténace dans le sperme des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparoître entiérement : la troisieme postérité est encore basanée : la quatrieme est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables. (1)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les Anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européans, noirâtre dans les Negres, brunâtre dans les Basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos

---

(1) Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Negre & d'une femme blanche, naît le Mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le Quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femelle blanche, sort l'Octavon, moins basané que le Quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femme blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations, en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un blanc & d'un Négresse, sort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Négresse, vient le Quarteron, qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négresse, provient l'Octavon, qui a sept huitiemes de noir & un demi-quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Négresse, naît enfin le vrai Negre à cheveux entortillés.

ou Negres blancs, & parsemée de tâches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Negres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément : elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée ; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau : ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'est autre chose que la superficie endurcie de la gelée dont la peau est enduite. (1) Ces poils, ayant chez les Negres à traverser un milieu plus ténace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'alongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite-vérole se desseche aussi lentement sur le corps des Negres, parce que leur réseau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée ; aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à

(1) Leuvenhock, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit composée d'écailles à charnieres, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulieres, puisque ces écailles & ces charnieres n'existent pas dans la nature.

aucun frein de la raiſon ou de la réflexion ; & comme ils ne peuvent ſe gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents eſclaves. Les organes les plus délicats ou les plus ſubtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal : & leurs facultés intellectuelles ſe ſont affoiblies : ils different autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuiſſance de leur eſprit, qu'ils en ſont différents par la couleur du corps & l'air de la phyſionomie.

La ſubſtance du ſang, celle du fiel, celle du cerveau & du ſperme, étant dans cette ſorte d'hommes plus ſombre, plus obſcure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit, par la ſécrétion, s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viſcoſité du tiſſu réticulaire, peignent tout le corps des Negres.

Les Négrillons ſont blancs en venant au Monde, parce que leur épiderme & ſa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir aſſez compacte pour arrêter ſous la peau la ſubſtance noire que les vaiſſeaux exhalants y entraînent : auſſi voit-on le corps des Negres noyés redevenir blanc, après avoir reſté quelques jours dans l'eau. Une autre raiſon de la blancheur de l'embrion, c'eſt que le fiel ne s'eſt pas encore épanché dans le ſang : ce qui n'arrive qu'au troiſieme ou quatrieme jour : alors cet épanchement ſe déclare par une jauniſſe par tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus juſqu'à l'adoleſcence.

Les Négrillons ont, au ſortir du ſein de la mere, une tache noire aux parties de la génération, parce que ces parties ſe forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croiſſent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent ſont plutôt ſerrés, &

peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point dans tous les sujets : elle manque même très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrêmité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à présent un profond silence sur ces deux signes qui caractérisent les enfants des Negres, soit qu'ils aient craint de se tromper, en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomenes surprenants, soit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations, réservées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc osé, sans guide & sans chemin tracé atteindre en tâtonnant cette branche de la Physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hazarder des erreurs vraisemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant, si le serein & la réverbération des rayons du soleil dans la Zone Torride noircissent la moëlle & le cerveau des Africains, on demandera sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce climat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene. Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet nécessaire : c'est encore l'esprit de systême qui a si long-temps empêché les Naturalistes

d'acquérir des idées claires sur ces especes de métamorphoses.

Le voyageur Mandelslo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération est la plus forte ; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelslo ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européans, qui vont se fixer dans la Zone Torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'athmosphere, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard, & même jamais, sinon par néceslité, l'éducation & le misérable genre de vie des Africains indigenes : aussi long-temps que la fortune du commerce les soutient, ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de Commerçants qui fassent même par avarice ce que M. Adanson a fait par passion pour les Sciences sur les bords du Niger : il suffit de lire le Journal de ses courses & de ses travaux, pour se former une idée de ce que peut dans ces contrées, toujours enflammées, l'excès de la chaleur sur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, est que la surpeau des pieds, des mains, du visage, se hâle, se durcit, & se détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fievre survient bientôt, & il faut une complexion vigoureuse pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure histoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la

Phyſique (1), dit qu'en 1764 il baptiſa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphoſe étoit déjà ſi avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on diſcernoit encore ſur leur peau.

Quant aux deſcendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils ſont devenus des Negres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe & les traits de la phyſionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus eſſentiels d'un Chriſtianiſme dégénéré, & conſervé la langue du Portugal, corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La poſtérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux iſles du Cap Verd; elle s'eſt ſeulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la diſtance de ces iſles à l'Equateur contribuent ſenſiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Inſulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie qui émigra de l'Europe pour le diſtrict des établiſſements Portugais. Ceux au contraire qui ont été ſéjourner à la Côte de la terre-ferme, entre le Cap Blanc & le Cap Verd, ſe ſont familiariſés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on ſait, une partie de l'Afrique équinoxiale au ſeptieme ſiecle, ne ſont plus reconnoiſſables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Negres, auſſi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien Continent vers l'an 1173, fit déjà de ſon temps une ob-

---

(1) Voyez *Nouvelle Hiſtoire de l'Afrique Françaiſe, enrichie de cartes, d'obſervations aſtronomiques, géographiques*, à Paris 1767.

servation intéressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Asie méridionale & en Afrique, étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mêlange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complete, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Negres, en les faisant propager entr'eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardissement & le mêlange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants du pays où les expériences se seroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non-interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui, expulsés par Ferdinand le Catholique, vinrent se jetter dans Rome, où le Pape Alexandre VI leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés que ne le sont les paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Ne-

gres tranſmigrés dans les provinces de l'Europe ſeptentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur, qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie pour devenir Negres; parce que la liqueur ſpermatique & la ſubſtance moëlleuſe & glanduleuſe des Africains, étant une fois colorées & imprégnées de cette *matiere âcre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conſerveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une ſuite très-nombreuſe de générations; les blancs, au contraire, étant ſans ceſſe aſſujettis à une cauſe active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet après un long ſéjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aiſément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on eſſaie de les dépouiller des impreſſions de la teinture.

Le Voyageur Atkins, qui ſe croyoit un grand philoſophe parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raiſonneur diffus, dit que » c'eſt une héréſie de » ſuppoſer que le genre-humain n'a point eu un » même pere; mais, ajoute-t-il, quoique ce ſen» timent ſoit ouvertement & manifeſtement hé» rétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à » l'égard des Negres, que je regarde comme une » eſpece d'homme ſinguliere, très-diſtincte de la » nôtre, & par conſéquent iſſue d'une autre ti» ge. « On pourroit répondre qu'il eſt très-vrai que les hommes noirs ſont différents des hommes blancs; mais qu'il eſt très-faux que la couleur ſeule conſtitue les eſpèces dans aucune famille du regne animal: la forme du nez & l'épaiſſeur des levres ne ſont pas des caracteres eſſentiels. Il ne reſte donc que la chevelure des Africains & leur ſtupidité qui pourroient les différencier, ſi l'on ne trouvoit tant d'hommes qui, ſans être Negres,

n'en ſont pas moins ſtupides, & tant d'autres qui, ſans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux friſés & entortillés.

Si l'on diviſoit par la couleur ſeule le genre-humain en eſpeces, il s'enſuivroit néceſſairement que, ſi les Negres forment une claſſe ſpécifique parce qu'ils ſont noirs, les olivâtres & les baſanés formeroient auſſi une claſſe parce qu'ils ne ſont pas blancs; il s'enſuivroit encore que les Eſpagnols & les Suédois ſont deux eſpeces d'hommes différentes entr'elles. Ainſi à force d'accumuler les diviſions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une abſurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu pluſieurs, queſtion inutile que des Phyſiciens ne devroient jamais agiter en Europe, il eſt certain que le climat ſeul produit toutes les variétés qu'on obſerve parmi les hommes: il eſt certain encore que les Negres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une eſpece, & c'eſt en cela qu'il s'eſt trompé, comme dans tant d'autres idées qui lui ont paſſé par l'eſprit lorſqu'il rédigeoit ſon journal. Les Européans, métamorphoſés en Nigritie, prouvent aſſez qu'il n'exiſte aucune ligne réelle qui circonſcrive ces variétés, puiſqu'on va des unes aux autres, ſans que les races aient été mêlées par la combinaiſon des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embraſſe dans notre hémiſphere une prodigieuſe bande du globe, qui a 180 degrés de longitude, & 46 degrés 48 minutes de large: il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout ſon milieu par des Negres-ſimes à cheveux crêpés, & ſur ſes deux liſieres par des Maures, couleur de ſuie ou biſtres: cependant on y découvre une variété preſqu'infinie de nuances: on y voit des peuples olivâtres, bronzés, baſanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, rougeâtres. Ces différences ſont oc-

caſionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'eſt pas la même ſous les mêmes paralleles : là où elle eſt la plus exceſſive, là où le thermometre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Negres. Par-tout ailleurs, où l'air eſt plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaiſons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons ſolaires ſur un terrein moins nud & moins ſablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins baſanées.

L'élévation du terrein contribue auſſi beaucoup à refroidir l'athmoſphere, & les ſommets des montagnes ne ſont nulle part, dans la Zone Torride, auſſi chauds que les campagnes. Au bout du Pic-Adam, qui n'eſt qu'à 6 ou 7 degrés de la ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele ſur le Pic de Ténérife, quoique de ſa cime on découvre, à l'œil ſimple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans ſa peliſſe auſſi long-temps qu'il ſe tient ſur cette énorme boſſe du globe, puiſſe à peine ſouffrir ſa chemiſe lorſqu'il eſt deſcendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obſcur, plus ou moins foncé des habitants qui eſſuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonſtration, que le climat ſeul colorie les ſubſtances les plus intimes du corps humain.

Les Sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les ſables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, ſont des Negres achevés, qui ont le teint d'un noir luiſant, & la tête couverte d'une laine auſſi nopée que celle des agneaux d'Aſtracan. Les Inſulaires de Quiola, qui ne ſont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que, ſitués à la plage orientale de l'Afrique, ils n'eſſuient point, comme les Jalofes, ce vent ſec & igné qui tra-

verſe les déſerts ſablonneux de l'intérieur du Continent. L'iſle de Ceylan peut elle ſeule fournir une preuve déciſive aux yeux des Obſervateurs : les naturels répandus dans les campagnes & ſur les plages découvertes y ont le viſage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui ſe ſont opiniâtrés à reſter dans les forêts les plus épaiſſes, & à y vivre, en Sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur preſqu'auſſi éclatante que celle des Italiens. Il eſt abſurbe de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jetter dans une Iſle de l'Aſie, puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Iſles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui ébranlent continuellement la colonne de l'athmoſphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Negres n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé qu'on va faire, relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs, parce que tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau Continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrein, y envoie, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires; auſſi y pleut-il à peu près huit

huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein composé de pur sable, de trente lieues en quarré; & si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâteux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique; il y en a qui ont cinq cens lieues de diametre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes & parasites; de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés; les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordilieres est couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'Est qui rafraîchit ainsi l'athmosphere entre les Tropiques du nouveau Continent; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Brésil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud & la mer des Indes: il rendroit par conséquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'est le Chili: ce qui est visiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein est, sans comparaison, plus

exhaussé en Amérique que sur les côtes de Guinée, d'Angola & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat : aussi a-t-on trouvé dans les Cordilieres, presque sous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pizarro & les autres déprédateurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du thermometre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Brésil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur Continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les Sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province sous le regne d'Elizabeth, dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce Prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité ; ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui, ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains spéculatifs ont osé en

feindre plusieurs, pour peupler à peu de frais les isles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de Bonne-Espérance on n'étoit contraint de côtoyer le Brésil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté sur les côtes de ce pays dont il étoit si proche, lorsqu'un coup de vent d'Est l'y porta. On peut douter si Gumilla a été bien informé, quand il assure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourasque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite, par l'opiniâtreté du vent contraire, jusqu'aux isles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlovento, malgré toute la résistance du pilote & des matelots, entraînés, contre leur destination, dans un autre hémisphere. Cet événement, s'il étoit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le Philosophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des absurdités, pour en imposer à ses compatriotes; mais il est sûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Negres, ne sont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, selon la coutume & la nécessité du pays. Quand à Vasco Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cause de la multitude de Negres émérites, rançonnés, marons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau Continent des peuplades fortes de cinq à six mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & sur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint n'est dans cette province que d'un brun

olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obscurcit aux Indes occidentales la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades negres que le Navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie, il ne faut qu'être superficiellement versé dans les relations pour savoir que les Métifs, les Mulâtres & les Negres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers dirigés par les Jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale, où les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques. M de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siecles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pizarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cens ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point, si le climat ne vient à éprouver une ré-

volution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs Auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau Continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents point de la surface habitable. En ce sens il est possible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique équinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est au pied des montagnes, & sur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux; comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordilieres, à la côte occidentale; les Brésiliens au bas des petites Cordilieres, à la côte opposée: toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches: la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer étoient descendus de Parimé: les Louisianois avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Missisipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par

l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on reſſent la chaleur la plus exceſſive, relativement à l'autre portion du nouveau Continent; cependant, comme on l'a dit, il n'exiſte ſur cet immenſe emplacement que des Sauvages plus ou moins baſanés, ſelon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (1) Ceux qui ſont de la plus obſcure nuance, de la plus forte teinte, paroiſſent naturellement bronzés; mais il eſt ſurprenant, ſans doute, que cette couleur rougeâtre ſoit ſi inhérente dans leur liqueur prolifique, qu'ils doivent néceſſairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'inſtar des Negres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puiſſe plus diſtinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique ſuivant rendra plus ſenſible.

I. D'une femme Européane & d'un Sauvage de la Guiane, naiſſent les Métifs; deux quarts de chaque eſpece: ils ſont baſanés, & les garçons de cette premiere combinaiſon ont de la barbe, quoique le pere Américain ſoit, comme l'on ſait, abſolument imberbe: l'Hybride tient donc cette ſingularité du ſang de ſa mere ſeule, ce qui eſt très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'eſpece quarteronne: elle eſt moins baſanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération: le Pape Clément XI a mê-

(1) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle eſt ſi variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, ſont en général preſque blancs; ceux qui vivent à découvert dans les champs, ſont baſanés, à moins qu'ils n'aient ſoin de ſe peindre. Les Otomacos qui naviguent ſur les rivieres & qui vivent ſur les plages, ſont bruns & noirâtres. *Hiſtoire de l'Orénoque, tome premier, page* 108, *Avignon* 1758.

me déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche, & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane & d'un Quarteron ou quart d'homme vient l'espece Octavone qui a une huitieme partie du sang Américain elle est très-foiblement hâlée, mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouisse des mêmes privileges, en conséquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle sort l'espece que les Espagnols nomment *Puchuela*. Elle est totalement blanche, & l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européans. Cette quatrieme race, qui est la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur dans les quatre meres qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Negres naissent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales : les enfants Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent en venant au monde une tache ronde, grisâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie postérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre, qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les causes d'un effet encore si incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jésuite Espagnol, qui a donné, dans le cours de son ouvrage, tant de preuves & de superstition & d'imbécillité, en discutant des matieres physiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on

suppose, en toute rigueur, que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur du tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps : aussi M. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Negres est, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané, plus leur liqueur spermatique est coloriée, puisque dans le Pérou, où le visage des habitants n'est pas si obscur que dans la Guiane & sur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa, on appelle Métifs ou » Métices ceux qui sont issus d'Espagnols & d'In» diens : il faut les considérer selon les mêmes de» grés déjà expliqués à l'égard des Noirs & des » Blancs; avec cette différence que les degrés des » Métifs à Quito ne montent pas si haut, étant » réputés Blancs dès la seconde ou la troisieme » génération. La couleur des Métifs est obscure, » un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des » Mulâtres clairs; c'est-là le premier degré, ou la » procréation d'un Espagnol & d'une Indienne ; » quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés que » les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux » que par la barbe qui leur vient : au contraire » il y en a qui tirent sur le blanc, & qui pour» roient être regardés comme blancs s'il ne leur » restoit certaines marques de leur origine qui les » décelent, quand on y prend garde. Ces mar» ques sont un front si étroit que leurs cheveux » paroissent toucher à leurs sourcils & occupent » les deux tempes, se terminant au-dessous de » l'oreille; ces mêmes cheveux sont d'ailleurs ru» des, gros, droits comme du crin, & fort noirs.

» Ils

» Ils ont le nez petit & mince, avec une petite émi-
» nence à l'os, d'où il fe termine en pointe, & fe
» recourbe vers la levre fupérieure. Ces fignes, auf-
» fi-bien que quelques taches noires qu'ils ont fur
» le corps, décelent ce que la couleur du teint fem-
» ble cacher. (1) «

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européan & de la Péruvienne; car la feconde eft déjà plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs

Les Américains du Nord, expofés à l'inclémence de l'air, au ferein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des faifons, ont auffi le vifage fort hâlé; mais ils feroient beaucoup moins noirs s'ils ne fe frottoient avec des drogues & des graiffes. Cette coutume de fe mâtacher la phyfionomie & de fe peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les Sauvages de l'Afrique, de l'Afie & des Indes occidentales, n'eft point une mode dictée par le caprice de ces hommes groffiers; c'eft un vrai befoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont fenti de leur temps en Europe, comme les Hurons le fentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les infectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination; ils paroiffent être dans leur élément favori: au printemps ils obfcurciffent le ciel & couvrent par la multitude la furface de la terre. De quelque côté que les hommes fe tournent ou fe cachent, ils font pourfuivis, perfécutés, dévorés par des effains de mouches, de Taons, de Moufftiques, de Coufins, de Mazingouins, de Pucerons, de Fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes un venin plus cau-

(1) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. 5. ch. 5. pag. 228.*

stique que dans les lieux défrichés, où l'athmosphere est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages : c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs cases (1), ou de se munir, comme les Tunguses, qui ne marchent jamais sans avoir une espece d'encensoir ou de petit réchaud suspendu au bras : en jettant continuellement sur ce feu portatif du bois & des herbes à demi seches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines & huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur le champ; mais comme cette fumigation est presque aussi gênante que la piquure des mouches mêmes, & qu'elle occasionne des maux d'yeux & la cécité, à laquelle les Lappons sont si sujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue ils ont eu recours à la graisse & aux huiles, qu'on sait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plu-

---

(1) Les Lappons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des especes d'agarics, qu'ils cueillent sur les arbres, qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés; mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très-sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Niéper, portent en tout temps des soubrevestes & des chemises enduites de graisse & de suif : sans cette précaution ils seroient dévorés tout vivans par des insectes, dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favorisent singuliérement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sauterelles.

ſieurs cantons de l'Irlande & de la Suède, on eſt contraint de graiſſer, avec du goudron, les troupeaux qu'on laiſſe paître jour & nuit dans les prés & les forêts, ſans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de dépoſer leurs œufs dans leurs toiſons & dans leur cuir, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains poſſedent une infinité de drogues différentes dont ils ſe verniſſent & s'arment contre les Moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, ſoit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, ſoit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle eſt la plus propre à écarter les inſectes.

Ces onguents, en ſéjournant quelque temps ſur la peau, ſe ranciſſent & répandent une exhalaiſon très-déſagréable pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Cette odeur eſt quelquefois ſi pénétrante qu'elle laiſſe une traînée & une piſte par-tout où un homme ainſi barbouillé a paſſé depuis peu. Les Eſpagnols, en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat ſeul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue ſagacité à la fineſſe du ſens; mais on s'eſt convaincu enſuite que les Européans acquierent bientôt ce diſcernement en fréquentant les peuples ſauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On ſent un Hottentot à un quart de lieue ſous le vent. (1)

---

(1) C'eſt peut-être auſſi à cette forte exhalaiſon que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces, qui pourſuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de ſi loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produiſoient un effet contraire : ils ont cru qu'en ſe frottant de couperoſe & de ſuc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus*, qui ſe diſoit Dieu incarné, ſous l'Empire de Vitellius, avoit eu ſoin de ſe munir

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des sucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des Sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entr'eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mêlange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit en se traçant sur le front, sur la poitrine, sur les bras la marque permanente & distinctive de sa nation : il est certain au moins que les Negres à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (1)

---

de quelque odeur pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques ; *fanaticam multitudinem. Tacit. Hist. lib. II. 61.*

(1) Les Negres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent presque aucune différence sensible.

En Europe les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractere de l'infamie: il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer dans le visage, non parce qu'il est contre le droit de la nature de blesser la majesté du front de l'homme, comme il est dit dans cet Edit, mais parce qu'il est injuste d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie une peine plus cruelle que la mort.



SECTION III.

Des Anthropophages.

QUand l'Abbé Duclos lut son *Mémoire sur les Druides* à l'Académie des Inscriptions en 1746, plusieurs membres de cette compagnie, poussés par un zele indiscret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois eussent jamais sacrifié des hommes dans des paniers d'osier aux pieds de Hésus & de Teutates: ils auroient dû ajouter que le massacre de la S. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Président de Thou, ou par quelqu'autre Ecrivain aussi peu véridique; comme s'il ne s'agissoit que de nier les crimes les plus avérés pour absoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, & dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux sous mille prétextes, puisqu'au milieu d'un siecle philosophique, ils n'ont rien de plus pressé que de courir aux armes, de se ranger en ligne ou en colonnes, & de se détruire, pour de vils intérêts, avec une industrie surprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui insulterent l'Abbé Duclos avoient voulu entreprendre l'apologie de

l'humanité, ils n'auroient pas riſqué d'affoiblir leur cauſe en accordant que l'homme ſauvage eſt quelquefois emporté, cruel & ſanguinaire; la difficulté eût été d'excuſer les grands & continuels excès de l'hommme ſocial, & de prouver que les guerres des peuples civiliſés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquiere, ne ſont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'eſt pas queſtion ici de faire la ſatyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ſes maîtres, trop avili par la ſervitude, trop corrompu par ſes paſſions dégénérées en foibleſſes, c'eſt un malade incurable, abandonné à ſon deſtin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les expoſer comme ils ſont, ou comme on les croît être, ſans haine, ſans prévention, ſans reſpect, ſinon pour la vérité.

Si les Eſpagnols n'avoient pas ſenti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort : il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injuſtement exterminés, pour être moins odieux ſoi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere ſi frappant, qu'on la reconnoît dès que, dégagé de toute eſpece de préjugé, on s'étudie à ſéparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages ſuſpects.

Les Eſpagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt mille enfants, & qu'il baignoit de leur ſang les Idoles du Mexique. Ici l'exagération eſt ſi groſſiere & ſi ſenſible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité eſt qu'il n'y avoit qu'une ſeule chapelle bâtie en

amphitéatre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante-quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille crânes de personnes dévouées & sacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavéreux, & dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera à multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis à multiplié le nombre des temples ; & que l'un & l'autre ont moins pensé à instruire la postérité, qu'à excuser les grandes & infames actions des conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Annibal faisoit distribuer & manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager : si les Carthaginois avoient à la fois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les trois véritables caractéristiques des mœurs sauvages ; ce qui n'est pas vraisemblable, ou du moins ce seroit un phénomene sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des Auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se récrierent plus que personne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réfléchir que leurs *Auto da fé* sont moins excusables à mille égards que les repas des Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions, il croit qu'on achete la clémence du Ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire pour adorer celui qui a créé. Tels sont ses préjugés & sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on

défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du fanatiſme, on déteſte ceux qui brûlent des hommes ſur les bûchers de la Superſtition ; la vérité eſt que les uns & les autres ſont également plongés dans l'oubli de la raiſon, & que leur triſte erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques Philoſophes ont cru que l'uſage de ſacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'anthropophagie : en ce ſens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore mangé des hommes ſur leur table. (1)

---

(1) Cluvier en parlant, dans ſes *Commentaires ſur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiſton ou à Irmenſul, qui n'étoit autre choſe qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à ſacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé, & que la barbarie des hommes fanatiques a, dans l'ordre des temps, précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ſes *Fortæling af de vilde volkes*, eſt auſſi de cet avis inſoutenable, puiſqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu beſoin de manger avant qu'ils aient eu beſoin de prier : d'ailleurs pluſieurs Sauvages de l'Amérique rôtiſſoient leurs priſonniers, ſans avoir & ſans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des ſacrifices humains, qui tirent par conſéquent leur origine de l'Anthropophagie : on a fini par offrir aux Dieux les priſonniers qu'on avoit anciennement dévorés ſoi-même. De-là ſont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hoſtie* & de *Victime*, qui ſignifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hoſtis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable ſacrifice des victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choiſit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloiſe, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de priſonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres ; ou ſi l'on en avoit, on n'oſa les ſacrifier, de peur de repréſailles.

Il n'y a pas de nation dans l'hiſtoire à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, énorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiecles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation : auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les Prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit ſoif, & dans l'inſtant on aſſommoit un captif au piédeſtal de ſa ſtatue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois (1), les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Grecs,

(1) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il eſt dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet Empire au neuvieme ſiecle ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Au reſte, Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte auſſi que les habitants des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs priſonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des baſſins d'eau chaude, n'eſt pas auſſi un fait vraiſemblable, & cependant il eſt vrai : on étouffe ainſi plus de 30000 enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il eſt ſurprenant que l'idée d'envoyer des Colonies ne ſoit pas venue aux Magiſtrats d'un pays ſi fécond.

les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Negres & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont été tous Anthropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines ; & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent cinquante sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même-temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus de créatures humaines pour le service des autels : ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine, dont on pêtrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (1) Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées

(1) Voyez *Garcilasso, histoire des Incas, tome second, Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume, en traitant de la religion des Américains.

il n'y a pas une ſeule propoſition dont on n'ait ſoutenu la propoſition contraire, un Auteur a mis en queſtion ſi l'uſage de vivre de chair humaine étoit conforme ou oppoſé aux intentions de la nature. La deſtruction, quoique néceſſaire, d'un être animé eſt un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une ſenſation douloureuſe, & toute ſenſation douloureuſe eſt un mal phyſique pour le moindre inſecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végete ou reſpire ſur la ſurface de cette planete : la façon de décompoſer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de ſon organiſation intime & de ſa ſenſibilité, eſt ſans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe ſi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant pluſieurs actions réellement indifférentes ceſſent de l'être dans l'ordre civil & ſocial, où les Légiſlateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs eſprits & captiver ces animaux terribles autant par l'illuſion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur inſpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants appriſſent à ſe reſpecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes reſpectables, en conſacrant, par des cérémonies impoſantes, les déplorables reſtes de leur exiſtence paſſée.

Il paroît que la coutume de ſe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un ſiecle, que d'un peuple ou d'un pays, puiſqu'elle a été répandue ſur toute la terre : cependant M. Rœmer fait mention, dans ſa deſcription de la Guinée, d'une race de Negres à phyſionomie de tigres, qui ſont, ſelon lui, Anthropophages par inſtinct ; & quand il s'en trouve quelques-uns ſur les vaiſſeaux Négriers, ils déchirent les autres eſclaves qu'on a à bord. Ce fait ſeroit ſurprenant, s'il étoit vrai : mais il a été contredit par des perſonnes qui ſont pour nous d'une toute autre autorité que M. Rœmer.

Des Naturaliſtes qui ont voulu expliquer phyſiquement pourquoi il y a des Sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'eſtomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viſcere, occaſionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes ſont quelquefois ſujettes.

Cette explication eſt ſi près du ridicule ou de l'abſurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre-humain renfermoit des eſpeces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conſéquent plus carnaſſieres. Il eſt vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang ſupérieur ſaillant, & l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reſte des Aſiatiques : il faut que les habitants de la Paleſtine aient eu un défaut à peu près ſemblable, puiſque S. Jérôme s'étoit fait limer les dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit aſſurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la poſition, la figure & le nombre des dents, qui eſt quelquefois incomplet, n'autoriſent pas à conclure qu'il exiſte des familles entieres d'hommes dont les dents canines ſoient multipliées juſqu'au nombre de ſix, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomene, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monſtres par ſurabondance, que pour des êtres réguliérement conformés ſur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus ſéparées que les nations du Midi ; ſi ce n'eſt pas cette obſervation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quel-

ques Negres de l'Afrique qui s'éguisent les dents avec une lime (1) ; de sorte que leurs deux mâchoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Negres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention : si entre les habitants de Matamba ou de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Brésil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des Magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables : on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de de Wit ; mais ces instants de

(1) Voyez *Description de l'Afrique occidentale par Cavazzi*, *Tom. II*, *pag.* 82.

rage de quelques ſcélérats obſcurs & furibonds n'ont, dans aucune ſociété du monde, dénaturé le caractere des membres, & on auroit tort de conclure que les Français étoient Anthropophages ſous Louis XIII ou ſous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, ſous peine de deux cens ſols, aux ſorciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Anthropophages au 17e ſiecle, ou les Egyptiens du temps de Juvénal, parce que les fanatiques de la ville de Tantire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, ſans le rôtir, dans un combat de religion, où il s'agiſſoit de ſavoir ſi Dieu s'étoit incarné ſous la figure d'un Vautour, ou ſous la forme d'un Crocodile. Cette diſpute, ſi humiliante pour la raiſon, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, ſi les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'inſtant où l'on verroit l'Europe, l'Aſie & l'Afrique déſolées par la ſuperſtition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les cauſes qui ont pu porter les hommes à ſe repaître des entrailles de leurs ſemblables, il y a toute apparence que la dure néceſſité de la vie ſauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi après que la néceſſité ne ſubſiſtoit plus. S'il n'eſt pas vrai que la diſette puiſſe être aſſez urgente parmi une troupe de Sauvages pour les contraindre à ſe dévorer mutuellement, comme quelques Ecrivains le prétendent, quoiqu'à tort, il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On ſait que dans les différents âges de la raiſon on a différemment jugé de la condition des priſonniers, & qu'on les a traités ſuivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'eſt arrogé ſur eux : les plus ſauvages des hommes les tourmentent ;

les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les Sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter ; les peuples semi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premieres relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719 les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de S. Bernard, dans le golfe de Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommerent à coups de massue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en pieces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Bellisle pour un autre festin, dont un hazard inespéré l'exempta (1) de se trouver.

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'Historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai ; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuieroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé, en

(1) *Mémoires de M. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane, par le Page du Pratz.*

douze ans, ſix mille hommes enlevés à la ſeule Iſle de Porto-Rico, il faut ſans doute qu'ils aient regardé ces inſulaires comme leurs principaux ennemis, & uſé à leur égard du droit de conquête, pouſſé auſſi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois eſpeces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain : tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui, au témoignage de Piſon, dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arroſoient de ſang humain leur pain ſacré, ne s'éloignoient guere de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de bleſſures, & dont le nombre étoit fort petit. Peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur poſtérité fût réellement établie. Quoiqu'on puiſſe à cette occaſion citer pluſieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, ſans oublier le conte que les Grecs ont fait ſur le deuil d'Artémiſe, il n'en eſt pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un ſi étrange uſage. Comme les hommes ſont capables de tout penſer & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne ſont que trop ſouvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui déſeſperent ceux qui prétendent en rendre raiſon, ou qui veulent en dévoiler les cauſes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples ſont érigés en autorités tyranniques. Voilà la ſource commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bon ſens, comme d'écraſer le nez, de rétrécir la ſole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloiſon du nez,

de

de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se brûler, de se manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération: le nombre des Anthropophages qu'on a découverts parmi eux en est une preuve: il en existoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau Continent; & nous avons déjà observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires, comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des mésintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hom-

mes puissent être réduits : & si tant d'anciennes nations ont été Anthropophages, c'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espece de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand Macoco, qu'ils dépeignent comme un Monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans. (1) Il paroît

---

(1) » Il faut au Roi qu'on nomme le Grand Macoco, » vers le Congo, des centaines de personnes par jour » pour sa table & pour la nourriture de sa maison. Et » il y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes & » d'enfants, qu'on va tuer pour manger, comme on fait » ici les moutons. M. Toynard disoit qu'on lui con» toit en Portugal, qu'en..... quand on exposoit des » hommes au marché tout vivants, qu'on marchandoit, » l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais qui » avoient besoin d'esclaves, alloient là en acheter. M. » Toynard ayant dit : ils vous ont bien de l'obligation ; » point du tout, lui répondit le voyageur Portugais, ils » croient que nous ne les trouvons pas assez gras. « *Recueil de l'Abbé de Longuerue, page* 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à M. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique, qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'Auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands : il est surprenant, d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déjà été inséré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un Souverain, construit des villes & cultivé les arts, se repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau Monde que bien des personnes ne se l'imaginent ; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres, où l'on ne pénetre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où, au rapport de M. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs prisonniers. (1) Il est vrai aussi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulsées par les Espagnols de leurs isles natales, & refugiées à la côte du Continent entre l'Orénoque & le fleuve des Ama-

---

(1) *Voyages de la riviere des Amazones, édition de Paris* 1745, *pag.* 84 & 97.

zones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres; car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singuliere à assister au sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitans abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts qui régnoit entre les Anthropophages: on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en soit, ces anciens Auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples de Cumana & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la Cour du Cacique de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre Continent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu rafinement des Anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux pour leur siecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglois & des Français

extrêmement mauvaise, parce qu'elle étoit naturellement salée (1), ajoute ensuite dans son histoire du Paraguai, que les nouveaux Chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent; non que nous doutions un instant que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie sincere de manger du Jésuite; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'alleguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent aussi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui se promenoit fort paisiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque : les Caraïbes, au contraire, préféroient les mollets des

---

(1) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en assurant que les Sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs : Atkin a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée : comment seroit-il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature ? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves, ...

jambes & les carnosités des cuisses (1) : ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (2), dont la chair leur paroissoit peut-être moins savoureuse, ou plus dégoûtante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les Chiens dogues, que les Espagnols employerent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers ; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planete soit souillée par de tels faits ; & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des démons.

Il y a des Voyageurs qui disent que les Américains Anthropophages paroissent plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur : ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes,

---

(1) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(2) Cavazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Giages* ou *Jagas*, peuple Anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations, s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord se sont adonnées à la guldive, au tafia, & à l'eau-de-vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent: ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des Isles sont les seuls qui aient retenu leur caractere sombre & leur air chagrin & rêveur: on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtissoient leurs captifs, & dépeuploient l'isle de Porto-Rico.

Pour compléter ce qui reste encore à dire sur les Anthropophages, nous examinerons, en peu de mots, si l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal vénérien, comme plusieurs Ecrivains du seizieme siecle l'ont soutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypothese n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les Savants, si l'illustre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainsi dire, l'honneur de l'appuyer: il se fondoit sur la malignité des humeurs, & du sang humain, avec lequel des scélérats de l'Afrique composent un poison redoutable: cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation, qu'il en résulte un vésicatoire ou un caustique si actif, qu'il ulcere & brûle les parties extérieures sur lesquelles on l'applique, comme un fait rapporté par M. de Mead, dans sa *Méchanique des venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un

autre côté, la grande quantité de sel que les Chymistes rencontrent dans le sang de l'homme (1), & qui surpasse de beaucoup celle qu'on recueille dans le sang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, sujets à une maladie particuliere ; mais il y a toute apparence que le sel n'abonde, dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour imprégner ses aliments : si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui se nourrissent de choses parfaitement insipides & trempées dans aucune espece de saumure, on auroit, sans doute, obtenu une moindre portion de sel animal. Ainsi cette observation est sans justesse relativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit sa vraie source dans l'Anthropophagie, a été, si je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous est resté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes Caprices médicinaux* : dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles & Françaises qui dévastoient la malheureuse Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes especes d'aliments, qui

(1) Il réside dans le sang humain un sel volatil sec, qui se ramifie contre les bords du vase qu'on emploie à l'analyse, & qui fait à peu près la cinquantieme partie du sang : le sel fixe qu'on retrouve dans la lessive, constitue à peu-près la quatre-vingtieme partie de la masse. Outre ces substances salines, il existe encore dans le sang une assez grande quantité de fer obéissant à l'aimant. Cette matiere ferrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt-quatre livres de sang ; dans d'autres elle est infiniment moindre.

qui occasionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûterent. Fioravanti, pour donner un ton de vraisemblance à ce conte, qui en est absolument destitué, ajoute qu'il a fait des expériences sur des cochons, sur des éperviers, & des chiens, nourris pendant deux mois avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers, & au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de pustules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne differe point du mal vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaises persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde ; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes. (1)

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'isle de S. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette hypothese, puisqu'en ce sens le siege, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les isles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti sur les phénomenes de la nutrition

(1) *Sylva Sylvarum, Cent. 1. Edit. in-fol. Lipsiæ.*

des animaux avec la substance des individus de leur espece respective, a eu la constance de repaître, pendant six mois, un chien avec de la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée ; sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des symptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante a mis une différence sensible dans le cours de ces expériences; & a par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & si M. Astruc les a employées sanglantes & saines, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivis ont dû plus ou moins varier entr'eux. (1)

Mais comme il n'est question ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des substances animales, en tant qu'elles ne sont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui sont Anthropophages dans leur espece, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une espece de mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fausse, pour justifier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus que les Parisiens mangerent pendant la ligue, pour désobéir jus-

---

(1) Monconis rapporte dans ses voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomenes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les observateurs.

qu'à l'extrêmité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même; & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses : si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'Ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Physicien. Le *Digesteur* inventé depuis par le célebre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se sustentoient uniquement que de chair d'homme; supposition absurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins suspectes des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé : quoi de plus naturel qu'un Sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi ? L'idée qu'a ce Sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée; qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conséquence qu'il tire réguliérement de ses principes; mais il y a loin encore de-là à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit

de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de l'*Histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai, ni vraisemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs Médecins du seizieme siecle ne connoissoient point, ou presque point, la source originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconsidérément à une foule de conjectures sur les causes qui avoient infecté l'armée Française, campée au royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtriere qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe : ces conjectures ne sont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma, près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin Grec, livrerent à dessein ce poste aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel, dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mal des Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayerent de la céreuse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs ? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderigue Dias de Isla,

Médecin de Séville, & Auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé *Contra las Bubas*, (1) que le mal vénérien se manifesta à Barcelone en 1493, & qu'il se répandit de-là comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de S. Domingue en Amérique. Cette Isle ayant été décou-

(1) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par M. Astruc.

» In Hispaniâ morbus ille visus est anno 1493, Barcionæ, quæ primum infecta, & sic deinceps Europa cum reliquo orbe universo, cujus partes hodiè innotuerunt. Originem traxit in Insulâ Hispaniolâ, quod satis longâ, certâque experientiâ compertum fuit. Cum enim à Christophoro Colono (sive Columbo) Thalassarchâ reperta & detecta esset, militibus cum incolis conversantibus, quod affectus contagiosus esset, facilè communicatus est, & quam citissimè in exercitu grassabatur; cumque dolores ejusmodi numquam ab illis conspecti aut cogniti essent, causam in maris labores & navigationum molestias referebant, aliasque occasiones, ut cuique probabile visum erat. Et cum eodem tempore quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem reddebat, nuperque ab eo reperta denarrabat, mox tota urbs eodem morbo corripi cœpit latissimè se diffundente..... Sed quia incognitus hactenùs valdèque formidabilis videbatur, jejunia, religiosæ devotiones aliæ, & eleemosynæ institutæ sunt, ut Deus illos à morbo tueretur. At sequente anno 1494, cum Rex Galliarum Christianissimus Carolus, qui tum rerum potiebatur, ingentem exercitum in Italiam duxisset, multi Hispanorum qui hostes illorum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, adeo ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen quis qualisve morbus esset, aut quo nomine appellandus, credebant ex ipso aëre regionis subortum. Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum*: Itali autem & Neapolitani, quibus nulla ejus hucusquè notitia, *Gallicum* nominabant. Deinceps verò, prout acciderat, quisque pro libitu aliud nomen imponebat. « *Astruc de Morb. venereis, lib. I. cap. IX.*

verte par l'Amiral Colomb, ſes compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les indigenes : elle paſſa rapidement au reſte des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vu ni éprouvé des ſymptômes ſemblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres cauſes vagues, chacun ſelon ſes conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau Monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Eſpagne réſidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du ſuccès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien ſe déclara tout d'un coup dans cette derniere Ville, & en atteignit preſque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la conſternation ; on ordonna des proceſſions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne ſe guérit point. L'année ſuivante (1494) Charles VIII, Roi de France ; ayant conduit une armée formidable en Italie, pluſieurs régiments Eſpagnols, qu'on y envoya pour s'oppoſer à l'invaſion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françaiſes, qui ne ſachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuſerent le climat inſalubre du royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour ſignifier cette maladie dont ils ne connoiſſoient que les ravages, ſans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellerent cette même indiſpoſition le *mal Français*. Enſuite chacun le nomma comme il jugea à propos, ſelon le pays d'où il le crut originaire.

Ce paſſage paroît prouver déciſivement que la maladie vénérienne étoit dans ſon principe, & peu après ſa tranſplantation, extrêmement maligne, contagieuſe, & qu'elle ſe propageoit ſans

contact immédiat, sinon par celui de l'athmosphere ambiante. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493 (1), eussent infecté tout d'un coup cette Ville immense, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'est de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puisse accabler l'humanité ? La progression & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il sévissoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifesté plus de soixante ans auparavant à Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du globe, si l'on en excepte les terres Australes, en 1700.

On a accusé les Médecins du quinzieme & du seizieme siecles de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas essayé tous les remedes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès : on souhaiteroit qu'ils eussent renouvellé les loix Egyptiennes & Mosaïques contre la lepre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui quand la peste arrive du Levant ; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'Edit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre

(1) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt-deux personnes, tant soldats que matelots, & neuf Américains ; mais il n'y eut guere plus de quarante personnes qui l'accompagnerent à Barcelone, le reste de l'équipage étant resté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

qu'on consulta à la fois la prudence des Magistrats & l'art des Médecins, qu'on pressentit les suites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

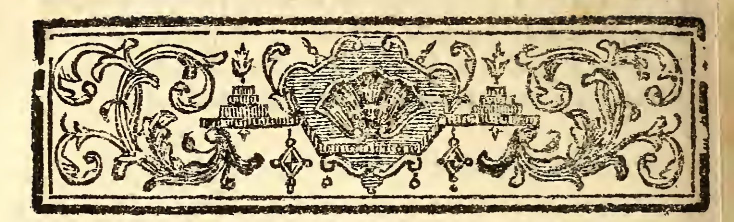
La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toutes parts, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siecles plutôt, & dans un temps où notre ancien Continent étoit désolé par la lepre, & qu'il y avoit, selon Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'éléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple : si le mal de l'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plupart des Princes contemporains, dont les Médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'Italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au Roi François I. (1) Les Médecins de

(1) » Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre » l'anus & le scrotum, causé par son incontinence, & » qui l'avoit déjà mis en danger de mort à Compiegne, » six ou sept ans auparavant. « *Daniel, Histoire de France, page 434.*

l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conſeillé à Sa Majeſté de quitter le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la Squine Orientale, dont ce Prince fit uſage juſqu'à ſa mort.

Fin de la ſeconde Partie.



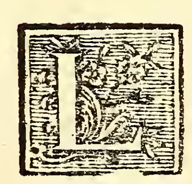
RECHERCHES *PHILOSOPHIQUES* SUR LES AMÉRICAINS.



TROISIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Eskimaux.



LES Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrein immenſe : ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité : recherchons ſi l'eſpece humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux isles les plus reculées dans le sein de l'Océan où les Navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80e degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'athmosphere.

Je sais qu'on y a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants temperent les pays voisins: on ajoute que les vaisseaux qui se sont le plus élevés, ont eu moins de glaces au 85e degré qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui, sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guère douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose sont ou incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypotheses auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des terres Arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en Physique une absurdité.

Le traité de M. Mairan sur la formation des lumieres septentrionales porte tous les caracteres

d'une Théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses élevées des terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les Observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du thermometre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groenland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord soient produites par le frottement ou l'agitation violente que l'athmosphere éprouve, aux deux extrêmités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre: mais on sait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de M le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des Cometes: c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques

Le Capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brûlantes. Mais sans entrer ici dans la question de l'applatissement du globe,

qui ne sauroit être aussi considérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes, quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air? L'Islande possede un des plus terribles volcans qu'on connoisse : il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, & le thermometre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace.

On peut juger après cela de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cens lieues de circuit : la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete est probablement habitée par des hommes, jusqu'au 80e degré de latitude, je n'ai point hazardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhave, & d'autres Médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (1) ont produit des calculs si fautifs, qu'on ne

---

(1) M. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du thermometre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision, quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Negres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Groenlandois résistent : les Groenlandois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés, en débarquant, par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

peut les adopter ſans contredire l'évidence. Là où l'eſprit de vin bien déflegmé ſe géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'étcindroit, ou ce qui eſt la même choſe en d'autres termes, la circulation du ſang ſeroit interdite. Cet axiome reſſemble à tant d'autres déciſions philoſophiques : il n'y manque que la vérité.

Au 68e degré de latitude, l'eſprit de vin le plus pur, le plus rectifié, ſe gele réguliérement tous les ans, l'aiguille de la bouſſole ceſſe de s'y diriger vers le nord, & le mercure s'y fige très-ſouvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eſkimaux & les Groenlandois, n'aient des établiſſements encore plus voiſins du Pole que le point de la congélation de l'eſprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil ſur l'état des colonies Danoiſes, telles qu'elles ſubſiſtoient au Groenland en 1764, ſuivant un extrait des regiſtres de la compagnie du commerce de Norwege. (1)

A Egedeſminde, au 68e degré, 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un Marchand, un aſſiſtant & des matelots Danois.

Les loges de Chriſtians-haab & de Claus-haven, au 68e degré 34 min., ſont occupées par deux Négociants en chef, deux aides, & un train de mouſſes. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye ſi fameuſe par les prodigieux glaçons qui en ſortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes: ces maſſes, après avoir nagé quelque temps dans le dé-

(1) M. des Roches de Parthenay a publié en 1763 une liſte des colonies Danoiſes au Groenland, dont toutes les latitudes ſont fautives, & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Danemarck ſur la fin de 1765.

troit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes oppoſées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au 69ᵉ degré, cantonnent en tout temps deux aſſiſtants de la compagnie du Groenland, avec des matelots & un Prédicateur pour le ſervice des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention pêchoient ordinairement aſſez de baleines pour former à chaque ſaiſon une charge de quatre cens tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les années ſuivantes, leur vaiſſeau a ceſſé de voyager faute de cargaiſon, les poiſſons cétacés ayant diſparu de ces parages, pour chercher un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, giſant au 69ᵉ degré 37 min., eſt l'établiſſement fondé en 1755 par le Négociant Dalager : il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un Convertiſſeur pour les Groenlandois.

Enfin, la maiſon de pêche de Noogſoak, au 71ᵉ deg. 6 min., eſt tenue par un Marchand, avec un train convenable. Les Danois qui ſéjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, ſont aujourd'hui ſur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans réſiſtent, comme on le voit, dans toutes les poſitions indiquées, il eſt aiſé de concevoir que les naturels ou les indigenes des terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des poſſeſſions Danoiſes. L'on doit être ſurpris de ce qu'Ellis diſe qu'il n'exiſte déjà plus des hommes, en Amérique, ſous le 67ᵉ degré de latitude Nord : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impoſſible de s'en aſſurer; mais on peut démontrer la fauſſeté de ſa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui, en remontant le détroit de Davis, trafiqua avec des Eskimaux, au 73ᵉ degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes ſeptentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groenlandois de l'isle de Disco, qui se hazardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78e degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le 80e, sous lequel on peut encore vivre, même en hiver, puisque les Hollandois y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80e degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de novembre, mortel aux hommes, & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémisphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espece, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes; elle y dépense peut-être autant de force a animer les Baleines, les Phocas, les innombrales essains de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a tout autour du globe une égale portion de cet esprit actif qui vivifie

vifie la matiere modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux : là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent; la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voisinage des poles, où l'athmosphere & les substances terrestres sont si comprimées, qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa seve & ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu par compensation ce qui manquoit à la terre : sous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse; mais elle n'en aura plus, si l'on considere que les Cétacées sont tous carnassiers, (1) & que le Nord-câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés &

(1) Ce que l'on nomme dans le Nord *Wa'fich-aas* ou aliment de Baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer : de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de Fourmis.

ſenſibles. La reproduction doit donc être & très rapide, & très abondante par-tout où cette engeance ſi énorme & ſi vorace vient ſe repaître. La végétation de mille ſapins ne coûte pas tant à la nature.

On a vu quelquefois, dans un eſpace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'iſle de Mayen, trois cens cinquante vaiſſeaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-ſept cens chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines; ſans compter celles qui étant bleſſées à mort avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer ſur des côtes perdues. (1) L'imagination eſt effrayée, lorſqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monſtres: Horrebow aſſure dans ſa relation de l'Iſlande, qu'en éventrant une Baleine enſablée ſur un banc, on avoit retiré de ſon ſpacieux ventricule ſix cens morues, beaucoup d'oiſeaux aquatiques, & une proviſion de harengs de pluſieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il ſoit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais oſé, dans une barque fragile, ſe montrer devant les Cétacées des mers du Nord, ſi l'inſtinct de ces machines flottantes n'étoit auſſi obtus, auſſi borné que leurs organes ſont groſſiérement conſtruits: on les détruit ſans les combattre; & la chaſſe d'un ſeul lion eſt, ſans comparaiſon, plus dangereuſe dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines ſur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité ſinguliere à prendre de ſi gros poiſſons a tellement diminué leur nombre, que pluſieurs peuples maritimes ſe ſont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puiſque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement.

(1) *Crantz Hiſtorie von Groenland, tom. I. pag. 145. Barly 1765.*

La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Groenland, l'isle de Mayen, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77e jusqu'au 79e degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & se sont probablement plus rapprochées vers le pôle, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées, & que le défaut de subsistance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du septentrion : on peut remonter à la source, & puiser dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution : il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaüs & Rudbek.

Il faut également se défier du Consul Anderson; sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infideles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites : la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur : meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à désirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donné du Groenland le Moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage : il peuple le septentrion de démons & d'oies sauvages, qui, toujours en guerre ouverte avec les Groenlandois, les transportent au-delà des nues, dans les espaces imaginaires : c'est une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéreſſant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudſon, ſi au lieu d'y chercher un paſſage impoſſible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à conſidérer les Sauvages de ces contrées; & ſi, muni de thermometres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la deſcription des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins ſe livrer au plaiſir de conjecturer ſur ce qu'il n'a pu voir: en vain s'appuie-t-il ſur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées: elles n'en aquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix eſt lui-même un relateur ſuſpect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour obſerver ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long ſéjour au Groenland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverſe une contrée en eſt incapable. Si ce zélé Norvégien avoit poſſédé la moitié des connoiſſances phyſiologiques qui lui manquoient, ſes ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de conſidération parmi les Savants.

Crantz a ſuivi Egede, & a continué l'hiſtoire du Groenland juſqu'en 1765: le premier volume de cet ouvrage contient des obſervations très-précieuſes & des recherches fort intéreſſantes: le ſecond, qui renferme les triſtes égarements des Zinzendorſiens & leurs prédications fanatiques ſous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthouſiaſme eſt de tous les climats.

Entre les Ecrivains du ſeizieme ſiecle, l'on ne peut compter que Bletkin: dans le ſiecle ſuivant il n'y a que la Peyrere, qui plein de ſes idées ſur les Préadamites, s'appliqua à l'hiſtoire du Nord dans l'eſpérance d'y découvrir les preuves

de fon fyftême, qui n'avoit pas befoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaifir les Relations qu'il a publiées de l'Iflande & du Groenland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en foit défectueufe, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits abfolument controuvés.

Avec tous ces fecours, il ne feroit pas poffible de donner des éclairciffements & des notions fatisfaifantes fur les Eskimaux, fi rarement vifités par des voyageurs éclairés, fi l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le favant Wormius avoit toujours foupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne different en rien des Groenlandois, & qu'ils conftituent tout enfemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'inftinct, les mœurs & la figure font parfaitement femblables. La Peyrere avoit avancé de fon temps, fans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groenland n'étoit pas intelligible pour les Sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis ; Anderfon avoit répété la même opinion : de forte que tous les Savants modernes de la Suede & du Danemarck s'étoient confirmés dans ce commun préjugé ; mais en 1764 un Miffionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Groenlandois, entreprit, à la follicitation de M. Hugh Pallifer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique feptentrionale. Il pénétra fort avant dans le Labrador ; & après plufieurs courfes, il rencontra, le 4 feptembre de la même année, une troupe de deux cens Eskimaux, auxquels il parla Groenlandois. Ces Américains le comprirent fans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui eft l'idiome national de leur pays (1) : charmés de voir un étranger fi

---

(1) En 1752 un Capitaine de navire Anglois avoit déjà formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groenlan-

instruit, ils l'accablerent de caresses, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne consentirent à son départ qu'après lui avoir arraché une promesse solemnelle de revenir l'année d'ensuite : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantsik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans & tous les étrangers du titre de *Kablunet* (1), ce qui revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groenlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces Sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jettés dans le Groenland : ils avoient vraisemblablement déjà occupé cette partie de leur Continent avant l'an 700 de notre Ere, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme siecle leurs premieres colonies au Groenland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skrälings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en vou-

---

dois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même signification chez ces deux peuples ; mais il n'avoit su tirer aucun fruit de cette découverte. *Crantz, Hist. v. Groenland. t. 1. page 337.*

(1) Les Groenlandois se nomment aussi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui signifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skrälings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne sont que des corruptions. *Egede, Histoire naturelle du Groenland, page 9.*

lant envahir une partie de la côte occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'est une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groenland, & que de-là leurs filiations se soient avancées dans l'immense Continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques Savants, qu'ils ont adopté sans examen ce systême romanesque comme une vérité historique : cependant rien n'est moins vrai ; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens sont étrangers au Groenland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple assez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux qui les premiers posséderent cette terre de désolation. M. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de soin les anciennes traditions nationales, assure positivement que les peuplades Groenlandoises, sans en excepter une, sont originaires de l'Amérique. Ce sentiment ne peut plus essuyer la moindre contradiction, depuis qu'il est démontré par les faits que le langage des Eskimaux situés sur le rivage occidental du détroit de Davis, est exactement le même que celui des Groenlandois, sans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norwege & de la Samoyédie ; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut se procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Laponne, & une Grammaire Groenlandaise, qui prouvent que

ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs ſyntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'eſt figuré de ſi épouvantables difficultés à faire paſſer les Américains au Groenland, qui eſt une partie de leur Continent, & non du nôtre ; ils ont pu y venir, ſans le moindre obſtacle, par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la baye de Baffins, entre le 79e & le 80e degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru ſi long-temps : auſſi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui giſent encore au-delà, de ſorte qu'il eſt clair que le Groenland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il eſt uni. Les Géographes qui l'ont aſſigné à l'Europe ou à l'Aſie, auroient pu l'aſſigner avec autant de raiſon à l'Afrique, puiſqu'il ne peut appartenir à aucun diſtrict de notre Continent : quand même il y auroit eu dans le fond de la baye de Baffins un détroit, ce détroit ſeroit comblé depuis long temps par les glaces, ainſi que celui de Forbisher, & celui d'Ollumlengri

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux on pu & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Iſle de Diſco, & ſi étranglé au-delà de cette hauteur, que dans pluſieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courſes beaucoup plus longues & plus audacieuſes, pour chaſſer les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de ſe cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Iſle, & ſe rembarquent dès que leur pêche eſt achevée : les Samoyedes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble,

Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoak, ne s'appercevront un jour que les Groenlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elizabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres, toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces Sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public, dans quelques Villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens Français enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons, qui, obsédés & martyrisés par ces Philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singuliere à quelques charlatans forains d'Amsterdam : ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graisse noirâtre, l'accoutumerent à avaler sans répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux de chiens marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune Sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la Ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits

des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetiſſée davantage par l'action du climat: ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette meſure ſont ſans comparaiſon plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graiſſe, leur port eſt mal-aſſuré; & en examinant les extrêmités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organiſation a été gênée dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terreſtres. L'homme néanmoins réſiſte plus avant vers le Pole que les chênes & les ſapins, puiſqu'au-delà du ſoixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buiſſons, pendant qu'on rencontre des Sauvages à trois cens lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont ſans exception le teint olivâtre: la Peyrere aſſure qu'on en trouve d'auſſi noirs que des Negres Sénégals; mais c'eſt une pure fiction, & les efforts qu'ont faits les Naturaliſtes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des terres Arctiques, ont été des dépenſes d'érudition: le fait qu'on a voulu expliquer n'eſt pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Crantz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une ſeule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir: la couleur en eſt même ſi peu foncée dans le viſage, qu'elle laiſſe tranſparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légere nuance de brun.

Comme ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de poiſſon huileux, leur chair en a, pour ainſi dire, contracté la ſubſtance; & ce ſymptôme ou ce phénomene de leur conſtitution me paroît bien plus remarquable que l'obſcurité de leur teint,

terni par la mal-propreté & la violence d'une athmoſphere fort condenſée. Leur ſang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine; & en touchant leurs mains, elles paroiſſent poiſſées, parce qu'il ſuinte, de tous les pores de leur peau, une matiere graſſe & muqueuſe, aſſez ſemblable à cette viſcoſité qui enveloppe les poiſſons ſans écailles : auſſi eſt-ce la ſeule nation où l'on ait obſervé que les meres lechent leurs enfants nouvellement nés, à l'inſtar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuſe qui recouvre l'épiderme des Groenlandois & des Eskimaux, eſt très-différente de cette graiſſe luiſante qui paroît ſur la peau des Negres; & lorſqu'elle s'obſtrue dans le tiſſu cellulaire, il en réſulte une ſorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poiſſon, ſont, au rapport de Pontoppidan, aſſez ſujets; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'eſt l'extrême chaleur de leur eſtomac & de leur ſang; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'aſſemblent en hiver, que les Européans s'y ſentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur eſt trop graduée : auſſi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune ſaiſon, & ils ignorent l'uſage des cheminées, ſous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croiſſe par d'arbres chez eux, les ſubſtances combuſtibles ne leur manqueroient pas, s'ils vouloient en uſer, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (1), des

(1) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent ſur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Iſlande, & du Groenland, ont long-temps été l'objet des recherches des Navigateurs & des

monceaux d'algue, de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils se contentent d'entretenir dans leurs cases une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de smectide, ou de pierre ollaire, destiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibier & du poisson entiérement crue que quand ils sont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creusent pas sous terres, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtissent avec de gros cailloux, à rez du sol, où il leur seroit impossible de pratiquer des caves ou des tannieres, parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainsi dire, que la superficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte subite des neiges les submergeroit, s'ils avoient l'imprudence de se loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des souterreins.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux se distinguent par la petitesse de leurs pieds & de leurs mains, & la grosseur énor-

---

Physiciens, qui, faute d'avoir des connoissances sur le gisement des terres polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés, il y a de petits buissons d'aune, d'osier, & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groenland, où les flots les déracinent : quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de méleses, de cedres de Sibérie, de pesses, & de sapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages de Kamschatka, & vers l'embouchure du Lena, où il se forme en tas, que les vents & les mouvemens de l'Océan dispersent.

me de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils font parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face platte, la bouche ronde, le nez petit, fans être écrafé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépaffe celle d'en haut, & la levre en eft auffi plus groffe & plus charnue ; ce qui défigure étrangement leur phyfionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleffe : leur chevelure eft d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit ; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne font guere élevées que de quarante-fept pouces. Elles fe tracent fur le vifage, fur les mains, & fur les pieds, des lignes noires avec un fil graiffé de fuie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépofe une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles font fi longues & fi flafques, qu'elles peuvent allaiter, fans peine, au-deffus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples fauvages de l'Amérique & de l'Afie, eft purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à fix ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le fein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre fes hanches, pour en faifir le bout : cette tenfion continuelle amollit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole eft, dans les Groenlandoifes & les Eskimaufes, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur foit propre ; on l'oferve auffi aux Samoyedes, & en général toutes les femmes bafanées ou olivâtres ont l'iris du fein d'une nuance plus foncée que le refte du teint.

Oléarius rapporte qu'on visita une femme & une fille Groenlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuient jamais l'écoulement périodique, il se trompe : l'Evêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Groenland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la baye de Hudson, de la Samoyede & du Groenland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération que toute autre espece d'aliment : ce seroit une de ces causes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il est avéré qu'on consomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population ; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe y détruisent l'espece dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les Mé-

moires de madame T. H., l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il eſt difficile de perſuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. Dailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes : elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731 elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe : armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire de coëffures.

Le lendemain, le Vicompte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi : on la baigna, & elle devint blanche comme une Européanne, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune ſauvage (1) étoit née en France, com-

(1) Cette jeune Sauvage, devenue enſuite mademoiſelle le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on ſuppoſe qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la tête,

me l'on a toujours ſuppoſé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de ſe tenir en équilibre ſur ſes pieds; pendant qu'il paroit démontré, par le méchaniſme de notre articulation, que l'homme eſt un véritable bipede. Ce ſolitaire, rabaiſſé au niveau des quadrupedes, n'avoit conſervé qu'une foible étincelle de la raiſon, & de la puiſſance que nous exerçons ſur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ingénieuſement organiſé que nous: il ôtoit très-adroitement les appâts des pieges aux loups, & ſavoit ſe garantir contre le jeu du reſſort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mouſſe, ils aiment leur patrie plus paſſionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la ſienne ſous le ciel le plus ſerein & le plus fortuné: la cauſe qui attache ainſi les derniers habitans du Nord à leur climat natal, paroît purement phyſique: ils ſe ſentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amſterdam, l'athmoſphere eſt déjà trop tiede pour qu'ils puiſſent la reſpirer long-temps. Ils ſont naturellement mélancoliques à cauſe du ſcorbut qui épaiſſit leur ſang: la conſcience de leur foibleſſe les rend lâches & farouches; ils ſeroient peut-être plus cruels, s'il étoient plus forts. Il eſt vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur inſtinct. Sans loix, ſans culte, ſans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne ſe conduiſent pas ſi mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le ſoin de ſe procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe ſans ceſſe: les inſtants leur ſont ſi précieux qu'ils ont toujours prétendu

---

qu'elle avoit reçue en ſe battant avec ſa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre que le hazard leur avoit fait trouver.

qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à aſſiſter aux ſermons des Miſſionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zele & de piété ; dès qu'on leur en a refuſé, ils ſont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, en ſe moquant des inſtructions & des catéchiſmes, qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter juſqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groenland leurs extravagances myſtiques, & les excès de leur imagination échauffée : comme ſi la magie, à laquelle les nations Polaires ſont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, ſous prétexte d'aſſiſter au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemarck ſes ſentiments plus abſurdes que dangereux. A la vue d'un Negre & d'un Groenlandois qu'on venoit de baptiſer dans la grande Egliſe de Coppenhague, ſon enthouſiaſme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la converſion des Sauvages, en leur envoyant des Miſſionnaires de ſa ſecte naiſſante. Comme il eſt preſqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Siléſie, auroit pu ſe perſuader de bonne foi qu'il importoit au ſalut des Africains & des Lappons de connoître les ſottiſes pieuſes qui lui avoient paſſé par l'eſprit depuis ſa ſortie du College, on a ſuppoſé que des vues de fortune, adroitement cachées ſous le voile du plus haut fanatiſme, avoient dirigé les entrepriſes de ce Novateur ſingulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de ſecte, par être la dupe de ſa vanité & de ſon imagination ardente, & finit par ſe déſabuſer aux dépens d'autrui. Il ſe déſabuſa ſans doute, lorſqu'à force de prêcher le mépris des richeſſes, il vit neuf cens mille écus réunis dans la caiſſe commune de ſes adhérents, dont il s'étoit réſervé les clefs.

En 1733, des Catéchiſtes Zinzendorfiens partirent pour le Groenland ; & ce qu'il y eut de remarquable c'eſt qu'un dévot de Veniſe fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux Sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Groenland ravagé par le fléau de la petite-vérole, que d'autres Miſſionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des peſtiférés, dont la vue avoit occaſionné une épidémie ſi épouvantable qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'avoir eſſuyé un ſemblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit preſque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme ſiecle

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groenlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à ſe rapprocher du canton où les nouveaux Apôtes, dépourvus de ſecours, ſe déſeſpéroient ſur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits préſents à ces Sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jéſuites ont raſſemblées au Paraguai & à la Californie : enſuite ils publierent des *Lettres Edifiantes* ou des Relations, dans leſquelles ils aſſurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles ſur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais ſur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établiſſements du Groenland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, ſelon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans ; mais ſi les opinions métaphyſiques des peuples policés ſont ſi incertaines, ſi compliquées, ſi difficiles à éclaircir,

il faut être en garde contre ces magnifiqnes systêmes que les voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive ; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'est élevé à cette hypothese sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général ce que l'on lit sur la religion des peuples ambulants & divisés par petits troupeaux, doit nous paroître suspect ; parce que l'on ne sauroit affirmer positivement qu'on pense dans une famille comme dans une autre, là où chacun se forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune ; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de société ?

Il resteroit, à la vérité, un moyen pour s'assurer si une telle horde a eu de telles ou de telles idées ; ce seroit d'examiner si dans son langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abstraites. Or, en suivant cette méthode, il s'ensuivroit que les Eskimaux & les Groenlandois n'ont jamais eu la moindre notion distincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame ; puisque leur idiome, borné aux seuls objets sensibles, aux seuls besoins, ne contient pas des termes pour rendre le sens que nous croyons attacher à ces expressions.

Un autre point, non moins contesté, c'est de savoir si les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers. M. Surgy a récusé le témoignage de tous les voyageurs, qui soutiennent que cet usage existe de temps immémorial : il dit, pour ses raisons, que ce qui est indécent à nos yeux ne sauroit plaire à personne, & cite le journal de la Mothraie, le valet de chambre de M......, qui parcourut la Lapponie

sans que personne lui fit aucune politesse de cette nature ; mais l'autorité de la Mothraie ne paroît pas suffisante pour rejetter le rapport presqu'unanime de plus de vingt Européans de considération qui ont dépassé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la baye de Hudson présenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglois, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (1)

l'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Groenlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance.* (2)

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés, puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences ; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée : ils esperent de fortifier, par ces mêlanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air : & ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers ; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on n'est

---

(1) *An account of voyage for the Discovery of a North-West passage by Hudsons Streights, in the year* 1746 *and* 1747.

(2) *Histoire naturelle du Groenland, page* 108, *Copenhague* 1763.

venu chez eux que dans des vues pacifiques, ſans la moindre intention d'abuſer de leur ſimplicité : les habitans de la Lapponie n'eurent garde de préſenter leurs épouſes aux enrôleurs Suédois qui voulurent, ſous Guſtave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruſe & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes Sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de ſorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire ſervir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la néceſſité les a rendus téméraires ſur ce ſeul élément : rien n'eſt plus leſte, ni plus agile que leurs canots couſus de peaux, & tellement conſtruits que les vagues qui les renverſent ne ſauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils ſurnagent après avoir plongé. C'eſt dans ces barques qu'ils maſſacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur eſt d'un uſage indiſpenſable ; c'eſt la ſeule drogue qui puiſſe entretenir la chaleur de leur eſtomac. Auſſi obſerve-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus ſeptentrionales, ſont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graiſſe huileuſe qui empêche leur ſang de ſe figer, & leurs muſcles & leus cartilages de ſe roidir : les arbres mêmes qui ſe plaiſent le plus avant vers le Pole, ſont pour la plupart réſineux ; tels que les pins, les peſſes, les ſapins rouges & blancs, les genevriers, les meleſſes, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enſeigné aux Eskimaux à ſe ſervir d'une eſpece de lunettes qu'ils portent tout l'été ſur les yeux : ce ſont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arrête de poiſſon ; de ſorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le paſſage de la lumiere : cet inſtrument, qu'on atta-

che derriere la tête avec un boyau de phocas ; paroît plus propre que les crêpes dont on ſe ſert en Sibérie, pour empêcher l'éblouiſſement occaſionné par le reflet des rayons du ſoleil ſur la neige, qui y couvre la ſurface de la terre pendant neuf mois. Ces préſervatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point ſi univerſelle que le ſcorbut cauſé par l'excès du froid, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent ſe tenir les indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers : tapis alors dans de chétives cabanes, ſi étroites qu'ils ne ſauroient s'y promener, ſi exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut ſe renouveller par aucun ſoupirail, ils reſpirent dans un brouillard infect, qui, en paſſant continuellement par leurs poulmons, altere la maſſe de leur ſang. Il eſt très-ſurprenant que les Groenlandois, ſitués ſous le 68e degré, ne ſe ſervent pas, contre les affections ſcorbutiques, du *Cochlearia*, l'unique herbe qui ſe plaiſe dans leur climat, & que la Providence ſemble avoir plantée tout exprès ſous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique : ils uſent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* & de l'Angélique ; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance ſinguliere à ſe nourrir d'herbages. (1)

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons : ces objets ont été décrits & deſſinés par des voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & décrire que de ſemblables minuties ; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phyſionomie de ces nations des portraits gravés auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyedes, dont on eſt rede-

(1) *Crantz Hiſt. von Groenland, tome 1. page 129.*

rable au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc ; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groenland. (1) Cet admirable Ecrivain ignoroit que les Groenlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît juſqu'à préſent plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux : tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764 n'avoient point de poil au menton : ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le viſage pour ſe garantir de la piquûre des mouſtiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des Sauvages qui ont de la barbe, ils ſont ſans doute originaires de la Norwege ou de l'Iſlande, dont les habitants, preſſés par cette inquiétude ſinguliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur ſeul établiſſement au Groenland en 770, ils pourroient diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyſcandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturleſen nous ont con-

---

(1) *Hiſtoire de la Nouvelle France*, *T. 5*, *pag. 262. Paris* 1744.

servés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme siecle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale: vers le 49e degré de latitude: ils y découvrirent, dit-on, des Provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland* & le *Weinland*; (1) qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées, il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groenlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays, vers le Nord-Est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barde: ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise, fondée au huitime siecle, & dont on n'a jamais pu avoir de nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement,

(1) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif en parlant de ces découvertes, dans son *Introduction à l'Histoire du Danemarck* : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimun vinum ferentes ?* Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste ; dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur Isle, qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

ment, abandonnés à leur destin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage du Groenland, où il y a eu jadis une ville, un évêché & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrêmité de la Zone tempérée, en-deçà du cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vu se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a point de nation parmi nous qui ne tire son origine du nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'espece humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands essains d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants; la Suede n'en a que deux millions & demi (1) : l'Empire de

(1) Suivant le calcul de Tempelman, la Suede, la Finlande & la Lapponie Suédoise contiennent 228000 milles en quarré à 60 milles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, si le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les mon-

Russie, respectivement à son étendue, est une solitude. Cependant ces États n'ont jamais été ni plus défrichés ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps: la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au lieu des moissons, lorsque l'on y ignoroit jusqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoissoit que la vie sauvage? Non, sans doute, car cette assertion seroit à la fois absurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en supposant que plusieurs petites nations vagabondes, qui occupoient une immense étendue de terrein, se soient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier; de façon que le pays restoit, après leur sortie, absolument vuide & dépeuplé pendant six à sept générations: aussi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants & leurs bestiaux, dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans les Tartares ne se sont pas remués: on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foiblesse de leur population, épuisée par la derniere conquête de la Chine & de l'Asie, qui sera dorénavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppose des barrieres insurmontables.

Les Sauvages situés directement sous le cercle Boréal, ou reculés au-delà, sont bien différents

---

tagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que, malgré ces obstacles, la Suede pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

de ceux dont nous venons de parler, & cette différence eſt également ſenſible, ſoit qu'on conſidere leurs figures, ſoit qu'on faſſe le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, baſanés, foibles, dégénérés du genre-humain, ils paroiſſent conſtituer la race la plus chétive & la plus mépriſable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone Torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agiſſent donc à peu près de même ſur les facultés & la conſtitution de l'homme, & ces cauſes, ſi contradictoires en apparence, produiſent des effets qui ſe reſſemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un ſéjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en-deçà du Cercle Polaire, les extermineroient ſur leur paſſage, ou les repouſſeroient ſans combattre ; mais heureuſement pour eux, un ſingulier amour de la patrie qu'eux ſeuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées ; la modération de leurs déſirs équivaut à toutes les richeſſes que les autres nations poſſedent, ou qu'elles oſent ſouhaiter.

Tant que le climat reſtera le même à leur égard, on les verra perſévérer dans l'abrutiſſement & la barbarie : s'ils ſe réuniſſoient en ſociété, la faim les feroit périr, parce que l'agriculture qui nourrit les Villes, eſt impraticable dans leurs ſolitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été ſi foible, depuis *la Peſte noire*, qu'elle l'eſt de nos jours, & leur nombre a conſtamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite-vérole a étendu ſes ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme ſi c'étoit la deſtinée de tous les peuples ſauvages de s'éteindre,

dès que les nations policées viennent ſe mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, ſur toute la côte occidentale du Groenland, trente mille indigenes : en 1746 il n'en reſtoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant ſept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui ſe ſont moins reſſentis de la petite-vérole, ont maintenu leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui eſt de huit cens perſonnes, ou de deux cens familles, ſur une liſiere de côtes de cinquante lieues de France : dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant preſque l'unique reſſource de ces Barbares, la diſette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & ſe cabaner fort avant dans le Continent, où ils errent ſeulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monſtrueux poiſſons du Nord ſe mettent en mouvement, ils les ſuivent en canots, & en font de groſſes proviſions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent preſque tous les ans de demeure, & ſont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & en chaſſant, & rien ne leur coûte moins que de conſtruire une miſérable hutte par-tout où la mauvaiſe ſaiſon les ſurprend. Leur terre n'eſt à perſonne ; le gibier & le poiſſon ſont à tous : ils ignorent ce que c'eſt que la propriété, & la ſervitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons, les piſtaches, les ſorbets & les pilaux dont ſe nourrit l'eſclave le plus titré de la Perſe & de la Turquie.



SECTION II.

Des Patagons.

LEs Savants de l'Europe ſe ſont long-temps amuſés avec les géants de l'Amérique ; ils ont parlé hardiment de la conſtruction de leurs cerveaux, de la groſſeur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & perſonne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'exiſtence de leurs corps.

Si, pour faire connoître les Patagons, il a fallu raſſembler les rapports & les dépoſitions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes, on a eu la précaution de racourcir, autant qu'il a été poſſible, ce tiſſu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux ſiecles & demi ; ſi l'on avoit voulu ſe charger de diſcuter les moindres particularités, le loiſir eût manqué, quand le courage eût ſuffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la ſtérilité d'un ſujet que l'abondance des détails : auſſi la prolixité & la diffuſion ſont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes ſans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéreſſant, confondu & comme ſubmergé dans des circonſtances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou faſtidieuſes, qui impatientent & déſeſperent : on eſt dans le cas d'un Botaniſte qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, eſt quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriſer dans toute une Province avant que d'être ſatisfait.

La méthode des abrégés a également ſes inconvéniens : en écartant les détails intermédiaires, en

dépouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'Auteur dans un cercle ſi étroit, qu'il y eſt comme en captivité; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on ſuppoſe que le lecteur prend aux matieres qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps: ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre.

La patrie des Patagons eſt proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines juſqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déſerte des Patagons*; parce que c'eſt un pays déſolé & preſqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établiſſement, & où ils n'en auront vraiſemblablement jamais. Le ſol y eſt nud, pâle, mêlé de ſable, de gravier, de nitre, de talc & de coquillages foſſiles: toutes ces matieres hétérogenes, confuſément entaſſées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont les dépouilles marines tapiſſent le ſommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete: on n'y voit que des buiſſons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires: l'eau douce y manque preſqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes ſources; celle qu'on puiſe dans les fondrieres, eſt ſaumâche & imprégnée de ſalpêtre qui s'attache au penchant des Dunes ſous la forme du verglas, & que les pluies délaient & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique ſitué au centre de la Zone tempérée auſtrale, éprouve de longs hivers: la terre y eſt cachée alors ſous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux: les vents y dominent avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des Navigateurs.

C'eſt ſur ce rivage enchanté que les premiers Eſpagnols crurent voir une race d'hommes gigan-

tesques: d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein est, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troisieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans, que les mouvements intestins du globe y ont allumés.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigene ; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de la Plata & du Chili, qui, pour se soustraire à l'insupportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mêlanges & ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dix-septieme siecle ; car MM. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude possible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espece d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans ; & je ne sais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques: c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Groenlandois. Du reste, ils n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le frond jusqu'à l'occiput, qu'ils ont tout applati ; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs

berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en courſe, emporte ſur ſes épaules : ce qui fait beaucoup ſouffrir la tête de l'enfant cahoté ſur une mauvaiſe planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien ſerrées : en parlant ils glouſſent & râlent du goſier : la voix des femmes eſt plus douce ou moins rauque : elles ont auſſi plus de corpulence, le viſage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres ſe peignent la face avec de la ſanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaiſe, & s'appliquent ſur tous les membres une couche de graiſſe & de couleur ; mais les Navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge ; goût d'autant plus ſingulier, qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyedes, les Tunguſes & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'eſt ni ſi âpre ni ſi rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'eſt que les Eskimaux ſe tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds juſqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chauſſons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils ſont en action, ils ſe mettent tout nuds, ſans qu'ils paroiſſent trembler de froid.

La miſere de leur vie ambulante par des pays ſtériles effraie l'imagination : ils ont très-ſouvent à combattre, comme tous les peuples chaſſeurs, contre la faim & la diſette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourſins, des crabes, des buccins, des huîtres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoiſſoient anciennement d'autres animaux domeſtiques que les chiens muets, qui exiſtoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au tems de la découverte : aujourd'hui ils ſe ſervent auſſi de chevaux, que les Chiliens refugiés parmi eux leur ont

sans

ſans doute appris à dompter. Ces chevaux ſont de race Européane, tranſplantés au nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayres; ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupedes, une dégénération ſenſible, ſont devenus moins puiſſants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient ſe faire tranſporter ſur de pareilles montures, quoi qu'en diſe le Commodor Byron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme ſiecle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les diſtingue du reſte des Indiens occidentaux. Malgré leur foibleſſe & leur lâcheté, ils s'irritent, ainſi que les animaux, contre quiconque les offenſe, & ſe laiſſent captiver par les careſſes & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, ſuivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Eſpagnols eſt la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils ſe ſont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroiſſoient être Eſpagnols, ils les ont aſſaillis à coups de traits; quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du Ciel, ne ſont, diſent-ils, ni leurs freres, ni leurs ſemblables, & voilà pourquoi ils les mangent, ſelon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adouciſſent à meſure que l'on avance vers le 47e degré, en tirant ſur Buénos-Ayres: là ils compoſent des hordes plus nombreuſes, où l'on croit entrevoir quelque apparence de ſurbordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux Officiers Anglois du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques priſonniers Eſpagnols le lui

avoient apparemment fait accroire. (1) Les Anglois confirmerent ce Cacique dans ſon erreur, en lui aſſurant que nos climats favoriſoient beaucoup la propagation des plus monſtrueux géants qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a pas toujours été la meſure du bon ſens ?

Si ces barbares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde ; mais juſqu'à préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque M. l'Abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à chaſſer ou à pêcher de certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des Prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſités par ces aventuriers qu'on nomme des Miſſionnaires, & qui préferent, comme tout le monde ſait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux ſables Magellaniques, & au ſalut de leurs miſérables habitants. Quelques Auteurs diſent qu'ils craignent ſi fort les ſpectres qu'ils n'oſent marcher ſeuls dans les ténebres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils

(1) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandants le vaiſſeau le Wager*, pag. 127. in-4°. Lyon, 1756.

ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir. Ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, où l'on ait obſervé cette terreur panique : les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des Sauvages du nouveau Monde, parce que l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti : les météores, les éclypſes, les cometes le conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé, qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'exiſtence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaiſſeau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, ſans fonction & ſans caractere, avoit fait la courſe ſur ce navire, donna à ſon retour les plus grands détails ſur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que ſon Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chauſſé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds reſſembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port S. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga (1), auteur du trou-

(1) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Iſles Philip-

ble, après avoir fait décapiter l'Aumônier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpard Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays. On en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le ſecond vécut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tua. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zele de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & maſſacré leur Confeſſeur.

Tel eſt à peu près en ſubſtance le rapport de Pigafetta ; car ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame ; ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfoncent une fleche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un Lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la Victoire* n'apporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux Sauvages monſtrueux expirés à ſon bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leurs crânes, ou enfin tout un ſquélette ? Il ne faut pas croire qu'il en fût empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains, puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, &

pines. Arrivé au port S. Julien, il fit ſoulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriſer un de ſes parents, qu'il vouloit faire Chef-d'Eſcadre, comme il avoit fait des Prêtres dans ſon dioceſe : il fut très-juſtement châtié.

conduit à S. Domingue sur un navire servi par des mariniers Espagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il est ici question, on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain; & que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval, Evêque de Plaisance, n'y vit point de géants; mais en revanche il essuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caisses de son navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui semblent suivre l'homme, firent dans la suite d'incroyables ravages; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de sa coûteuse entreprise.

Depuis l'an 1525 jusqu'en 1540, les Espagnols firent, sous la conduite de Garcie de Loaise, de Camargo & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au Port de Las-Zorras, laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaircissements sur l'intérieur du pays; mais il ne put, malgré ses recherches, découvrir le moindre vestige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglois (1), nous apprend que

(1) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southsea, and there hence about whole globe of the earth.* Ce navigateur étant descendu dans l'isle des Crabes en Amérique, il y fut à l'instant environné par ces animaux; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue résistance, il dut succomber Ces monstrueux crustacées, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs serres, & rongerent son cadavre jusqu'aux os.

cet intrépide marin, qui le premier de sa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes : » le 22 de juin 1578 nous eûmes, dit-il, » un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuerent » un de nos matelots, & un de nos Officiers nommé M. Gunner. Ces Sauvages ne sont pas de si » grande taille que les Espagnols le disent ; il y » a des Anglois plus grands que le plus haut d'en» tr'eux : les Espagnols ont sans doute abusé des » termes dans leurs relations, n'imaginant pas » que nous viendrions si-tôt ici pour les convain» cre de mensonge. «

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet Officier retira de son voyage ; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti ; c'est une excellente épice, qui, sans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en possede toutes les autres qualités. (1)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs, dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne se seroit évanouie d'elle-même ? Mais, tout au contraire, un corsaire Espagnol nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argen-

(1) Quelques Botanistes définissent ce cannellier, *Pereclymenum arborescens, erectum, foliis laurienis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce sans pareille* & la *gomme alouchi* ; mais on en fait peu d'usage.

ſola, des Sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une meſure ſi folle & ſi exceſſive : auſſi convient-on généralement qu'Argenſola étoit un écrivain romaneſque, & l'héroïque Sarmiento un viſionnaire qui crut voir, dans les dunes & les ſables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiſſement de Philippeville.

Il perſuada au Roi d'Eſpagne de bâtir, entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, ſous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiſſeaux ennemis le paſſage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une abſurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de ſon temps le plus ignorant en géographie, puiſqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, ſans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaiſſeau ne paſſe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépenſa pas moins de quatre millions de piaſtres pour fonder cette ville, dont le deſtin fut déplorable : elle ne ſubſiſta que trois ans, & éprouva dans ce court eſpace tous les déſaſtres qui peuvent ſe réunir en un ſiecle. La flotte deſtinée à ſa fondation partit d'Eſpagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cens; le reſte, découragé, arriva à ſa deſtination ſans vivres, & eut à peine aſſez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuſe bourgade : les graines d'Europe qu'on ſema dans une ſaiſon contraire, dans une terre ſauvage, ne germerent point : la famine augmenta. Les Eſpagnols ſans reſſource voulurent ſe diſperſer dans le pays pour y vivre de chaſſe; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger; ils défirent les colons fa-

méliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du ſecours pour ſon établiſſement, fut fait priſonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de ſon côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita enſuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac; au moins les Juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il eſt vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an ſur cette plante Américaine, il eſt ſurprenant que Raleig n'ait pas encore une ſtatue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans ſa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de déſolation, qui reſſemblât le moins du monde à un géant; mais il aſſure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les ſoupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé pluſieurs Eſpagnols, délaiſſés à Philippeville par l'inconſidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une ſeconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane, Secrétaire du Contre-Amiral, qui ne parle point de géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port Déſiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes. Il meſura deux cadavres nouvellement enterrés ſur le rivage, & les trouva de 14 empans de long; il obſerva un autre Patagon, pris au *Port S. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils ſont, dit-il, ſi vilains, ſi chétifs, ſi petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des Pygmées ſans proportion à côté d'une nation coloſſale, abandonna le ſervice de la Grande-Bretagne & entra dans

celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriſer l'opinion adoptée ſur l'exiſtence des géants. Le ton emphatique, une paſſion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractériſent tellement la relation de ce transfuge, qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe faire impreſſion, même ſur des Lecteurs crédules.

Un Gentilhomme Anglais du comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ſes propres frais, l'équipement de trois navires, avec leſquels il cingla vers l'extrêmité auſtrale de l'Amérique. Un ſeul de ſes bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Eſpagnol, s'attrouperent ſur le rivage, & aſſommérent ſept de ſes gens qui vouloient débarquer. Le reſte de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y eſſuya, retourna en Europe ſur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher ſur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a compoſé lui-même une relation confuſe & traînante de ſes aventures & de ſes malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port S. Julien*, il s'y préſenta un nombre d'Américains de ſi grande taille, que pluſieurs voyageurs les ont qualifiés de géants ; façon de parler extrêmement vague, puiſqu'il n'eſt pas ſi difficile de décider ſi un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorſqu'on eſt à portée de le meſurer. Pour prouver au reſte quel fond on peut faire ſur le témoignage de Hawkins, il ſuffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un ſyſtême fort ſingulier : il ſoutenoit qu'une colonie Anglaiſe avoit au douzieme ſiecle peuplé tout le Continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puiſqu'ils deſcendoient en droite ligne d'*Owen Guineth*,

Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pu avoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique : un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné ; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baie-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on en tua sur le champ quelques uns à coups de mousquets, & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement, derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amsterdam : la mere, à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nord, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon Pilote, mais mauvais Logicien : il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuerent trois matelots débarqués. Les

Hollandois, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle de Nassau; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces Sauvages avoient voulu se refugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandoise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants de *Tiremenen* ; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandois, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la nature, autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin, sur les collines de la terre Del-Fuego, un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'isle *Pinguin*, on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant; mais les Hollandois ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmailloté dans des peaux de Pinguins. L'étonnement augmenta,

lorſqu'on ſortit le ſecond ſquélette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuſer Corneille de Maye d'avoir eu une illuſion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne ſont pas ſi ſonores que ceux de Hylas & de Jaſon, découvrirent, en 1615, un nouveau paſſage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56ᵉ degré de latitude méridionale. Le Commis de leur vaiſſeau, qui publia le journal de cette courſe mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un ſeul géant ſur les côtes Magellaniques; mais qu'en creuſant vis-à-vis *l'iſle du Roi* on déterra quelques oſſements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occaſion de ſe brouiller, & s'accuſerent mutuellement d'avoir fait inférer, dans la relation de leur Commis Aris, des faits abſolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendûs oſſements exhumés par le travers de l'*iſle du Roi*, c'eſt qu'ils eurent des menſonges ſi importants à ſe reprocher qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il eſt plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité: & avec les meilléures intentions il eſt difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la Cour d'Eſpagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux ſur les plages Magellaniques; mais le Pilote de ſon ſecond navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des

Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flotille Espagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques Lhermitte, qui partit en 1623 de Roterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet Officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. On trouve dans son ouvrage de très grands détails sur les habitants de l'extrêmité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par MM. Wood & Narborough : ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la Cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de soin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau Continent, où ils entrerent en liaison avec les Indigenes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les Français, qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septieme siecle pour naviger aux terres Magellaniques. MM. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent successivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux historiens de leurs escadres s'accordent sur la stature des Patagons.

» Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille or-
» dinaire, qui se peignent le visage de rouge &
» se barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il

» fasse, ils sont toujours nuds, à l'exception des » épaules, qu'ils couvrent de manteaux fourres. Ils vivent sans religion, sans aucun souci, » sans demeure assurée; leurs cases consistent seulement en un demi-cercle de branchages, qu'ils » plantent & entrelacent pour se mettre à l'abri du » vent. Ce sont-là ces Patagons que quelques Au- » teurs nous disent avoir dix pieds de haut, & » dont ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur » faire avaler des seaux de vin. Ils nous parurent » fort sobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit » pas six pieds. «

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est, par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'isle de Juan Fernandez un solitaire dont les aventures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo, dans la province de Fife, qui avoit vécu seul pendant quatre ans quatre mois dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chauderon, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile, qu'il couroit par les rochers avec une vîtesse incroyable.

La sollicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées ; aussi sauvage que les

animaux, & peut-être davantage, il avoit presqu'entiérement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand Philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuieroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions; mais lorsque, distrait par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du Roman de Robinson Crusoé, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fond si riche une production plus achevée.

M. Frésier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chilcé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants; mais un Gouverneur Espagnol & deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit souvent eu affaire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que M. Frésier se soit laissé persuader par de

tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit eu des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squélettes de géants d'un pays qui en seroit rempli, & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger, pour l'avancement de la Physique, le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squélettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squélette éléphantin. M. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (1)

En

(1) En 1678 on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse; quand on examina cette piece avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squélette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en de-

En 1741 le fameux Chef-d'Eſcadre Georges Anſon relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, ſans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire ſoupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monſtrueuſe. Son eſcadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut aſſaillie d'une tempête horrible, qui démâta le vaiſſeau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une iſle de la côte occidentale des Patagons: les Anglois, jettés ſur ce rocher inhabité, ſe brouillerent entr'eux; & cette diviſion de ſentiments, plus funeſte que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités: le plus grand nombre, ſous la conduite du Lieutenant, tira vers le Bréſil, & abandonna huit de ſes compagnons ſur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons, qui les retinrent pendant huit mois parmi eux: ils eurent, par conſéquent, aſſez de loiſir pour étudier les mœurs, l'inſtinct & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a ſans doute acquis le droit de décider s'ils ſont ou s'ils ne ſont pas des géants; & cette déciſion me

---

mandoit deux mille ſequins, mais l'Empereur, aſſez raiſonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Conſtantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoiſſoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Paleſtine ſous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, ſelon qu'ils ſuppoſoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais M. de Peyreſch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marſeille, toutes ces curioſités, s'appliqua, plus que les autres Savants, à en examiner la ſtructure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conſeilla à ſes compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Negres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministere Anglois, a bien voulu se déclarer auteur d'une relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son vaisseau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de décembre, à la terre Del-Fuego: il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géants, montés sur des chevaux nains, eurent apperçu le Commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres; les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives: *elles badinerent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser.* (1) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter; ce qui le fit tellement souffrir, qu'il ressentit pendant huit jours des douleurs aiguës dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par sa petite taille & son Journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à M. de la Lande.

---

(1) Cet extrait est tiré du *Voyage autour du monde dans le vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par M. Byron, Chef-d'Escadre, traduit de l'Anglois.*

Il faut observer que M. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

» L'existence des géants est donc confirmée : » on en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le ter» roir de l'Amérique peut donc produire des colos» ses, & la puissance génératrice n'y est point dans » l'enfance. «

Ce trait est, sans doute, dirigé contre M. de Buffon, le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours : mais comme M. de Buffon a déclaré ensuite qu'il n'étendoit cette étrange hypothese qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique, comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espece d'hommes gigantesques, s'ensuivroit-il que la nature n'y est plus dans l'adolescence ? Si la vieille nature ne produit dans l'ancien Continent que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau Monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance ? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumieres que d'approfondir des systêmes si révoltants. Si la totalité de l'espece humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau Continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse, au rapport même de ceux qui en attestent la réalité ? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain ; d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines ? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomenes incontestablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de M. Guiot & l'autre de M. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On plaça*, ajoute M. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des Anthropophages.

M. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne; s'étant acheminé à la baye Boucaut, qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. (1)

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? Cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la derniere importance : un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse; un homme de quatre pieds & demi est déjà remarquable par sa

(1) Cette relation est tirée du *Journal des Savants*, 1767, tom. *XXV*. p. 35.

petitesse ; six pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure, si-non que les Patagons ne sont pas des géants ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes que d'autres.

l'Abbé de la Caille dit avoir mesuré, au Cap de Bonne-Espérance, un Hottentot haut de six pieds, sept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres constituent aussi une famille colossale.

Si l'on excepte MM. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont visité les terres Magellaniques, n'étoient que de simples marins, ou de simples aventutiers, à qui on ne peut, en aucun sens, accorder le titre de Philosophes ou de Naturalistes ; de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en attestant l'existence des géants, ont rempli leurs relations de plusieurs faussetés avérées relativement à des objets qui nous sont aujourd'hui parfaitement connus ? Les seuls Physiciens qui aient côtoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyside, & l'Espagnol Ulloa, qui ne disent pas un mot de la stature monstrueuse des Patagons.

Il est bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition suivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cause de leur penchant à aimer des garçons qui étoient probablement aussi des géants ; puisque le judicieux Garcilasso observe que ces hommes énormes ayant écrasé, par leur masse, les femmes du Pérou en voulant s'en servir, se déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuse (1) ; mais

(1) *Histoire du Pérou, liv. IX, chap. 8, traduction de Baudouin.*

Garcilaſſo & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'abſurde par l'abſurde, ſelon la méthode de leur ſiecle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, ſi célebre par ſes violences & ſes crimes, avoit, au rapport des Indiens, ſéjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la terre des Brûlés*, & en Eſpagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le ſoufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, dépoſent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuiſé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio, y fit foſſoyer, & l'on y déterra des débris de ſquélettes d'une grandeur étonnante & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. M. le Gentil, qui y paſſa en 1715, y trouva encore une partie de ces oſſements prodigieux. On en a exhumé de ſemblables au Mexique, à Teſcuco, dans les iſles de Sainte Hélene & de Puna; & l'on s'eſt convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada juſqu'aux terres Magellaniques.

Waffer dit que de ſon temps le Duc d'Albur-querque, Gouverneur de Mexico, fit aſſembler les Médecins & les Profeſſeurs de la colonie Eſpagnole, afin de les conſulter ſur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturaliſtes plus habiles que ne l'étoient ces Eſpagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciſcain de Madrid, vient de renouveller dans ſa *Gigantologie*. (1) Cela n'empê-

(1) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'oſſements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terreſtres ou marins, il fait la deſ-

che pas que tous les Savants ne regardent ces oſſements comme des reſtes indubitables de pluſieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont ſoutenu être des Mammouts, qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé ſix fois en grandeur le plus grand des éléphants; de ſorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établiſſant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais exiſté, ſinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Phyſiciens, entraînés, comme lui, au malheur des ſciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fourniſſent les plus grands os, ſont l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinocéros, ni éléphants, ni giraffes: quelle eſt donc l'origine des grands os foſſiles qu'on y déterre? N'eſt-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y exiſtoient plus au moment de la découverte de cet hémiſphere par Chriſtophe Colomb en 1492?

Les cauſes qui ont détruit ces animaux, les eſpeces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même-temps les points les plus intéreſſants de la phyſique du globe, & de l'hiſtoire des êtres.

---

cription d'un os foſſile de la premiere grandeur, tellement configuré, qu'on voyoit qu'il avoit ſervi à recevoir la tête de la cuiſſe, & que c'étoit l'*iſchium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu ſe tromper en cela, comme en tant d'autres articles de ſon *Hiſtoire naturelle d'Eſpagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs & de ſuffiſance.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour de véritables débris d'éléphants, que l'Ambaſſadeur Isbrand-Ides (1), & ſon copiſte Gmelin, ſuppoſent s'être ſauvés dans ce pays, pour ſe ſouſtraire à un déluge ſurvenu dans la Zone Torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raiſonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un aſyle contre l'inondation, ſe ſeroient enfuis dans une région fort-baſſe, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immenſe élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas ſi facilement atteindre. Quoique cette objection ne ſoit que ſpécieuſe, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au ſyſtême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce ſyſtême pour ſe procurer le plaiſir d'en bâtir un autre, dont on ſera peut-être auſſi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces maſſes animées ont péri par les fleches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop oppoſé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'hiſtoire naturelle, en recourant à l'hiſtoire politique des ſucceſſeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques Princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres inteſtines, ſe virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie ſupérieure, & le Tangut, pour ſe retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruines ſont aujourd'hui cachées dans des ſolitudes,

(1) *Voyage de la Chine*, *page* 31. Feu M. Gmelin n'a fait d'autre changement au ſyſtême d'Isbrand, ſinon qu'il ſuppoſe que les éléphants ont été pouſſés en Sibérie par une inondation particuliere ſurvenue entre les Tropiques : Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre hémiſphere.

des, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute M. Surgy (1), que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants?

Je ne sais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile si incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de MM. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squélettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun isthme, par aucun point de terre, à l'ancien Continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaississent.

Quand même le détroit de mer qui sépare actuellement le nouveau Monde d'avec l'ancien, au soixante-septieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan, il est certain que, ni les éléphants, ni la plupart des quadrupedes indigenes de la Zone Torride, n'auroient jamais pu se servir de ce passage pour traverser d'un hémisphere à l'autre, puisque le défaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au

(1) *Abrégé d'Histoire Naturelle, &c. Tome III, p. 85. Paris* 1761.

travers des glaçons, à douze ou treize cens lieues de leur terre natale ? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques Physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique : j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomenes; mais il me paroît, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes & les plus exactes s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en se redressant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon M. Euler (1); ni même excéder l'espace de deux degrés & demi, selon d'autres Astronomes, qui ont soumis l'hypothese de M. Euler à de nouveaux calculs. Un troisieme sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable, & que si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'est que les Astronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris souvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands ossements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraqué, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis situés dans la Zone Torride, à quelque distance qu'ils en

---

(1) *Dans son Mémoire sur la variation des étoiles fixes, présenté à l'Académie de Paris.*

soient éloignés de nos jours. Quelle énorme suite de siecles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada se trouvoit entre les Tropiques? Il se seroit écoulé depuis cette époque plus de six cens trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais je ne sais s'il est probable que des squélettes d'animaux, exposés presque à fleur de terre, pourroient se conserver pendant un tel laps de temps, qui suffiroit pour décomposer & dégrader des montagnes : les os ramassés près de l'Ohio, dans le Nord de l'Amérique, loin de se ressentir d'une telle vétusté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes & au choc de l'air ambiant ; car il n'est pas vraisemblable que les Sauvages les avoient apportés dant cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (1)

Quoi qu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti : il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui existe aujourd'hui au nouveau Monde entre les Tropiques est le Tapir, qui n'a que la taille d'un

(1) La majeure partie de ces os fossiles trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été déposée dans le cabinet d'Histoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernants cette découverte dans la *Relation de la Louisiane, par M. le Page du Pratz*, & dans le tome XI *de l'Histoire des animaux, par MM. de Buffon* & *d'Aubenton, in-4° 1754, au Louvre.*

M. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier sur les os fossiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique : il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler; il ne connoissoit donc pas le sujet sur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

veau, tandis qu'en y creuſant ſous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des oſſements qui ont conſtitué des animaux ſix à ſept fois plus maſſifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'enſuit de cette obſervation que le nouveau Continent a ſouffert des viciſſitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de ſe garantir des eaux, & de ſe propager juſqu'au temps préſent : dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri, faute de reſſource, faute de pouvoir découvrir un aſyle contre les ſecouſſes de la nature ébranlée. Si cette conſéquence eſt inconteſtable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ſes montagnes, a pu éprouver des inondations ſi deſtructives pour le regne animal. On ignore ſi ces cataſtrophes ont été uniquement cauſées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleverſé par les éléments: s'il a toujours été, comme il l'eſt de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas fonds & les vallées n'aient été ſubmergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé ſur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toiſes (1), eſt par ſa hauteur

---

(1) Ulloa, dans ſes *Obſervations aſtronomiques & phyſiques, pag.* 114, donne au Chimboraço 3380 toiſes de hauteur; je crois qu'on ne varie ſur l'élévation de cette montagne qu'à cauſe de la façon dont on l'a meſurée au barometre, cette méthode étant défectueuſe en bien des points.

Suivant les expériences de M. Caſſini, aucun animal ne ſauroit vivre à la hauteur de 2446 toiſes au-deſſus du niveau

même inaccessible & inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nuds & incultes, mais sur des élévations convexes qui aient assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planete essuie alors. Or il est certain que l'ancien Continent possede un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on ne peut rien dire de positif; on sait seulement que les ossements recueillis dans le Canada & transportés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des squélettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même Officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres

---

de la mer, parce qu'il suppose que l'athmosphere est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire, tue dans la pompe pneumatique tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de M. Cassini, sur lesquelles il ne faut point trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ont long-temps vécu sur la crête du Mont Pichincha, qui a 2471 toises & demie de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25 toises & demie au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de M. Cassini. Ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha, voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux cens toises au-dessus du sommet de la montagne; ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

d'Hippopotames, qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées & décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espece connue : il est d'ailleurs très-possible que cette moitié du monde a possédé plusieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui subsistent maintenant. Le globe a souffert assez de crises & de révolutions pour justifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques Savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants sauvages en Toscane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Asie : ils citent, pour leurs raisons, plusieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jettées ou enfouies. Quoique MM. Gori & Tozzeti (1) aient saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion, s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brûlant que celui de la Zone Torride; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, sans quoi les conséquences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On sait que les éléphants apprivoisés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede, lorsqu'on les habille de pelisses, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal transplan-

(1) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

té, auquel l'homme prête ſon induſtrie & ſes ſervices pour le garantir contre l'âpreté du froid & lui préparer ſa nourriture, & un autre animal tranſplanté qu'on voudroit abandonner à ſes propres reſſources, à ſon propre deſtin dans nos forêts; les éléphants ainſi délaiſſés ne ſauroient réſiſter ni en Toſcane ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni en Perſe.

L'ivoire foſſile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domptés & amenés au-delà de la mer par les Romains & les Carthaginois, les Epirotes & d'autres peuples, amis ou ennemis, qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Américains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténébres ſi épaiſſes: entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obſcurité, il n'y en a pas de plus ſinguliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour-à-tour la *Geneſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, aſſure férieuſement que notre globe n'eſt qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer: c'eſt à cette premiere race, dit-il (1), qu'on doit attribuer les grands oſſements foſſiles

(1) Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E..., Tome II, p. 298, Amſterdam 1767.*

parſemés dans les deux Continents, & la fable des Titans ſi accréditée dans les Mythologies. Après la deſtruction des Anges, on vit naître l'eſpece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à ſon tour.

Si l'on liſoit dans une Relation de l'Indouſtan, qu'un Fakir ravi en extaſe avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche penſoit que la fable des géants n'étoit que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient perſonnifié les phénomenes occaſionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analyſant les noms de la plupart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne ſignifient que des dérangements ſurvenus à la terre, à l'athmoſphere & aux éléments : le nom de l'épouvantable *Briarée* déſigne l'obſcurité ou la lumiere éclipſée, celui d'*Othus* le renverſement du temps & des ſaiſons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevaſſes de la terre : celui de *Thyphée* ſignifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les ſonges effrayants ou les nuages noirs. On ne ſauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un ſens très-clair ; mais ce qui n'eſt pas également clair, c'eſt ce prétendu conſentement de tous les peuples du monde à perſonnifier de la même façon, ſous les mêmes emblêmes, des météores & des cataſtrophes phyſiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains & les Bretons, ſe ſoient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conſpiré à métamorphoſer les phénomenes terreſtres & aériens en géants; cela, dis-je, eſt toujours re-

marquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux aient puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens, qui ont composé l'*Edda* des Islandois, aient eu quelque connoissance des livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau Monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géants comme des êtres mal-faisants & redoutables, qui renverserent des montagnes, qui déracinerent des Isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, dont le Ciel put à peine réprimer les attentats, il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures, qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui, en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre désolée & couverte de fange, de laves & des débris des sociétés anéanties : le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, & incroyable pour ceux qui, n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront

pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une Province du Pérou des statues colossales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démesurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobasa, deux Auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses, je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celles qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des Géants*, & que tout le monde sait être une production naturelle du regne minéral; il n'y a guere de Provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. MM. Bouguer, de la Condamine & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise. (1)

Si les géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus ad-

---

(1) Voyez *la Description d'un ancien édifice du Pérou nommé Cagnar*. Les portes ont trois pieds de large, & à peu prè une toise de haut; mais les jambages n'étant pas paralleles, & se rapprochant par leurs sommets, cela étrangle l'ouverture à peu-près d'un demi-pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans le second volume, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de M. de la Condamine & celle d'Ulloa.

mirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient grossiérement façonné des blocs de pierre en figures colossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chefs-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire surtout les sculptures saillantes, pendant que les Académiciens Français n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la masure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où, suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majestueux que le Comte de Caylus préfere à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus achevé ; mais si cet illustre Ecrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongeres de Garcilasso & de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & Bruin, prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espece humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve décisive ; puisque le témoi-

gnage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des squélettes, en Europe. Cet argument est sans replique pour les personnes raisonnables; & s'il ne l'est pas pour les partisans aveugles du merveilleux, ce n'est pas notre faute: s'ils veulent croire à l'existence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'est le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, disoit M. de Fontenelle.

Fin du premier Volume.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A

H

T

U

V

W

Fin de la Table des Matieres.

Cleaned & Oiled

October 1988

